

U d'/of OTTAWA


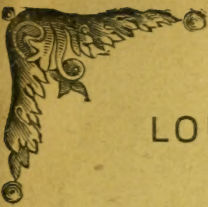


39003004081518









LOUIS DE ROBERT


CE

LE
MAUVAIS AMANT

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

M12

LE MAUVAIS AMANT

M12

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Petite Collection Guillaume

(Lotus Alba) à **1 fr. 50** le volume

La Première Femme..... 1 vol.

Petite Collection Ollendorff illustrée

à **2** francs le volume

Ninette..... 1 vol.

Éditions in-18 jésus à **3 fr. 50** le volume

CONTES ET NOUVELLES :

Fragiles (illustré)..... 1 vol.

ROMANS :

Un Tendre..... 1 vol.

Papa..... 1 vol.

L'Envers d'une Courtisane..... 1 vol.

L'Anneau..... 1 vol.

La Reprise..... 1 vol.

Le Partage du Cœur..... 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

LOUIS DE ROBERT

LE

MAUVAIS AMANT



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901



PQ

2635

Q17M3

1901

A JULES RENARD

Hommage d'admiration et d'amitié

L. R.

LE MAUVAIS AMANT

I

— Bonsoir, Juliette. Madame est là ?

— Madame est souffrante.

— Souffrante ! qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle est couchée. Mais je vais toujours lui dire que c'est Monsieur.

Un instant, Philippe resta seul dans la galerie claire et tiède qui sentait l'iris. Il sortait du cercle, était venu en fumant un cigare, rue du Colisée et se trouvait ici chez M^{lle} Françoise Aubry, la jolie sociétaire de la Comédie-Française.

— Monsieur peut entrer, revint dire la femme de chambre.

Comme elle tenait ouverte la porte aux carreaux de cristal, il ne s'attarda pas à quitter sa pelisse, et, traversant un coquet réduit, il se hâta vers la chambre, avec le zèle d'une amitié

inquiète. En même temps, il se sentait physiquement enveloppé par le charme très doux qu'ont certains intérieurs féminins aux lumières, l'hiver, pour qui vient du dehors. Au seuil de la chambre, il s'arrêta.

— Vous êtes souffrante ?

Il n'osait avancer et contemplait sur l'oreiller brodé une tête charmante inondée de boucles blondes.

Françoise était petite, très petite et comme perdue dans son grand lit qui s'avancait très loin sur le tapis ivoire, dans la pièce tendue de satin bouton d'or. Ce tapis, semé de mimosas, semblait à peine foulé par les pieds blancs des sièges frêles et par les meubles frêles de même et blancs aussi.

— Entrez donc, dit-elle.

Et, lui tendant la main de façon à ne lui en présenter que le dos :

— Je ne vous la donne pas autrement... elle est désagréable.

— Qu'avez-vous ? dit-il en la prenant.

— Un peu de fièvre. Ce n'est rien... Je me suis sentie faible, tantôt, avec une vive douleur

là. Alors j'ai vu le docteur qui m'a mise à la diète, tout simplement.

Elle ajouta :

— Puisque je vous ai là, vous allez me tenir compagnie. Ça ne vous ennuie pas ?

Il serra encore sa petite main close, avec une effusion muette qui répondait :

— Chère amie !...

— Alors, retirez votre pelisse. Vous allez étouffer ici.

Philippe obéit et apparut boutonné dans une jaquette qui avait quelque peine à enserrer sa taille. Ce gros garçon dont la tenue révélait, selon la mode, un certain souci d'élégance anglaise, souffrait d'être gros et suivait, pour maigrir, un régime qui, jusqu'ici, à son grand désespoir, ne donnait aucun résultat. Il avait de bons yeux paisibles qui exprimaient la douceur et la force. Le pli de sa moustache traduisait une mélancolie naturelle qui se retrouvait dans sa façon d'être silencieux. Il était de ceux dont on dit, dès le premier coup d'œil : « Voilà un bon garçon. » Ce qui implique qu'ils sont sans malice, p'humeur douce et d'intelligence secondaire.

Pourtant, sous cette apparence un peu massive, Philippe cachait un esprit très délié, et son indolence d'allures dissimulait une sensibilité sans cesse en éveil et souvent blessée. Il avait pour Françoise un attachement de chien fidèle. Et c'était à cela qu'elle pensait à ce moment : « un chien fidèle ». Il en avait les bons yeux, la soumission discrète, le dévouement simple. Il la savait frêle, de nerfs trop délicats, souvent souffrante, et, dans sa tranquille santé, il la considérait avec un sentiment de protection tendre et attentif.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Il prit un siège, s'assit près du lit. Un petit silence régna. Quelque chose dérangeait, ce soir, la physionomie habituelle de leurs entretiens. Depuis quatre ans que durait leur camaraderie, c'était la première fois qu'il se trouvait placé vis-à-vis d'elle dans des conditions d'aussi matérielle et immédiate intimité. Il en résultait, chez lui, une certaine gêne. Pour la dissiper, Françoise parla :

— Quoi de neuf, au cercle ? Que dit-on de la pièce de Chose au Vaudeville ?... C'est une tape ?

— Je le crains.

— Vous y étiez, hier?

— Oui. J'y suis allé faire un tour. J'ai vu les deux premiers actes. Ça traîne ; c'est de l'à-côté ; c'est du bavardage...

— Quel dommage ! Chose est un bien joli esprit.

Ils se turent. Philippe avisa sur le drap une photographie et avança la main :

— Qu'est-ce que vous avez là?

C'était une réduction d'un portrait d'elle qui figurerait au prochain Salon. Il l'examina, découvrit dans l'image restreinte des défauts que le tableau avec son flou ne permettait pas de saisir.

— Tenez, le menton, surtout. Avez-vous remarqué?

Elle l'avait remarqué. Il rendit la photographie. Et quelques secondes s'écoulèrent dans un nouveau silence. Décidément la causerie ne s'amorçait pas.

— Mon vieux Philippe ! dit Françoise.

Aussitôt elle se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— C'est en pensant à mon docteur, tout à l'heure.

Le rire creusait une fossette au centre de ses deux joues, pendant que ses yeux luisaient entre les paupières rapprochées et que son petit nez fin se pinçait drôlement. Quand le rire cessa et que disparurent les fossettes, Philippe suivit le jeu de sa bouche spirituelle qui parlait :

— Vous connaissez mon docteur? Grand, mince, très distingué, avec, quand il le faut, cet air professionnel devant quoi l'homme et la femme rentrent dans leur coquille pour ne plus laisser en présence que le malade et le médecin. Il a, du reste, des gestes si délicats, si discrets pour vous ausculter qu'on ne songe plus, entre ses mains, qu'au mal qu'il va vous découvrir. Tantôt donc, après qu'il m'eut fait étendre, examinée, palpée, percutée, je me rhabillais tranquillement quand il me dit : « Tiens, vous portez encore des jarretières ! C'est si incommode ! » Là-dessus, je ne sais quoi d'instantané, de fulgurant, a passé entre nous et transformé l'atmosphère, voici que devant cet homme qui ve-

nait de m'examiner durant cinq minutes et qui regardait seulement mes jarrettières, je devins confuse, mais confuse... je ne savais plus où me mettre... Et lui... et lui... Non ! si vous aviez vu nos têtes!...

Elle allait rire encore ; elle se retint, comprenant, à voir Philippe, qu'elle venait par l'évocation de cette minute de lui en communiquer le trouble. Cette fois, elle en conçut de l'humeur. L'accent de franchise, le ton cordial et enjoué de leurs causeries coutumières détonnaient ici. Or, le charme de leurs relations résidait dans cette franchise même : qu'en restait-il, ce soir ? Elle se reprocha de n'avoir pas prévu la vertu tentatrice qu'elle ne pouvait manquer de prendre dans cette retraite close, aux yeux de ce garçon. Elle regretta presque de l'avoir reçu. Qu'allait-il croire ? Sa loyauté en souffrit. Elle fut fâchée contre elle, contre lui, qui, étant son camarade, son confident, l'ami de son esprit, n'avait pas la sagesse de s'en contenter. Car Françoise était comme toutes les femmes, auxquelles il ne déplait pas d'inspirer un doux sentiment, mais qui n'en veulent pas être importunées, quand

d'aventure elles ne doivent pas le partager. Et puis, dans les conditions trop intimes de cette entrevue, elle ne retrouvait pas l'aisance et la sécurité que lui donnait sa robe. Non pas qu'elle eût l'inquiétude de voir Philippe quitter pour la première fois sa réserve de bonne compagnie et ses façons de gentleman ; mais elle ne se sentait pas suffisamment armée de prestige. Au contraire, l'embarras de ce garçon la gagnait peu à peu.

La femme de chambre qui parut à ce moment fit une heureuse diversion. Elle apportait un potage au lait, le seul aliment qu'eût permis le docteur.

— C'est tout votre dîner ? dit Philippe.

— Tout mon dîner.

Elle s'était mise sur son séant, arrangeant derrière elle la pile des oreillers. Ses bras étaient passés dans les longues manches d'une liseuse de soie bleue qu'elle croisa, d'un geste chaste, sur sa poitrine jeune et qui se devinait. La lumière de deux appliques dorait la peau fine de son visage et de ses mains. Philippe regardait ces mains dont les doigts menus tenaient la

cuiller. Il suivait le mouvement qu'elle faisait, le coude relevé, pour porter celle-ci à sa bouche. Il devinait sous les longues manches de la li-seuse la forme de son bras. Et ses pensées flottaient. Maintenant qu'ils ne parlaient plus et que, surtout, elle ne le regardait pas, il sentait peu à peu sa gêne se dissiper. Il se familiarisait avec ce lieu. Il se leva, heureux bientôt de se mouvoir dans son air de velours. Tout y était agréable et doux, agréable à l'œil, doux à l'oreille, le rayonnement du satin jaune aux murs, le petit bruit de la cuiller, les braises du feu, les reflets de cuivre des chenets, le geste de la Diane sur la cheminée de marbre blanc et mille petites choses chatoyantes et miroitantes, les coussins, les poignées nickelées des armoires, l'or et l'écaille des petits instruments de toilette rangés en bon ordre sur une table. Il s'était approché de la cheminée. Il y prit une carte cornée où il lut : *René Dutil, secrétaire d'ambassade.*

— Tiens ! dit-il, il n'y a pas longtemps que vous connaissez Dutil.

— Depuis la soirée de M^{me} de Bressac.

— A propos, comment avez-vous trouvé mon ami André ?

A cette même soirée où Françoise jouait un proverbe de Musset, Philippe lui avait présenté son ami André Delorme, le musicien, dont il lui parlait depuis longtemps.

— Un peu étrange, répondit Françoise.

— Ah ! quelle nature originale et distinguée ! reprit-il avec chaleur. C'est un être exquis, un peu fermé au premier abord, mais qu'on a la joie de découvrir chaque jour davantage.

— Il m'a paru un peu poseur, dit Françoise.

Et comme Philippe allait protester :

— Quand vous lui avez demandé d'improviser quelque chose au piano, j'observais son attitude, la fausse modestie de son refus, sa façon de se faire prier par la comtesse, puis de céder. Il est d'une vanité puérile. Il est certainement plus cabotin que moi. Mais il a bien du talent, cela je vous l'accorde. Je lui trouve un art si pénétrant, si aiguisé !... Il tire, de cet alphabet mystérieux de la musique, un langage qui vous trouble dans les fibres les plus profondes et les plus secrètes. Il est bien de nos jours celui-là.

— Et comme vous le comprendriez, vous ! Vous êtes tellement voisins par la façon de sentir toutes choses et cette maladie de l'analyse qui vous étreint. En voilà un qui vous intéresserait !... C'est un curieux qui suit, dans son art, une marche parallèle à la vôtre, qui donne la même impression d'affinement nerveux et d'intelligence subtile. Il découvre l'imperceptible, tout ce qui se cache autour et au fond de nos petits actes journaliers, tout ce qui, d'ordinaire, échappe au commun des hommes. Il semble voir la vie sous un éclairage vif et brusque qui en accuse les reliefs et en précise singulièrement les détails. C'est un « détailliste », si j'ose m'exprimer ainsi. Et je suis sûr qu'il est plus intelligent encore vis-à-vis de lui-même qu'au regard d'autrui. Que de choses il ne formule pas : tout ce qu'il tait, avec la paresse de le traduire par des mots !...

— Il fait bon être votre ami, observa-t-elle.

Il s'inclina par modestie. Alors, il s'aperçut que, tout en parlant, il avait déchiré en deux, puis en quatre, puis en huit, la carte qu'il avait prise. Il en jeta les morceaux dans la che-

minée, vit que Françoise avait achevé son potage et qu'elle sonnait.

— C'est un vrai repas de poupée. Vous ne prenez rien d'autre ?

— Défendu.

— Vous êtes en pénitence.

— En pénitence.

Comme Juliette entra, elle ajouta :

— Mais j'y songe ! Vous n'avez pas dîné, vous !

— Oh ! j'ai bien le temps.

— Le temps ? Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il doit être huit heures passées. Écoutez, vous allez être bien gentil et dîner là, près de moi.

— C'est que... ça va tout déranger ici.

— Pas du tout... Tenez, Juliette, apportez la petite table blanche et vous servirez monsieur.

Elle le regarda.

— A moins que ça ne vous ennuie ?

— Mais ça me ravit, au contraire !

Il trouvait délicieuse l'idée de cette dinette improvisée sur cette petite table, à son chevet. Une serviette devint une nappe. Il suivait en

souriant ces préparatifs. Et il se promettait la joie intime de se rappeler, une fois rentré chez lui, les mille petites particularités de cette heure charmante. Il se faisait un peu l'effet d'un jeune mari veillant sa femme souffrante. En même temps la personnalité de Françoise, sa jolie silhouette qu'il avait vue si souvent encadrée par la scène et cet éclairage aussi qui rappelait celui de la rampe concouraient à donner au tableau un petit air de comédie, un petit air « pas arrivé » qui l'amusait et le séduisait tout à la fois.

Quand il se mit à table, et pendant qu'il mangeait, Françoise le regardait avec douceur. Était-elle heureuse comme lui de ce rapprochement imprévu ou en goûtait-elle seulement la nouveauté? Par la matérialité de ce tête-à-tête, par l'atmosphère intime et presque tendre qui en émanait, ils semblaient s'engager, sur la pointe du pied, dans l'inconnu d'une aventure. Petits bruits de tout à l'heure, heurt de la cuiller contre l'assiette, et d'autres bruits : bruit du vin qu'il versait, du pain qu'il cassait, bruit de cristal, bruit de métal, bruit de porcelaine.

La lueur dorée du vin blanc qui scintillait, et le pain doré aussi, et l'aile de poulet, et la serviette éclatante, et la tête blonde de Françoise sur l'oreiller brodé, et ses mains sur le drap, l'éclair d'une bague à son doigt, ses ongles qui brillaient à la lumière : autant de menus détails, autant de fragiles choses qui participaient au charme de cet instant. Ils parlaient peu. Il y avait de petits silences entre eux et des sourires. Alors, dans sa quiétude retrouvée, quelque chose qu'il se retenait de dire depuis qu'il était ici s'échappa de ses lèvres :

— Je voulais vous en laisser la surprise, mais tant pis!... Vous savez, ce Tanagra qui vous a échappé à la vente Chambon et que vous regrettiez tant? J'en ai retrouvé l'acquéreur, un antiquaire de la rue de Châteaudun. Il vous l'apportera demain.

Françoise était devenue toute grave.

— Non! non! Je vais me fâcher... Vous faites des folies!... Déjà, la dernière fois, je vous l'ai dit à propos de cette bonbonnière que je n'aurais pas dû accepter...

— Ça me fait tant de plaisir!...

— Et moi ça me désoblige.

— Vous ne pouvez pourtant pas me retirer une des meilleures joies que me donne notre amitié.

Elle cessa de se défendre. Il éprouvait, en effet, une grande joie à l'entourer de petits bibelots à lui, auxquels elle s'attacherait peut-être. Il se sentait davantage chez soi au milieu d'eux. Mais Françoise, par un scrupule de son âme très droite, s'en voulait un peu d'accepter les cadeaux de ce garçon qui l'aimait discrètement et auquel elle ne donnait rien, pas même l'espoir.

Elle le regarda qui pelait un fruit, délicatement, au bout de sa fourchette. Et elle pensa, de nouveau, avec un sentiment à la fois affectueux et attendri, que c'était un bon chien, un solide terre-neuve qui l'eût renversée rien qu'à poser ses grosses pattes sur ses frêles épaules et qui, là, près d'elle, se trouvait un peu gauche, gauche de se savoir gros, un peu embarrassé de sa personne. Oui, un terre-neuve qui se faisait petit, avec la crainte de prendre trop de place, de déranger, d'importuner et de s'entendre dire : « Va-t'en ! »

Philippe, cependant, sentait sur lui le rayon de ce regard dont il ne démêlait pas l'expression favorable. Le fruit qu'il pelait en trembla dans sa main. Il se vit troublé, et, de le constater, son trouble augmenta. Il était rendu à toute sa timidité devant cette femme qui le jugeait. Il pensa aux défauts physiques qu'elle lui découvrait et se les exagéra. Il se fit de lui-même une image ridicule et caricaturale. La sueur perlait de son front et il respirait avec peine. Il s'entendit souffler et ce bruit l'acheva. Il soufflait comme un phoque. Il se rappela, autrefois, quand il était mince, d'avoir ri d'un gros homme qui soufflait ainsi, son chapeau d'une main et s'épongeant le front, à la montée d'un escalier. Il eût voulu rompre le silence, chasser sa contrainte, et il mangeait, sans lever la tête, les quartiers de son fruit. Il se promit, désespéré, de renoncer à Françoise, au rêve secret d'en être aimé un jour. Pourrait-elle jamais, sans rire, accepter cette idée? Il rapprocha sa fine silhouette, à elle, de son embonpoint à lui, son élégance délicate et son charme fragile de son épaisse carrure, de ses grosses joues, de ses

grosses mains, de ses membres trop forts. Oui, oui, il renonçait, il s'humiliait, il demandait grâce. Une manche noire, à ce moment, passa devant ses yeux. Juliette desservait. Il suivit cette manche, observa machinalement la main soignée qui en sortait, vit qu'elle prenait le pain, le déposait sur l'une des étagères apparentes d'une armoire anglaise, enlevait délicatement les assiettes, la coupe aux fruits, le verre, ramenait par les quatre coins la serviette qui servait de nappe. Cela était fait sans bruit. La robe noire de Juliette passait et repassait comme une ombre sur le tapis. La porte blanche bougea, ouvrit un éventail sur la pièce voisine, se referma. Ils étaient seuls.

— Ah! s'écria Françoise avec un mouvement pour saisir sur une tablette, près d'elle, un livre qu'elle ouvrit, je l'avais gardée pour vous. Celle-là est si amusante que je n'ai pas voulu la déchirer sans vous l'avoir montrée.

Le livre ouvert, entre deux feuillets, une enveloppe apparut qu'elle tendit à Philippe.

— Lisez d'abord. Il y a un portrait que vous regarderez ensuite.

C'était une petite lettre comme elle en recevait chaque soir au théâtre et qu'elle jetait au feu. Lettre d'inconnu, lettre d'amoureux. Elle ne différait des autres que par le portrait qui l'accompagnait et qui indiquait chez le correspondant une fatuité si candide qu'elle en était touchante. La lettre disait ce qu'elles disent toutes, avec plus ou moins d'orthographe et de style, que le papier en soit commun ou armorié. Elle disait que quelqu'un qui avait vu Françoise ne pouvait désormais détacher son image de ses yeux. Elle demandait un rendez-vous. Elle promettait l'amour éternel qu'on ne trouve que dans les livres. L'écriture était d'un humble. Le papier était semé de fleurs comme celui qu'on emploie dans le peuple pour écrire à ses parents une lettre de compliment.

— Pauvre diable ! dit Philippe qui ne put s'empêcher de sourire en lisant cette phrase :

« Laissez-moi vous dire que j'ai lu dans votre cœur et que j'ai découvert qu'avec le mien il ne pouvait faire qu'un. »

— Vous voyez, il n'hésite pas, dit Françoise. Il a fait cette découverte et il le dit. Il l'affirme

avec la belle confiance d'un homme porteur d'une vérité. Mais lisez les vers qui suivent :

Il lut :

O Françoise, vous mon Idole que j'adore
D'un amour aussi pur que le plus bel aurore.
D'avoir le bonheur de vous plaire,
J'en fais ma très humble prière.

— Et c'est signé : J. Ragot... *Post-scriptum* :
Jules Ragot, 17, faubourg Saint-Denis, à l'hôtel.

— Que dites-vous de ce « à l'hôtel » ? C'est adorable. Voyez le portrait à présent.

Elle riait. Il rit aussi devant ce pauvre homme endimanché, à l'air obtus et content de soi, aux cheveux séparés au milieu de la tête par une irréprochable raie.

— Pauvre diable ! répéta Philippe sincère.

Il pensait à lui, moins simple et plus cultivé, mais dont le sentiment eût fait rire Françoise pareillement, s'il n'avait pris la décision de ne jamais le lui exprimer.

— Mon Dieu ! dit-il, cela prouve que ce garçon a du goût, un sens obscur de la beauté et de l'intelligence. L'instinct qui l'a conduit à la Comédie de préférence à un beuglant témoin

déjà en sa faveur. Nature fruste, âme qui ne se formule pas... Qui sait si ce qu'il pensait n'était pas supérieur à l'expression ? C'est dans l'ordre sentimental qu'il faut chercher la première manifestation d'un esprit vers le beau, le premier élan pour saisir sa personnalité, sortir de l'ombre et créer quelque chose, un peu de roman qui le rapproche des héros préférés de ses lectures. Et, à une époque où tous nos grands hommes sortent du peuple, remontez un peu au premier geste timide de tel être, aujourd'hui célèbre, pour échapper aux réalités attristantes d'une condition inférieure, remontez un peu à sa première lettre d'amour : êtes-vous bien sûre de n'y pas trouver pareille matière à moquerie ?

— Vous parlez comme un vieux bibliothécaire à lunettes. Et les oreilles de ce pauvre Ragot doivent lui tinter bien fort entre les quatre murs de sa chambre d'hôtel. Mais rassurez-vous, mon ami ; je ne suis pas la seule à qui cet irrésistible jeune homme ait écrit ce billet. C'est quelque petit ouvrier paresseux, tout fier d'avoir tourné la tête à deux ou trois

modèles ou couturières de son quartier et auquel l'ambition est venue d'élargir son champ d'opération. Il y a des gens qui placent du vin ou de la dentelle; lui place son physique. C'est un commerce comme un autre. Voulez-vous parier qu'il a fait faire une douzaine de cartes-album et qu'il les répand comme un prospectus en attendant que ça prenne?

— Vous êtes terrible.

— Par expérience. Ce qui ne m'empêche pas de me laisser prendre encore de temps en temps aux ficelles des gens qui me sollicitent. Tenez, pas plus tard qu'hier, on me porte dans ma loge une lettre signée Dorval, une camarade, une artiste, qui se disait sans engagement et implorait un secours. Dorval, je ne connais pas. Mais il y a tant de noms qu'on oublie, et celui-là, précisément, avait quelque chose de déjà entendu. J'étais pressée. Je mets cinquante francs dans une enveloppe et j'envoie ma femme de chambre. Quand elle revient, je lui demande : « Qu'a dit cette dame? — Ce n'est pas une dame, me répond-elle, c'est un monsieur. Il a pris le billet, puis il m'a demandé en clignant

de l'œil, si M^{lle} Bartet, à côté, était généreuse. »

— Sans doute... concéda Philippe, en remarquant que Françoise, mobile comme toutes les femmes, sortait de la question. Et, pour y revenir :

— N'empêche que, quoi que vous en disiez, les lettres d'amoureux ne sont pas toujours dépourvues de sincérité... Quel homme pourrait dire qu'il n'a jamais subi le prestige de la rampe? Moi-même, je me souviens d'avoir écrit ma première lettre de soupirant à une femme vue ainsi dans l'enchantement de la scène. C'était une choriste des Bouffes. J'étais modeste. Je l'appelais « belle inconnue », ignorant son nom que j'avais vainement cherché sur le programme, et je lui déclarais ma flamme avec des interjections comme celle-ci : « Fou que je suis! Vous souriez sans doute? » Avait-elle besoin d'un ami dévoué et prêt à lui donner sa vie? J'étais là, humble et stoïque. C'était très beau et j'avais seize ans. Ma petite lettre à la main, j'allai l'attendre à la sortie des artistes. Elle passa. Je la trouvai moins séduisante et

presque pas jolie. Mais mon sentiment était trop vif, trop neuf, trop riche de jeunesse pour en être atteint. Son regard se posa sur moi et je fus écrasé. Elle n'était pourtant pas imposante avec sa petite robe de laine noire. Mais j'étais amoureux et, par conséquent, le plus timide des êtres. Je la vis s'éloigner. Et moi qui me croyais capable de remuer le monde pour elle, je n'eus même pas le courage de courir après elle pour lui remettre ma lettre. J'ai retrouvé celle-ci, un peu plus tard, au fond d'un tiroir, et je la garde depuis précieusement.

— C'est gentil, ça, dit Françoise amusée.

Elle ajouta :

— Vous avez commencé de bonne heure.

— Oui.

— Et vous avez continué.

Il prévint qu'elle allait le gêner par un mot de plus sur ce sujet et le redouta tout en le souhaitant.

En effet :

— C'est curieux, il n'y a qu'à moi que vous n'avez pas fait la cour.

Pourquoi disait-elle cela, elle, si droite, si nette et qui détestait les biais, les détours, l'équivoque? Elle avait eu, en prononçant cette phrase, cette façon de petite rouée candide qui ravissait les abonnées du mardi quand elle jouait *le Mariage de Figaro*. La femme la plus loyale est toujours un peu coquette. Il trembla, en répondant :

— Je n'ai peut-être pas osé.

Il mendiait ainsi un encouragement. Il frémit délicieusement, en songeant qu'elle pourrait lui dire : « Osez. » L'aveu que, tout à l'heure, il avait décidé de taire, montait déjà à ses lèvres. Il le sentait là, tout au bord, prêt à jaillir, et un grand trouble le prenait, fait d'angoisse et d'espérance, de cette seconde espérance qui ne s'éteint jamais au cœur de l'homme. Elle dit simplement :

— Vous êtes timide.

Et ce n'était pas ce qu'il attendait. Mais ce n'était pas non plus sa condamnation. La position restait la même sur ce terrain brûlant. Le charme de ce lieu propice aux confidences, le hasard de la causerie, un peu leur volonté, et

aussi quelque chose en dehors d'eux, quelque chose de doux qui les enveloppait, les avaient conduits là. Franchies les zones d'intimité banale et de pure sympathie. Leurs écorces se touchaient, prêtes à s'entr'ouvrir. Un mot, un seul pouvait suffire à provoquer l'étincelle qui éclairerait leurs âmes. L'instant était décisif. Il avait dix secondes peut-être pour trouver ce mot magique. Au tournant de la minute, il serait trop tard. Ils allaient dévier. Déjà il lui semblait que les couches d'air se refroidissaient, que des distances se créaient entre eux. « Vous êtes timide », avait-elle dit.

— Quelquefois, répondit-il.

C'était stupide. Il eût voulu se rattraper, dire : « Pardon, laissez-moi le temps, je vais dire autre chose. Ou bien lisez en moi. Hélas ! il n'y a pas de paroles pour dire ce que j'éprouve. Et je suis trop sincère pour être éloquent. »

— Tiens ! tiens ! Vous êtes timide, reprit-elle. On ne le dirait pas.

Mais la voix était changée, devenue machinale et distraite. C'était la fin. Le silence tomba

avec de l'ombre au cœur de Philippe. Insensiblement il l'avait laissée fuir. Elle était loin, étrangère à lui. Alors, d'un dernier effort désespéré pour la ressaisir, il parvint à dire :

— Et puis, vous n'auriez pas voulu de moi.

Effort tardif. Effort vain. Il se heurta, maintenant, à de l'indifférence aimable.

— Nous sommes deux camarades; ça vaut mieux.

Il soupira :

— Ça vaut bien mieux.

La femme de chambre, à ce moment, vint demander si elle pouvait se coucher. Françoise s'enquit de l'heure. Minuit bientôt.

— Déjà ! Comme le temps passe à bavarder... Oui, couchez-vous, Juliette.

Et comme Philippe se levait :

— Restez encore. Vous n'êtes pas pressé. Vous trouverez bien le chemin tout seul.

Cette prière adoucit ses regrets. Non pas qu'il se méprît sur le sens des paroles qui la formulaient. Il connaissait Françoise et n'était point fat. Seulement, un secret instinct le retenait là, et il lui semblait que tant qu'il y de-

meurerait, elle ne serait pas tout à fait perdue pour lui. Elle, cependant, lisait, amusée, sur son visage, les sentiments qui l'animaient. Elle subissait à son insu l'attrait de cette présence amie, et aussi, peu à peu, le charme que prennent ces causeries à deux, le soir, à la veillée, quand tout se tait et qu'on parle à demi-voix de choses faciles et sans portée. Les mots tombent lentement, les silences sont reposants, et l'entretien se prolonge sans qu'on songe, paresseux, à le rompre.

Elle se sentait lasse agréablement. De molles ondes caressaient son visage. Elle inclinait un peu la tête à droite sur l'oreiller. Et elle n'avait que de douces pensées, un peu vagues, un peu confuses, dormantes en elle, des pensées bonnes et affectueuses pour Philippe, qu'elle retenait là, touchée de son trouble et de ses gaucheries. Ce n'était plus la gêne du début, disgracieuse et désagréable, qui l'avait gagnée elle-même. Ils avaient repris l'un vis-à-vis de l'autre leur attitude familière, et comme hier, comme demain, il lui plaisait d'avoir aux yeux de ce garçon le prestige d'une chose précieuse et dé-

fendue, d'être une sorte de petite reine obéie et respectée. Logiquement elle lui savait gré du contentement qu'elle en tirait. Elle le considérait avec gratitude. Elle aimait de lui sa fidélité, la sécurité qu'il lui inspirait. Il ne lui eût pas déplu d'entendre de sa bouche tout ce qu'il eût été capable de faire pour la servir. Pourvu qu'il n'y mit pas trop de flamme, elle l'eût écouté avec bienveillance. Elle le voulait aimant et résigné. A cette condition elle consentait à le tolérer, et même elle lui souhaitait d'être gai, de trouver la vie belle et de supporter vaillamment cet amour sans espérance.

Comme il ne parlait pas, elle dit :

— Et votre petite amie?

— Laquelle?

— Vous en avez donc plusieurs?

Elle l'embarrassait chaque fois qu'elle le questionnait sur ce sujet. M^{lle} Solange, du Conservatoire, dont on lui attribuait la propriété, n'était qu'une amie très intermittente. Il fut sur le point de le dire. Mais il eut l'intuition que cet aveu le diminuerait aux yeux de Françoise. Une femme méprise toujours un peu l'homme

qui n'a pas de maîtresse. Et il ne voulait pas se donner l'air pauvre de quelqu'un dont personne ne veut. Il se contenta de répondre :

— M^{lle} Solange vous intéresse donc ?

— Je m'intéresse à vous, tout simplement.

— Eh bien ! c'est idiot ce que je vais vous dire, mais je suis un peu gêné qu'il soit question d'elle entre nous.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais...

— Vous avez tort. Ce qui fait la sécurité d'une bonne amitié, c'est que des deux côtés on se connaît bien. Nous avons fait un pacte, celui de tout nous dire. Moi je vous dit tout.

— Oh ! tout !...

— Oui, Monsieur.

— Ainsi Le Meslay, par exemple.

— Quoi ! vous voulez insinuer que Le Meslay me fait la cour ?

— Dame, il était encore hier dans votre loge.

Elle plaisanta :

— Oh ! oh ! c'est presque une scène de jalousie. Un peu plus vous m'inspireriez des

crainces... Mais, avec vous, ça n'a pas d'importance.

Il n'osa répondre : « Voilà qui n'est pas flatteur », et se borna, un peu assombri, à le penser.

Elle ajoutait :

— Ainsi, c'est Le Meslay qu'on me donne à présent ? On pouvait choisir mieux, mais aussi plus mal. C'est une bonne moyenne. Allons, dites-moi un peu ce que vous lui trouvez de si remarquable, vous, à Le Meslay ?

— Je ne sais... Un homme n'est jamais bon juge.

— Ta ra ta ta. Si vous m'attribuez à son égard une préférence, il est clair que vous lui reconnaissez des qualités qui la justifient. Dites-les-moi.

— Mon Dieu, non, je n'y ai pas songé. Je ne le trouve pas mal, voilà tout.

— Alors, vous croyez que je vais m'éprendre comme ça d'un monsieur qui n'est pas mal et voilà tout ?

Il connaissait sa vie droite comme son caractère, limpide comme un ruisseau, sans compli-

cation ni mystère, toute consacrée au théâtre, avec la volonté d'oublier son cœur. Une liaison de six années avec un peintre renommé, une rupture discrète, le chagrin secret que Philippe devina étaient les seuls faits de son histoire sentimentale. Cette liaison, dont il se rappelait la paix durable, l'air de franchise et de bon aloi, avait été cassée net par la subite ambition du peintre, que tentait un riche mariage. Depuis. — quinze mois bientôt — Françoise vivait correctement en jeune veuve, et Philippe évitait de se rencontrer avec le peintre qu'il méprisait. Il reprit :

— Vous savez bien que je ne vous compare à aucune autre femme. Mais vous êtes femme tout de même et Le Meslay est bien de sa personne. Il est grand.

— Un échalias.

Il la trouva injuste et pensa aussitôt : « Quand ils parlent de moi, que doit-elle dire ? » Il crut, en le défendant, s'assurer des droits, le cas échéant, à pareil traitement de sa part.

— Un homme grand est facilement distingué. Et puis, il a de l'esprit.

— Trop d'esprit.

— Pourquoi ?

— On n'est jamais un ami très sûr quand on a beaucoup d'esprit. Car la tentation de faire un mot est toujours plus forte que toutes les considérations d'amitié.

— Ainsi moi qui suis un ami sûr.

— Vous, vous êtes un esprit inquiet. Vous avez une remarquable aptitude à ne voir dans les choses que ce qui peut vous en blesser... C'est très vrai ce que je dis là.

— Je plaisantais.

Elle poursuivit sans l'entendre.

— On peut être un homme intelligent sans être un homme d'esprit.

— Comme on peut être un homme d'esprit sans être intelligent.

— Nous faisons des maximes.

— La Rochefoucauld !

— Ainsi, tenez, avec vous on parle, on s'intéresse à un sujet, on est sérieux sans ennui, et le temps passe. Avec lui, on dit des bêtises, on rit. Et quand on ne rit pas, on bâille.

Il se leva.

— Enfin, je suis le meilleur de vos amis?

— Comme vous dites cela!

— Comme un homme convaincu.

Elle lui tendit instinctivement la main.

— C'est vrai, vous êtes le plus fidèle. Si j'avais un ennui, une peine quelconque, c'est à vous que je m'en ouvrirais.

— Merci.

Un peu d'émotion remuait dans leurs paroles. Il vint remettre sa pelisse. Au fond de sa sincérité, il faisait un innocent calcul, celui qu'il gagnerait à la laisser sur cette bonne impression. Et sa candeur se réjouissait d'une habileté si nouvelle pour lui.

— Là-dessus, je vous laisse. Vous avez sommeil.

— Quelle heure? demanda-t-elle.

— Il doit être près d'une heure... En effet... moins dix minutes. Cela me fait penser... savez-vous à quoi?... Si je disais à n'importe qui que je quitte à cette heure-ci la chambre d'une actrice, on ne voudrait pas croire...

— Et pourtant...

Il avait ouvert la porte. Il dit de l'autre pièce

avec un soupir qu'étrangla au passage le battant qu'il refermait :

— Oui!...

Ce « oui » sonnait « Hélas ! » Et il pensait, l'âme effleurée par la première onde du regret :

— Qui sait? Il n'aurait peut-être tenu qu'à moi...

Chaque matin, quand on s'éveille, il semble qu'on soit un nouvel être pour une nouvelle journée. Le sommeil a passé l'éponge sur les faits de la veille. On est tout neuf. On vient de naître. Mais cet étonnement délicieux de vivre, de voir le jour et les choses ne dure qu'une minute, et déjà l'esprit, retissant sa toile, a relié les fils d'hier à ceux d'aujourd'hui.

Philippe, en ouvrant les yeux, eut le sentiment confus que quelque chose d'agréable était en lui. Il bougea, crut fleurir un parfum léger attaché à ses mains, reconnu l'iris dont se servait Françoise, et toute la soirée de la veille, dans ce parfum, lui revint au cœur. Il retrouvait le doux enchantement de cette retraite close. la grâce blonde de Françoise dans ce grand lit blanc, et sa peau dorée par la lumière et ses ongles qui miroitaient, pendant qu'elle mangeait

son potage, et l'air de velours où il se mouvait, les braises du feu, les reflets de cuivre des chenets, mille choses miroitantes. Elle lui avait tendu la main, un instant, — à propos de quoi ? il ne s'en souvenait plus ; mais il revoyait le geste. Un morceau de pain luisait, posé par la femme de chambre sur l'une des étagères de l'armoire. Cela venait sans ordre. Une petite vague d'abord, puis une autre, puis une autre. Et cela grandissait, et cela l'emplissait. C'était gentil pendant qu'on le servait, c'était gentil, cette dinette d'amoureux auprès de son lit. Le bruit du vin versé, il l'entendait... Il voyait sa lueur scintiller dans le verre... Il avait sur lui, sur sa joue, sur ses gestes, le rayon de ce regard de femme... Il pelait un fruit... Il se sentait gros et risible... Il tremblait de lui déplaire... Et il soufflait comme un phoque... Déjà une autre vague noyait celle-ci. Elle reflétait le tapis ivoire aux fleurs de mimosa, l'éventail qu'ouvrait la porte sur la pièce voisine Juliette qui se retirait. Il marchait jusqu'à la cheminée. Il parlait de son ami André, tout en déchirant, machinalement, la carte de Dutil... Et Françoise lui

tendait une lettre. Ce pauvre Ragot, âme qui ne se formulait pas... Autre vague. Elles clapotaient en lui imperceptiblement, à peine apparues, élargies, disparues. « Il n'y a qu'à moi que vous n'avez pas fait la cour », disait Françoise. Il avait conscience soudain d'être si près d'elle que leurs écorcesse touchaient. L'étincelle allait jaillir d'un mot. Ce mot n'était pas dit, et ils retrouvaient leurs positions dans un air refroidi, dans une zone de simple sympathie. Alors le regret de s'être tu le tourmentait. Elle lui avait tendu la perche, il ne l'avait pas saisie. Il reconstruisit la scène dans ses moindres particularités. Il avait manqué d'audace, de décision. Les femmes sont aux audacieux. Maintenant, par la pensée, il se sentait très brave. Il prenait sa revanche. Il lui parlait. Il s'approchait d'elle, s'emparait de ses mains, cherchait sa bouche. Et elle s'abandonnait.

Il ferma les yeux pour mieux savourer cette image. Aussitôt il songea que c'était bien invraisemblable ce qu'il imaginait là. Elle n'était pas femme à se laisser prendre ainsi. Non, non. Elle l'avait senti troublé, n'avait pu s'em-

pêcher de jouer avec lui un instant. Mais il n'était point fat. Il se connaissait, ne se faisait point d'illusion sur sa personne. S'il avait possédé une de ces façades agréables à regarder, quelque séduction physique... peut-être... Or il était gros, ridiculement gros. C'était désespérant... Tout de même, c'était une femme bien imprudente d'avoir joué ainsi avec lui. Un autre s'y fût laissé prendre. Et alors?...

Un bruit de sonnerie traversant le silence lui annonça une visite matinale. Il vit qu'il était dix heures, perçut bientôt l'approche d'un pas et pensa à son ami André. En effet, un doigt heurta familièrement la porte, et André entra sans façon.

— Pas encore levé, gros flemmard! J'en étais sûr. Moi, je suis debout depuis huit heures. Un tour au Bois par ce temps-là, c'est délicieux, on se croirait au printemps.

— Je suis bien content de te voir, dit Philippe en lui serrant la main. Assieds-toi là... Tu as bonne mine. Je te trouve bonne mine, ce matin.

— Oui, parlons-en. Couché à minuit, je m'éveille à trois heures. Impossible de me rendormir jusqu'à six. Alors j'ai composé des choses épatantes. Seulement, ce matin, je cherche à me les rappeler : va te faire fiche. C'est toujours comme ça.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, lut le titre d'un livre, s'assit. Philippe disait :

— Comment fais-tu pour dormir si peu ? Moi, je ne pourrais jamais. Il me faut mes huit heures de sommeil.

— On se fait à tout.

Il allongea les jambes, les replia, se leva. Il ne pouvait tenir en place, bougeait, arpenfait une pièce en parlant, s'asseyait, se relevait, discutait, s'échauffait, facilement éloquent, animé d'une vie nerveuse, ardente et communicative. Les objets qu'il touchait paraissaient, à son contact, recevoir le don du mouvement. Quand il se taisait après avoir discoursu sur un sujet, le silence lui-même se mettait à vivre. Il alla mirer, une seconde, dans la glace, son visage mobile et pâle. Il tira sur la pointe d'une fine

moustache noire, se regarda au fond des yeux et revint.

— Je suis bien content de te voir, répétait Philippe.

— Je t'ai cherché hier soir au cercle, dit André.

— A quelle heure?

— Sept heures.

— Je venais de partir.

— C'est ce qu'on m'a dit. Alors, comme je ne savais que faire, j'ai dîné avec Le Meslay. Quel imbécile !... Il m'a parlé toute la soirée de ton amie Aubry.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Des niaiseries dans le genre de celle-ci : Quand elle joue Fernande et qu'elle prononce « Pierre, mon cher Pierre, » il ferme les yeux ; il s'imagine qu'elle s'adresse à lui. Je lui ai dit qu'il se contentait de peu. Aussitôt il a pris l'air fat d'un homme sûr de lui. Quel raseur !...

— Je ne comprends pas que Françoise, qui est si fine, le tolère auprès d'elle. Il est vrai qu'elle le trouve drôle et que la femme la plus fine a toujours une préférence pour l'homme qui la délasse.

— Qui la délace, oui.

— Tu fais de l'esprit comme Le Meslay, ce matin.

— Oui, mais il y a la manière... Et puis, en réalité, c'est très juste... Une femme que nous reconnaissons intelligente n'a souvent que la volonté de comprendre. Par un snobisme qui en vaut un autre, elle s'entoure d'hommes également réputés « intelligents ». Crois-tu qu'elle ne se fatigue pas, à la longue, au contact de ces esprits distingués ? Elle prend une courbature à remuer avec eux ce qu'on appelle des idées. Elle les traite, dans son for intérieur, de raseurs, et son sourire qui approuve dissimule tant qu'il peut la migraine qui vient. Alors, qu'apparaisse le moindre petit gommeux superficiel et nul, diseur de choses faciles et plaisantes, elle rit et se délasse — dans les deux sens. Or Pierre Le Meslay unit à sa gaieté de grelot ces deux autres qualités de l'emploi : il est bête et bien habillé.

— Ça me fait plaisir ce que tu dis là.

— Parblen, je tape sur le rival ; tu bois du lait.

— Oh ! non, tu n'y es pas... Je n'ai aucune ambition personnelle... Sans doute, j'éprouverais quelque contrariété à voir Le Meslay réussir, parce que ça me diminuerait un peu Françoise, qui se doit à elle-même de mieux choisir, de se garder pour un être capable de la comprendre. Mais ce serait quelqu'un de ta trempe, par exemple, que j'applaudirais de tout cœur.

— On dit ça.

— Je le dis et je le pense. Tiens, nous parlions de toi, hier soir.

— Vous ne vous embêtez pas.

— Je lui ai fait ton éloge. Si tu avais pu m'entendre !...

— C'est ça. Tu lui en as tant dit qu'elle me croit remarquable, et que quand nous nous reverrons elle me trouvera idiot.

— Pas du tout. Elle avait déjà remarqué ton talent chez M^{me} de Bressac.

— C'est une femme de goût.

— Il est vrai, pour tout dire, que tu lui as paru un peu poseur.

— Ça c'est moins bien. Et dans quels murs ces choses étaient-elles dites ?

— Chez elle, où je suis passé en quittant le cercle. Elle était souffrante... J'ai dîné tout près de son lit, là, comme tu es maintenant, et nous avons bavardé jusqu'à une heure du matin.

— Mes compliments.

— Mon pauvre ami...

— Une parenthèse. As-tu remarqué que c'est presque toujours quand on se plaint soi-même qu'on appelle les autres « mon pauvre ami »? Continue.

— C'est bien simple. Je ne mérite aucune félicitation, et il faut que tu ne connaisses pas Françoise pour supposer...

— Ou plutôt c'est toi que je devrais mieux connaître. Tu as laissé passer l'occasion.

— Tu te trompes. Il n'y avait pas d'occasion.

— Tu as manqué d'audace.

— Mais je t'assure que...

— Enfin as-tu essayé?... As-tu osé?

— Naturellement, non.

— C'est ça. C'est bien ça. Tu es incomparable! Comment, gros serin, tu te trouves, par

miracle, seul avec la femme que tu aimes, car tu l'aimes, seul avec elle dans sa chambre jusqu'à une heure du matin... et... Mais ce n'est pas Philippe que tu te nommes, c'est Joseph.

— Permits-moi de te dire que tu as sur les femmes de théâtre des idées surannées, désuètes, des idées qui n'ont plus cours. Tu retardes.

— D'abord où prends-tu que je vise les femmes de théâtre en particulier? J'ai sur les femmes, en général, une opinion bonne ou mauvaise.

— Plutôt mauvaise.

— Elle est ce qu'elle est. Je ne m'en plains pas. Quant à la tienne, elle me paraît te destiner à jouer les candidats perpétuels.

— Je te répète que tu ne connais pas Françoise. Tu ne sais pas la femme que c'est. Elle est très libre. Elle vous appelle « mon vieux », elle vous pose les mains sur les épaules, et elle est confiante... elle vous raconte... elle se raconte... elle s'épanche. Un imbécile pourrait se

croire encouragé. Eh bien ! pas du tout ! c'est de la simple camaraderie. Moi je la connais jusqu'au bout des ongles ; car ce n'est pas une raison parce que je ne suis qu'un camarade, le candidat dont tu parles... au contraire ! Les grands séducteurs, les hommes à bonnes fortunes ne sont jamais de grands psychologues. Habités aux prompts succès, ils ne se donnent pas la peine de réfléchir, d'observer, d'analyser. Ils ne cherchent pas comment ils pourront plaire, puisqu'ils plaisent ; ils ne cherchent pas le moyen de réussir, puisqu'ils ont réussi. Une place qu'il s'agit de conquérir fixe ton attention. Tu en fais le tour. Tu concentres sur elle, par la force de ton désir, les rayons de ton intelligence. Elle t'absorbe et t'obsède. Tu vis avec elle. Tu la découvres sous toutes ses faces, dans son ensemble et dans ses détails. Tu sais que là est son point faible, qu'il faut l'attaquer de telle façon, dans telles conditions données. Or, suppose que, sans lutte, elle se livre. Tu mets le pied sur elle et tu n'en vois que la surface ; tu ne songes pas à la pénétrer par des mines souterraines ; sa forme t'appartient et son âme

t'échappe... On voit toujours plus clair dans ses défaites que dans ses victoires, et ce sont les raisons d'une bataille perdue qui doivent se présenter le plus nettement à l'esprit d'un général. En amour, c'est la même chose. Le conquérant jouit de son triomphe et n'y réfléchit pas. La femme est là, conquise. A quoi bon se pencher sur elle, faire effort pour la pénétrer, la découvrir, démêler tout ce qui, en elle, demeure obscur pour vous, tout ce qu'on en ignore ? A quoi bon faire le tour de ses pensées, peser ses intentions, l'épier, chercher à la comprendre ? C'est seulement quand vous craindrez qu'elle ne vous échappe que vous songerez à ces choses. C'est pourquoi je déclare que ceux qui connaissent le mieux le cœur féminin sont ceux qui en ont le plus souffert, ceux qui en ont été le moins aimé.

Il souffla, et comme André approuvait de la tête :

— Est-ce vrai ?

— Bon, bon. Achève.

— Donc, je ne suis pas si ridicule en pré-

tendant que je connais Françoise jusqu'au bout des ongles. Je la connais : c'est une étrange femme conduite par ses nerfs, très mobile, très impressionnable, qu'un rien rapproche de vous, qu'un rien en éloigne. Un jour que nous étions seuls, elle s'est mise à pleurer en disant que personne ne la comprenait... C'était du temps de sa liaison... Ils s'adoraient. Mais lui ne voyait en elle qu'une jolie maîtresse et ne découvrait pas la nature fine, compréhensive, intelligente, le petit trésor qu'elle eût pu être pour un artiste. Elle s'en rendait compte. Elle ne voulait pas être traitée en femme insignifiante, en menu objet d'amour. Et elle s'ouvrait à moi qui la comprenais et qui savais tout son prix. Ce jour-là je fus pour elle plus que son ami. Le lendemain, elle avait oublié, parce qu'elle est femme... Tiens, c'est comme, parfois, on la sent pleine de tendresse. On pourrait s'y tromper et faire le geste de la prendre. Or, tu sais, certaines femmes ont le don de se ressaisir brusquement, de vous déposséder en un instant de tous les droits qu'on se croyait à leur sympathie ou à leur amitié. Françoise possède ce

don au suprême degré. Je la vois d'ici répondre à une audace qui lui déplairait. Ce ne serait rien et ce serait décisif. Par le seul effet d'un regard, d'un silence, d'un geste, l'intimité serait brisée net. La seconde d'avant vous étiez son ami, vous vous sentiez à l'aise ; un rayon de chaleur allait de l'un à l'autre ; un courant de bienveillance vous unissait. Fini. Un froid est tombé, comme un courant d'air subit venu d'une fenêtre qu'on n'aurait pas vue s'ouvrir. Elle est bien la même femme et vous êtes le même homme, et pourtant l'aspect a changé. Vos visages sont nouveaux et ne se reconnaissent plus : vous n'êtes plus que deux étrangers en présence.

Il cherchait par ces paroles à se démontrer à lui-même que sa réserve de la veille était sage. Mais l'opinion d'André augmentait le doute qui était en lui. Il brûlait, d'ailleurs, de s'ouvrir entièrement à son ami, de lui conter par le menu ce qui s'était passé. Il le fit. Or, à mesure qu'il parlait, il se convainquait, de plus en plus, qu'il avait manqué de hardiesse, et cette idée empoisonnait son cœur.

— Comprends-moi bien. On craint tant, au moment d'agir, le geste qui vous arrête, le mot dur, le mot cruel, le mot qui blesse la vanité! Si elle allait marquer par un recul une répulsion physique? Cela surtout me serait trop pénible. Alors je préfère ne pas savoir. Je souffrirais trop qu'elle m'eût refusé. Et je suis lâche, je suis lâche... voilà.

Il plaidait sa cause. Il se trouvait ridicule à ses propres yeux et ne voulait point le paraître aux yeux d'André.

— Vois-tu, d'être l'ami d'une femme depuis longtemps, d'être trop lié avec elle, cela vous empêche à un moment donné d'être son amant. On est très libre, très camarade, très intime; on s'est fait toutes les confidences; il semble qu'on n'ait rien de caché l'un pour l'autre. Toute cette intimité n'est qu'en surface. Depuis des années, on se donne des noms familiers, on est impertinent, on ose tout en paroles, on croit qu'il ne tiendrait qu'à soi... Eh bien! si elle vous regardait seulement d'une certaine façon, si elle vous demandait d'ôter votre cravate, on serait très gêné. Toute cette belle assu-

rance tomberait. On serait gauche et maladroit... On s'en apercevrait. On s'en voudrait. Et, par un sentiment bien humain, on lui en voudrait aussi, à elle.

— Ça, c'est juste. Un timide est à la fois irrité par lui-même et par qui l'intimide.

— Et on ne pardonne pas plus à une femme d'être maladroite que de vous rendre maladroit.

-- En amour, il faut que tout soit aisé, agréable, harmonieux. La moindre contrainte gâte la meilleure minute. On se déteste souvent pour un geste mal fait.

Ils restèrent silencieux, à suivre leurs pensées, chacun évoquant le fait personnel sur lequel se fondait son expérience. André conclut :

— En somme, nous faisons de piteux amoureux. Nous raisonnons; nous avons tort. Toi, ça te paralyse, ça te rend inquiet, ça exagère ta timidité naturelle. Moi, c'est autre chose: je perds toute spontanéité; je deviens défiant, soupçonneux, artificiel. Un instinct de ruse entre en moi dès qu'une femme m'occupe et que je la désire... Nous avons tort... L'amour est un sentiment simple et c'est nous qui le

faisons complexe à l'image de notre esprit. C'est une force naturelle d'aimantation, d'attraction. un peu d'électricité qu'on dégage et qu'on use. A quoi tend notre manie de tout expliquer, de faire des théories, de poser des lois, d'édifier des systèmes ? A voir un peu plus clair ? Même pas. Avec tes mines et tes contre-mines, Françoise reste pour toi aussi obscure que si tu ne l'analysais pas. Tu t'imagines démêler en elle ce qu'un autre ne verrait pas. Tu ne démêles rien. Tu lui prêtes, tour à tour, les sentiments que tu souhaites ou que tu redoutes. C'est toi qui te mires en elle, avec tes espérances et tes inquiétudes. Et tu embrouilles, comme à plaisir, l'écheveau de ta psychologie.

Il ajouta, songeur, déjà repris par la joie subtile de se savoir intelligent :

— N'empêche que c'est bien intéressant et bien passionnant aussi, ce travail minutieux d'horloger. On se meut parmi de petits rouages. On les démonte. On les remonte. Après, on ne sait pas grand'chose. On a remis tout en place, et le mouvement qui anime ce tout demeure mystérieux. Il est variable, capricieux, sujet à

mille influences. Mais, si imparfaite que soit notre compréhension de cette petite mécanique, c'est déjà quelque chose de la décomposer pièce à pièce. Nous y trouvons un plaisir d'homme un peu raffiné. Car il faut être d'une certaine élite pour s'offrir cette petite distraction. C'est un luxe que tout le monde ne peut pas se payer !

— Ah ! mon ami, s'écria Philippe qui ne l'écoutait pas, si tu savais comme elle était jolie sur les dentelles de son oreiller !...

Il souriait, avec extase. Il ajouta :

— Ah ! l'adorable créature !...

— Tu l'aimes, dit André.

— Sans espoir.

On espère toujours... Tiens, veux-tu que je te dise ? Tu fais tout ce qu'il faut pour lui apparaître négligeable et sans valeur. Tu es toujours là, chez elle ou autour d'elle, à sa disposition. Comment veux-tu qu'elle t'apprécie ? Tu es d'une acquisition trop facile. Tu lui fais un peu l'effet d'un objet dont elle aurait envie peut-être si le marchand n'avait le tort de le lui mettre sans cesse sous les yeux, comme pour

la pousser à le prendre. Ta présence est une faute. Tu es là à t'offrir silencieusement. Elle le sent bien. Crois-tu qu'une femme a besoin qu'on lui dise : « Je vous aime » pour s'en apercevoir ? Ça se lit dans un regard, une intonation de voix, une prévenance, un empressement, l'expression éclairée ou sombre d'un visage. Elle sait que tu l'aimes; elle le sait trop... Et tu ne lui laisses pas le temps d'avoir envie de toi; tu ne lui manques pas. Tu sembles lui dire : « Prenez-moi. » Alors elle ne te prend pas. Elle se méfie; elle a des doutes sur la qualité de l'objet. Elle pense : « Il n'a donc pas de maîtresse ? Il ne trouve donc pas son placement ailleurs ? » Ton sentiment ne la flatte pas.

— Crois-tu que je ne me suis pas répété vingt fois ces choses ? Mais que veux-tu, je suis ainsi...

— Tu as tort. Sois moins assidu. Fais-toi désirer...

— On ne désire que ce qui est désirable.

— Quel ton de découragement !... Il me semble pourtant que M^{me} de Crussolles à la soirée de Bressac...

— Oh ! celle-là, elle m'agace.

— Tu vois !

Oui, elle doit évidemment se dire que je n'ai pas le droit d'être difficile. Pourquoi est-ce toujours une surprise de constater qu'un être dépourvu de séduction la recherche chez autrui ? N'est-ce pas naturel ? Et s'ensuit-il, de ce que je ne suis pas beau, que je ne doive pas aimer la beauté ?

— Le fait est, dit André, que cette pauvre M^{me} de Crussolles n'est pas très engageante...

Il ajouta :

— Vois-tu, nous avons contre les femmes laides qui nous font des avances une colère faite du regret des jolies que nous n'avons pas eues.

— D'ailleurs, reprit Philippe qui pensait à Françoise, si je suis ton conseil, si je cesse d'être assidu, si je la néglige, elle pensera que je ne suis pas fidèle, que je ne lui suis pas dévoué, et elle se détachera de moi.

— Une femme n'aime pas un homme parce qu'il lui est dévoué.

— Aussi ne m'aime-t-elle pas. Elle est seu-

lement touchée par mon dévouement. Je n'ai d'elle que de la pitié.

— Et tu t'en contentes.

— Il le faut bien.

— Tu as une bonne nature. Moi, je ne pourrais pas.

— Que ferais-tu ?

— Je me déclarerais franchement, nettement.

— Et si elle se refusait ?

— J'en prendrais mon parti. J'y renoncerais.

— C'est ce que je fais.

— Oui, mais tu continues de la voir.

— Et toi ?

— Moi, je ne la reverrais pas.

— C'est facile à dire.

— Ça se fait. On se guérit d'une femme quand on le veut.

— Quand on le peut.

— Quand on le veut. Je l'ai déjà fait.

— Tu n'aimais pas.

— J'aimais... Bien entendu, je parle d'un cas analogue au tien : une femme que je n'ai pas eue, à laquelle je n'étais rien. Après l'acte, quand on s'aime encore, c'est différent.

— Je ne vois pas la différence.

— Moi je la sens.

— N'importe. Tu t'es guéri ?

— Je me suis guéri.

— Je serais curieux de savoir comment ?

Philippe le regardait intéressé, avec, malgré soi, un peu de ce respect attentif qu'on a pour le médecin quand on espère en lui. Et il suivait la marche de son ami qui arpentait la pièce et s'animait, à mesure que se déroulait sa démonstration ; il suivait cet homme en veston, détenteur de secrets bienfaisants et dont il attendait le *remède*.

— J'ai commencé par me dire : « Je veux guérir. » Car c'est une vérité digne de M. de la Palisse, que la première condition pour guérir est de le vouloir. Si tu oscilles, si tu hésites, si tu n'as pas le courage de prendre un parti, si les conséquences de cette résolution t'effrayent, tu es fichu : tu ne guériras jamais. Il faut que tu fasses appel à toute ton énergie et que tu sois, d'avance, plié à ta volonté, prêt à lui obéir passivement quoi qu'elle te commande, persuadé que la récompense est au bout. C'est un premier

pas de fait. L'incertitude cesse. Tu sais où tu vas. Tu vois clair sur ta route. Alors, tu te dis brusquement : « *Je ne la reverrai plus.* » Écoute en toi le bruit que font ces mots. D'abord, tu te révoltes. Est-ce possible? ne plus la revoir? Est-ce que tu peux te passer d'elle? Que serait la vie sans elle? Quel abandon! Quelle solitude! Tu pleurerais chez toi au milieu de tes meubles. Tes amis te sont étrangers; tes occupations sont impuissantes à te distraire. Non, tout est préférable à cet exil. Si tu dois souffrir près d'elle, soit; tu aimes cette souffrance qui te vient d'elle; tu as besoin de sa présence; tu as besoin de sa pitié, du regard qu'elle t'accorde, des paroles qu'elle te dit, qu'ensuite tu te répètes, retiré en toi-même, dans le refuge du souvenir. « Et, pourtant, ajoutes-tu bientôt, si j'ai le courage de renoncer à elle, de m'éloigner d'elle, de marcher résolument dans cette voie, je finirai par m'y accoutumer et la paix viendra. » Car note en passant que, si elle était morte, tu l'oublierais.

— Permets, interrompit Philippe déjà incrédule; ce n'est pas du tout la même chose. La mort fait ce que l'absence ne saurait faire.

L'absence qui ne supprime pas l'espoir ne saurait éteindre l'amour. Même loin d'elle, tu sais qu'elle existe quelque part. Tes pensées te la font présente; tu l'imagines à telle heure, dans tel endroit, faisant tel acte. Tu l'aperçois dans sa grâce et dans sa beauté. Tel visage qui passe te la rappelle. Telle robe qui disparaît au tournant de cette rue peut être la sienne. Tu songes à une rencontre possible, à l'attitude que vous auriez. Et tu la retrouves partout, dans une phrase de musique, dans une inflexion de voix, dans un geste, dans un parfum. Un camarade te dit : « Tu sais, je l'ai vue hier. » A chaque instant de la vie, même séparée de toi, loin de tes yeux, elle continue d'agir sur toi, elle t'alimente d'elle. Tu t'inquiètes de l'opinion qu'elle peut avoir de toi; tu songes que si tu accomplissais telle action d'éclat, que si tu te signalais à l'attention de tes contemporains, elle le saurait, elle t'admirerait peut-être. Elle existe, comprends bien, *elle existe...*

— J'entends, fit André impatienté. Mais il s'agit précisément d'user en toi ce qui te rattache à elle, de couper les fils, d'éteindre l'espoir. Pas

de résolution minée en secret par une petite lâcheté, l'espoir caché qu'on se reverra. Non. Pour guérir, il faut être malade. Tu es malade, et c'est elle ton mal, un mal séduisant, un mal tentateur, un mal qui miroite aux yeux et vous attire, mais un mal qui ronge et qui tue. Il faut que tu partes de cette idée qu'elle est un danger pour toi, et que, si tu le veux, tu guériras. Laisse ton cœur protester, ton être s'agiter, et reprends avec force : « JE-NE-LA-BEVERRAI-PLUS. » Regarde cette idée bien en face. Elle brille d'un éclat insoutenable. Ne te laisse pas intimider par elle ; sois brave tout d'un coup. Il s'agit de couper le mal radicalement. D'abord, c'est douloureux, et puis, on s'y fait. Déjà l'idée te révolte moins. Tu en supportes l'éclat cruel. Encore un effort et tu l'acceptes, comme une médication qu'on se condamne à prendre sans fermer les yeux. Un goût amer. C'est passé. Alors, première récompense. Tu éprouves un soulagement singulier. C'est fini, c'est brisé. Par le seul effet de ta volonté, tu l'as replacée dans la foule anonyme. Elle n'est plus rien pour toi. Et tu es plein d'étonnement : « Quoi ? était-ce

si facile » Mais oui. Un peu de courage a suffi, et la détente est venue. Le monde est-il changé? La vie n'est-elle pas la même? Le sang coule régulier dans tes veines; tu respires, tu marches et tu ne souffres plus. C'est comme si ton cœur venait d'être allégé du poids d'une montagne. Tu regardes autour de toi le mouvement des rues, intéressé par mille choses que depuis longtemps tu avais cessé de voir. Tout est neuf et plein d'attrait. Tu sors de prison, libéré, sans entraves, Et tu te grises de ton triomphe. Pour peu, tu danserais de joie, tu éclaterais de rire. Tu voudrais apprendre à tous ceux qui passent la découverte que tu viens de faire : « Vous savez, on peut se guérir d'aimer! »

Il vit que Philippe ne pouvait se retenir de l'interrompre.

— Laisse-moi finir; tu parleras après. Je sais ce que tu vas me dire, que cette exaltation ne dure que quelques heures ou quelques minutes. Parfaitement. Après que tu as joui de ta victoire, que tu t'es admiré, trouvé grand, tu commences à redescendre des hauteurs où tu te dominais toi-même. C'est une première pensée, un timide

souvenir d'elle qui te viennent. Elle disait un mot d'une certaine façon, avec une certaine inflexion de voix ; ou bien c'est une robe, comme tu le disais tout à l'heure, un air de musique, un parfum qui soudain te la rappellent. Et tu dois te raidir de toutes tes forces contre la tentation qui te pousse à courir chez elle. Ne t'éfraye pas. Il y a, dans les luttes que nous soutenons contre nous-mêmes, comme un jeu de marée : c'est, tour à tour, marée basse et marée haute. Dis-toi que cet assaut que tu subis, si douloureux qu'il soit, cessera. Tu as esquissé tout à l'heure le premier geste de résistance. Le plus fort est fait. Tu as éveillé en toi des puissances que tu ignorais. Elles élèvent comme une digue pour te protéger. Seconde-les. Écarte, comme avec la main, les pensées qui te viennent ; repousse-les. Tout à l'heure elles se retireront, et tu apercevras, vide et silencieuse, la place qu'elles battaient si furieusement tout à l'heure...

— Des mots...

— Des mots ? Tu te trompes, je suis, une à une, les phases de la lutte. Le premier jour se

passé ainsi ; le lendemain, tu t'éveilles dans un état neutre et trouble. Que s'est-il passé ? Une douleur au cœur te renseigne. C'est fini. Tu as renoncé à elle. Tu ne dois plus la revoir. Et tu te sens moins ferme ; ta volonté s'est amollie dans le sommeil. Le lit douillet et tiède n'appelle pas le courage. Il incite à la lâcheté. Hier, tu te stimulais, tu t'excitais. Tu étais fou. Ne plus la revoir serait au-dessus de tes forces. Un grand élan te porte vers elle. Tu es comme un homme dont le ventre est vide et qui entrevoit une table servie. Et tu savoures avec délices la pensée de la retrouver, de lui parler, de respirer son odeur, de jouir de sa présence. Cet élan te jette hors de ton lit. L'instant est dangereux. Ne te laisse pas dominer par ces forces d'instinct. Quelques minutes encore, et il sera trop tard. Ne te laisse pas griser. Reprends la direction du bâtiment ; oriente-toi ; ressaisis-toi. L'effort de résistance que tu as fait hier appelle celui d'aujourd'hui. L'impulsion est donnée. C'est un travail d'engrenage qui se continue sourdement en toi. Les puissances que tu as déclenchées sont en œuvre. Et déjà tu commences

à les discerner. Elles s'appellent l'égoïsme et l'orgueil. L'égoïsme te protège contre ce qui croît de généreux au fond de ton être; il arrache dès qu'elle apparaît l'herbe de dévouement et de sacrifice; il te dit : « Ce que tu veux, c'est la paix; c'est ne pas souffrir. C'est toi que tu aimes, en somme. Si un accident, si une maladie la défigurait demain, tu cesserais de l'aimer. Pense à toi. Cherche en toi le bonheur; jouis de la vie. Regarde cette jolie fille qui passe. Elle t'est indifférente aujourd'hui, et même elle te déplaît. Qui sait, si dans quinze jours, elle ne te ferait pas oublier l'autre? » L'orgueil, lui, te donne une sensation inconnue, agréable, et qui devient, à la longue, enivrante. À mesure que ton être se révolte moins, à mesure que tu te sens prendre de l'empire sur toi-même, cette satisfaction d'orgueil s'accroît, dilate ton âme délicieusement. Tu te sens fier de toi. Tu te dis : « Le monde est composé de faibles et de forts. Je suis de ces derniers. » Cette constatation te grandit à tes propres yeux. Tu t'estimes. Tu t'admires pour cette puissance qu'ignore le commun des hommes, et, à certaines heures,

cela te rend singulièrement heureux. Fais cette expérience, oppose à la force de ton sentiment la force de ton orgueil, combats l'un par l'autre. Tu y apprendras à connaître une joie que tu ignores, la joie surnaturelle que donne toute victoire remportée sur soi-même.

Il cessa de se promener et se tut, sentant, à cette minute, toute l'inutilité des paroles, et qu'on ne démontre jamais à autrui que l'évidence des choses dont il portait tout au moins en lui la notion confuse.

— On peut parler? demanda Philippe.

— Parle, parle, dit André en s'asseyant, déjà retiré de la discussion, du moment qu'il était impuissant à le convaincre.

— Eh bien! ce que j'aperçois de plus net dans ce que tu viens de dire, c'est que tu prétends résoudre la question de l'amour par un raisonnement. A cela je te réponds premièrement que tu introduis le raisonnement dans un domaine où il n'a rien à faire. Le propre de l'état d'amoureux est d'exclure toute réflexion et toute clairvoyance. L'amoureux qui réfléchit n'est pas un amoureux. Si tu es arrivé à te guérir par le

procédé que tu indiques, c'est que tu n'étais pas sérieusement atteint, ou plutôt que nous avons de l'amour une conception différente. La tienne comme tu l'avoues est purement égoïste. Tu ne poursuis que ta satisfaction propre, tu ne vois que toi et l'avantage qu'il y a pour toi à reconquérir la paix dès que tu l'as perdue. Permets, mon cher; je distingue très bien là ton intelligence claire et ton âme énergique; je n'y vois pas ton cœur. Ton beau sang-froid m'inquiète un peu. Quand on aime, on voit moins clair, généralement, et l'idée de guérison vous est insupportable. Pourquoi guérir? On aime son mal. C'est un mal enchanté. Toi, tu acceptes la vie, privé de celle que tu aimes. Moi, non. Que m'importe la vie et la paix et toutes les joies du monde, si elle n'est pas là! Tiens, je ne voudrais pas te paraître manquer de modestie, et je ne sais comment te faire entendre qu'il y a surtout dans mon sentiment pour Françoise le désir de la voir heureuse. Je n'ose dire que l'égoïsme en soit tout à fait absent; mais, du moins, y entre-t-il pour une part si infime que je ne l'aperçois pas. Il me semble que ma présence, mon ami-

tié, mon zèle, mon dévouement peuvent lui être utiles. Et sans avoir la vanité de me croire indispensable, toute mon ambition, vois-tu, serait d'être un peu l'artisan de son bonheur. Tu sais combien je suis sincère. J'ai la conviction que ce que j'éprouve pour elle n'est pas sans noblesse, et je puis même te dire ceci, c'est que si je savais qu'un autre pût mieux que moi la rendre heureuse, je me sacrifierais devant lui.

— Je t'admire. Tu confines au sublime. Mais, pour être un peu pratique, sais-tu à quelle conséquence tendent des pensées aussi élevées et des dispositions aussi nobles? A préparer, sans aucun doute, l'avènement de ton ami Le Meslay.

— Ce serait dommage.

— Ce serait grotesque. Le Meslay est une tare pour une femme intelligente.

-- Alors ?

— Ça te regarde.

— Toi qui a des remèdes à tous les maux, que ferais-tu ?

— Écoute, j'irai ces jours-ci rendre une vi-

site à M^{lle} Aubry. Veux-tu que je lui parle de toi ?

— Non ! non ! garde-t'en bien.

— Pourquoi ? Je n'irai pas lui dire de but en blanc : « Vous savez que Philippe est amoureux de vous. » Rassure-toi, je saurai choisir l'occasion, et, au besoin, la préparer. Je la tâterai, je verrai si tu as des chances et je te dirai mon impression.

— Tu es bien gentil, mais...

— Que crains-tu ? Doutes-tu de ma diplomatie ?

Philippe, hésitant, troublé, entrevoyait déjà l'espoir, comme le jour au bout d'un tunnel. Alors, comme André ajoutait : « C'est dit ? » il remit, en fermant les yeux, son sort entre les mains de son ami :

— Fais comme tu voudras.

— Tu sais, c'est par amitié pour toi.

— Oh ! Je sais bien !

Au fond, d'autres raisons poussaient André à s'immiscer dans cette affaire. Il y trouvait un plaisir de curieux, un plaisir de dilettante. Son orgueil ne doutait pas qu'il ne prît très vite

une grande influence sur l'esprit de Françoise. Il se voyait l'arbitre de la situation, le conseiller écouté. Certains recherchent la vie au théâtre ; lui cherchait le théâtre dans la vie. Et c'était un psychologue amateur qui se réjouissait d'avance, ici, de tirer les ficelles d'une petite comédie de plus.

Dans le coquet réduit qui précédait sa chambre, son coin préféré, le coin des intimes, Françoise était occupée, aidée par Philippe à ranger les livres de la bibliothèque. C'était un grand meuble laqué de blanc, en deux parties, avec une infinité de rayons. Philippe, monté sur un escabeau, prenait les volumes des rayons supérieurs, et Françoise leur assignait une place.

-- Coppée. Laissons-le au paradis... France, *le Lys rouge* : Au balcon... Hervieu aussi... Un fauteuil d'orchestre à Prévost. Mettez-le à côté de Lavedan pour qu'il ne s'ennuie pas... Ah! *Yvette* de Maupassant! en bonne place aussi celui-là! Pauvre Maupassant! Voyez quelle jolie dédicace il m'avait mise...

Philippe lut une phrase fine et complimenteruse. Beaucoup, presque tous d'ailleurs, por-

taient des dédicaces, hommages de sympathie et d'admiration.

— Tiens, dit-il, un portrait : Boulanger.

— Donnez... Où était-il? Je l'ai assez cherché. Je croyais l'avoir perdu.

C'était une carte-album : le général en petite tenue, avec ce mot tracé d'une grande écriture un peu efféminée : *A Mademoiselle Françoise Aubry, un soldat français.*

— C'est Dumas qui me l'avait présenté un soir, à la Comédie. Je venais de débiter dans *l'Étrangère*, et c'était au lendemain de son élection à Paris. Je le rencontrai quelques jours après au Bois, un matin. Il me demanda la permission de m'accompagner un instant. Il me parut doux, un peu triste et d'une grande timidité.

Un voile de poussière recouvrait le portrait qu'elle épousseta de son mouchoir. Puis le jeta sur un meuble :

— Continuons... *Pêcheur d'Islande*, sur la cimaise, avec les préférés.

La petite pièce, tendue de soie lilas tendre, était baignée d'une lumière de même nuance. Les rideaux mauves de la fenêtre avaient une

jolie transparence. Françoise et Philippe étaient tout à leur travail. Les livres se succédaient, trouvaient leur place, Mirbeau après Zola, Rostand après Hugo. Quand tout fut classé, ils s'assirent.

— Là, nous pouvons souffler, maintenant. Mon pauvre Philippe, je vous ai mis à contribution !...

— Je ne m'en plains pas.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? Vous n'avez pas soif ?

Il remercia. Il ne prenait jamais rien entre ses repas. Elle fut sur le point de faire allusion à son régime, qui ne le faisait guère maigrir. Elle se retint pour ne pas le peiner. Elle était pleine de tact, et il lui en sut gré. Cependant elle s'était fait apporter, sur un plateau, du vin d'Espagne qu'elle prit, coupé d'eau de Vichy. Puis elle tira d'un meuble à sa portée un tiroir plein de papiers qu'elle vida sur ses genoux. Un petit froncement de ses cils la faisait toute grave. Il y avait là-dedans des lettres, des cartes, notes ou factures, qu'elle parcourait une à une. Il voyait les papiers défiler entre ses doigts. Elle se rendait compte, vite, de leur valeur,

rangeait en ordre, dans un coin du tiroir, celles qui avaient quelque importance et déchirait les autres d'un geste décidé et bref, pour en jeter ensuite les morceaux dans une corbeille. Un moment, elle dit :

— Tiens ! une carte de vous.

— Donnez.

Elle lui tendit une carte jaunie, où étaient tracées ces lignes :

« Ce que vous m'avez dit tout à l'heure me trotte par la tête. Je ne sais ; j'ai peut-être tort, mais je vous préfère ainsi, droite et fière, si peu accessible. Allons, c'est dit, vous me faites une petite place dans le cercle restreint de vos amis. Je vous suis tout acquis et je me sens capable, pour vous servir d'aller jusqu'au bout du monde ».

Les yeux sur ces lignes, il demeura songeur. C'était le premier mot qu'il lui avait écrit, sa première déclaration d'amitié. Il y avait quatre ans. Il se rappelait le jour, l'heure, les circonstances. C'était après leur seconde entrevue, un soir. Il était monté lui serrer la main dans sa loge, et sa mémoire lui retraçait les mille détails de ces instants, leur causerie confiante,

comme si déjà ils étaient de vieux amis, et ce qu'il apprenait d'elle en dix paroles, et sa surprise de découvrir en cette exquise comédienne une si charmante femme. Déjà il éprouvait pour elle un peu plus que de la sympathie, et, rentré chez lui, il lui écrivait avec chaleur qu'il était capable, pour la servir, d'aller jusqu'au bout du monde. Il n'avait pas changé. Elle l'avait pris tout d'un coup. Il était à elle depuis. Il la regarda. Elle lisait d'autres lettres. Beaucoup étaient insignifiantes qui allaient au panier. Il jeta la carte sur ses genoux, et il se demanda si elle la déchirerait ou si elle la garderait. Elle n'avait aucune importance, cette carte : deux mots, comme elle en avait tant reçus!... Pourtant, il espérait qu'elle la garderait. Les amoureux ont de ces susceptibilités. Françoise lisait toujours. Le tas des lettres diminuait peu à peu. Plusieurs fois, sa main s'approcha du bristol, qu'elle écarta négligemment. Le cœur de Philippe battait. Il considérait cette petite expérience comme décisive. Qu'elle gardât ce mot, c'était un encouragement à parler. L'attente augmentant sa fièvre, il souhaita de toutes

ses forces cet infime succès. L'instant vint. Elle tenait la dernière lettre et le hasard fit qu'elle en prolongea la lecture. L'impatience rongea Philippe, qui ne la quittait pas des yeux. Il calculait ses risques et ses chances. Il prévoyait, pour finir, la répétition des deux gestes qu'elle faisait depuis cinq minutes. Deux pièces restaient. Elle gardait l'une; elle jetait l'autre : « Si elle garde cette lettre, se dit-il, je suis condamné. » L'absurdité de ce calcul lui apparaissait; mais il ne pouvait le chasser de son esprit. Françoise sourit à un passage de sa lecture. Il pensa : « Elle la garde. » En effet, elle la garda, jeta un coup d'œil pour s'assurer qu'il ne restait rien, aperçut la carte, la prit, et, sans hésiter, la déchira.

Philippe soupira. Et Françoise, tournant la tête de son côté, lui dit, gentiment, sans comprendre :

— Ne faites pas vos yeux tristes.

Une vague souleva son cœur à cette parole qui le plaignait. Mais, déjà, elle n'y pensait plus et dit, en regardant ses mains :

— Oh! quelles mains!

Elle gagna, pour se les laver, son cabinet de toilette. Et, dans l'instant qu'il resta seul, il rassembla tout son courage. Depuis deux jours il était tourmenté par l'idée qu'elle avait pu rire de lui, l'autre soir. Qui sait? Elle comptait peut-être qu'il serait audacieux. Il repoussait, chaque fois, l'hypothèse comme invraisemblable. Mais il la retrouvait sans cesse présente à son esprit. Chaque fois que la réflexion lui suggérait des raisons nouvelles de s'approuver, une petite voix intérieure et tenace reprenait : « Mais si, tout de même, par impossible... » Et il se croyait déshonoré aux yeux de Françoise par sa timidité. Alors il n'avait pu y tenir. Il lui avait écrit une longue lettre avec l'espoir naïf de se rattraper. Le doute lui était intolérable. Il fallait qu'il s'expliquât, qu'il se justifiât, qu'il lui dit, à peu près : « Vous savez, si l'autre soir je n'ai rien dit, si j'ai laissé fuir l'occasion, ce n'est pas que je sois un imbécile... et tenez, voici mes raisons. » Comment lui faire entendre ces choses avec assez de délicatesse pour qu'elle le tolérât? Y était-il parvenu? Il ne savait, ayant écrit quatre pages

sous l'impulsion d'un sentiment qui, trop brusque, rompaît ses digues. La lettre était dans la poche de son pardessus. Il passa dans la galerie pour la prendre. Il la tenait dans ses mains, avec l'anxiété d'un homme qui va poser une bombe. Il finit par la placer sur la chaise où Françoise était assise tout à l'heure. Il tressaillit, à ce moment, car, du cabinet de toilette, elle lui parlait. Il ne sut trop ce qu'il répondait. Il voyait le carré blanc de l'enveloppe. Ce qu'elle contenait se brouillait dans sa tête. Et il se prit à espérer violemment que cette lettre réparât toutes ses maladresses, les replaçât, Françoise, et lui au point exact où ils en étaient l'autre soir. Il n'avait pas la lucidité nécessaire pour se rendre compte que, même s'il avait eu, ce soir-là, la plus petite chance, elle tenait à mille influences favorables, à mille circonstances inappréciables, au silence, au décor, à l'état de leur intimité, aux paroles dites, à la minute même, que tout cela pouvait bien lui avoir échappé à elle-même, qu'il fallait un geste de lui pour qu'elle s'en avisât et que, n'ayant pas fait ce geste, il ne pourrait

jamais savoir — jamais — s'il avait eu tort de ne pas le faire. D'ailleurs, même dans l'hypothèse que Françoise eût été consciente de ses dispositions à son égard, comment admettre qu'elle le lui avouât aujourd'hui ?

La porte entrebâillée bougea. Elle revenait. Elle vit tout de suite la lettre, sur le satin de la chaise, crut à un papier oublié tout à l'heure, la prit, la retourna, reconnut l'écriture :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne sais pas, répondit-il, avec un sourire contraint.

Et il sentit sur lui, pendant qu'elle décachetait l'enveloppe, un de ces regards clairs et sérieux, qui disait : « Voilà des façons bien inaccoutumées entre nous. Que signifie ce mystère ? » Elle lut cette première phrase :

Il y a quatre ans, Françoise, que je vous aime... »

Il ne la quittait pas des yeux, attendant le choc, la surprise. Sourirait-elle ? Froncerait-elle les sourcils ? Elle ne broncha pas, ne leva

pas la tête, et l'inquiétude de Philippe grandit. A la vérité, en prenant la lettre, elle avait deviné, et elle était un peu embarrassée, car elle se disait qu'il avait pu se croire, en somme, encouragé. Elle se demandait comment elle ferait pour le détromper, sans lui causer trop de chagrin. Il faudrait, avec netteté, lui ôter toute espérance. Cependant elle continuait de lire, intéressée tout de même, parce qu'il s'agissait d'elle :

Il y a quatre ans que je vous aime. Il y a quatre ans que je m'éveille, le matin, avec votre pensée, que je me lève avec votre visage devant les yeux, que vous êtes mêlée à chacune de mes émotions, à tous mes souhaits, à tous mes espoirs, au plus grand comme au plus petit des actes de ma vie. Il y a quatre ans que vous m'accompagnez ainsi partout, que je vous respire avec l'air et que vous jetez en moi comme une fièvre charmante dont je ne saurais me guérir. Partout où je vais, vous êtes présente. Un peu de votre image que j'ai tant contemplée demeure au fond de mes yeux et je la retrouve dans chaque chose que je regarde. Je vous ai promenée le long des rues et des avenues, chez des amis, chez des indifférents en visite, en soirée, au théâtre, au cercle, au fond des

fiacres qui me ramenaient la nuit, dans le silence de ma maison vide et de mon cœur résigné. Il y a dans Paris certains endroits, tel tournant de rue, tel magasin, telles gens, tel escalier, tel salon que je ne puis revoir sans qu'ils évoquent aussitôt à mon esprit certaine minute où je songeais à vous, certaine rêverie dont vous étiez l'objet. Je vous ai promenée, l'été, dans des prés, au bord de l'eau, sous de grands peupliers, dans des villages, aufrès de vieux murs dorés de soleil. Quelque chose de vous s'est ainsi répandu partout où j'ai mis le pied, mêlé à mon tourment. Il y a une Françoise dans chaque chose que je lis, et, quand mon col m'étrangle, quand j'ai trop de peine et que je pleure — ça m'arrive — il y a une Françoise dans chacune de mes larmes. Oh! je n'ai pas besoin de vous chercher! Je vous retrouve dans vos chères lettres amicales, dans le bruit et dans le silence, dans l'agitation et dans le repos, dans le matin frais et dans le soir tranquille, le long des semaines et des dimanches. Tout me parle de vous, de votre personne aimée. Vous êtes ma sœur, mon amie, ma confidente. Et tout ceci que je ne vous avais pas dit encore, je vous le dis sans espoir. N'en soyez pas fâchée et regardez avec bonté un homme qui vous aime et que vous n'aimez pas.

Comment ai-je fait pour rester silencieux si

longtemps ? Comment ai-je fait pour ne pas me défendre, pour ne pas essayer de vous éloigner de moi ou de m'éloigner de vous ? Je ne sais pas. Je vous aime, voilà tout. Je vous aime avec la tristesse de ne pas vous plaire, mais avec la joie aussi de me dévouer pour vous. J'aime tout ce qui me vient de vous, si peu que ce soit ; et vous avez le pouvoir magique, avec un mot, la poignée de main que vous me donnez en me quittant, d'enchanter ma pensée quand vous n'êtes plus là. Que d'instantanés ensoleillés je dois à votre sourire ! Mais que de fois aussi l'allégresse est tombée vite à cette idée que, si vous deviez aimer quelqu'un, ce ne serait pas moi, ce ne serait jamais moi, jamais ! C'est que, sans doute, je ne suis pas parfait et que les sentiments qu'on croit les plus généreux ont des retours égoïstes parfois. Tenez, je me rappelle un dimanche de Pâques où le temps radieux avait mis tout le monde dehors, des enfants joueurs, des femmes jolies, des hommes heureux. Jamais je ne me suis senti plus affreusement seul. Je m'assis sur un banc, aux Tuileries, et j'étais si malheureux que les larmes me vinrent et qu'elles tombèrent silencieusement sur mes joues, sans que je pusse rien faire pour les retenir. Le soir de ce jour-là, un petit mot de vous arrivait chez moi. Vous m'écriviez au sujet de ne je sais plus quoi, et vous ajoutiez en post-scriptum : « Quelle jolie

journalée! » *Quelle jolie journalée! Elles vous avaient été douces ces mêmes heures, si amères, pour moi, et vous étiez joyeuse dans le même temps que je pleurais. La triste chose que le bonheur des uns s'achète au prix de la douleur des autres! Si quelquefois vous avez eu l'âme légère, il y avait quelqu'un qui payait de sa peine ce bonheur si précieux qui vous était si doux.*

Ah! mon amie, soyez heureuse et dédaignez-moi. C'est la loi éternelle, et l'homme serait presque l'égal de Dieu, si Dieu jaloux sans doute, ne lui avait donné le triste privilège d'aimer qui ne l'aime pas. Comprenez-vous maintenant quel fut mon supplice, l'autre soir? Songez donc, je me suis trouvé quelques heures dans votre chambre, auprès de vous qui étiez couchée, et vous me parliez avec douceur, avec tendresse presque, et je me disais que je vous aimais comme un fou et que je vous avais là si jolie, dans la soie bleue dont vous étiez vêtue, si gracieuse, si femme, si tentatrice sans le savoir! Et nous avons causé comme de bons camarades et je n'ai même pas osé prendre votre petite main pour y poser mes lèvres, tant je craignais qu'un geste ne me trahît et vous détachât de moi! Et vous ne vous êtes pas aperçue que je ne tenais pas en place, que je remuais ma chaise, que je me levais, que je marchais, que j'avais la gorge sèche et

les mains tremblantes, et que mon trouble était tel que je déchirais, sans la voir, cette carte trouvée sur votre cheminée. Il faut être un immense niais ou le plus tourmenté des amoureux pour se taire comme je l'ai fait ce soir-là, pour demeurer volontairement respectueux, dans mon rôle de visiteur aimable et familier, pour ne pas éclater, pour ne pas mendier un mot qui, si vous l'aviez dit, m'eût rendu fou de bonheur, ou peut-être stupide...

Et je suis parti sur une simple poignée de main. Eh bien! mon amie, cela est presque sublime, et comme le sublime confine toujours au ridicule, cela est sûrement ridicule aussi. Mais je suis de cette race d'indociles qui font sourire ceux qui ne les comprennent point. Ne soyez pas de celles qui sourient. Si vous saviez combien de fois, dans votre loge, je me suis retenu de sangloter à votre cou et de vous crier : « Ayez pitié de moi! » Or, je m'efforçais de vous dire seulement d'un air détaché : « Vous êtes bien jolie, Françoise, ce soir. »

Allons, la main, comme à un ami que vous connaissez mieux, plus tard.

PHILIPPE.

Elle avait lu avec attention, tourné les pages posément. Et lui, sans la quitter des yeux,

s'efforçait de se rappeler ce qu'il avait écrit au bas de cette page, en haut de celle-ci, et plus loin, pour suivre sur son visage l'effet des mots qu'il avait tracés. Et le pauvre garçon était tellement enclin à s'exagérer ses défauts que, maintenant, sa lettre lui apparaissait banale et grossière. Des phrases qui se reformaient imparfaitement dans son esprit le choquaient. Pour dire ces choses délicates, il eût fallu des mots sans lourdeur, des mots légers et souples qui eussent glissé sous son regard sans la heurter, sans la blesser, des mots adroits, aux jolis sons, des mots nuancés et gracieux. Les siens étaient vulgaires et rudes comme des cailloux. Leur tas épais, pesant comme sa personne, écrasait la pensée qu'il y avait enfermée. La fin surtout lui sembla déplacée et maladroite. Le visage fermé de Françoise était d'un mauvais augure.

Quand elle eut achevé de lire, elle replia la lettre tranquillement, la remit dans son enveloppe et d'un geste net la déchira en deux fois. Ensuite elle dit simplement :

— Est-ce que vous n'êtes pas un peu fou ?

Juliette qui parut à ce moment vint, comme par miracle, épargner à Philippe l'embarras de répondre. Elle portait, sur un plateau, une carte que Françoise prit :

— C'est votre ami Delorme, dit-elle. Faites entrer.

C'était André. Il entra de façon dégagée, dit à Philippe :

— Tiens, tu es là, toi!

Et à Françoise :

— Je passais. Je me suis permis de venir vous porter mes hommages. Je ne suis pas indiscret?

— Du tout, cher Monsieur, au contraire.

Comme il prenait un siège voisin de son ami, elle lui indiqua un fauteuil près d'elle :

— Tenez, là, vous serez bien mieux.

Philippe remarquait l'amabilité visible de Françoise, son visage éclairé, les soins qu'elle prenait d'André. Et il songeait, un peu jaloux, qu'elle ne lui avait pas dit, depuis une heure qu'ils étaient ensemble, de s'asseoir « là où l'on était bien mieux ».

— Vous voyez, disait-elle en désignant une

pile de livres échoués sur le tapis, nous étions occupés à mettre un peu d'ordre dans tout ça, et nous avons commencé, naturellement par augmenter le désordre...

Il approuva de la tête. Il semblait dire : « C'est très gentil. Tout ce que vous faites est très gentil. » Elle ajouta :

— Et ça va bien depuis l'autre soir ?

— Très bien, je vous remercie. Mais c'est vous... Vous avez été souffrante, m'a dit Philippe.

— Alors il vous dit tout ?

— Il me dit tout.

— C'est très dangereux. Et vous parlez de moi souvent, comme ça ?

— Toutes les fois que nous nous voyons.

— Deux hommes contre une femme : vous devez bien m'arranger.

— La vérité me force à vous déclarer que, si vous nous entendiez, vous rougiriez.

— A ce point là...

— Vous rougiriez, tant nous exaltons vos mérites. Philippe, d'ailleurs, renchérit toujours.

— Comme de mon côté je n'entends que votre éloge, nous sommes, s'il faut l'en croire, deux êtres exceptionnels.

— Deux âmes d'élite.

— Ce bon Philippe!

— Ce n'est pas un homme, c'est un saint.

— Dites donc! s'écria Philippe, vous savez que je suis là!

— D'ailleurs, reprit Françoise, il faut que je vous fasse mon compliment. Vous savez que vous avez un talent énorme.

— C'est vous qu'il faut complimenter. Vous étiez l'autre soir la grande triomphatrice. Je vous ai applaudie de tout cœur.

— Je sais. Je vous ai vu. Vous étiez au second rang, à côté de votre ami.

Il fut flatté qu'elle l'eût remarqué. Il éprouvait ici cette sensation si douce aux orgueilleux d'être appréciés à leur valeur. Il avait lu dans l'accueil de Françoise qu'il ne lui déplaisait pas, et, peu à peu, la certitude d'être admiré d'elle lui inspirait une grande sécurité, la sécurité d'être écouté, d'être approuvé et trouvé original quoi qu'il dît, quoi qu'il fit. Il n'était pas con-

traint de s'observer, de surveiller son attitude, de s'en tenir à des propos de banale politesse. Il se trouvait à l'aise, plongé dans une atmosphère sympathique, rendu à toute la liberté de sa nature, prêt à plaisanter, à prendre un ton badin, à railler, à parler de tout avec un ton d'autorité qu'il savait d'avance, accepté par elle.

Philippe, cependant, continuait de les observer. Il songeait, à les voir si cordiaux l'un pour l'autre, que Françoise l'avait trouvé poseur et d'une vanité puérole l'autre soir. Elle semblait avoir oublié cette impression première. Ils causaient familièrement, comme de vieux camarades. Il se rappelait que lui-même, dès leur deuxième ou troisième entrevue, était entré ainsi dans son intimité. Il n'avait d'ailleurs pas fait, depuis, un pas en avant. Tout ce que Françoise pouvait donner, elle le donnait immédiatement. Elle n'avait pas deux façons de traiter un ami de quatre ans et un ami de deux jours. Il le regretta. Il eût trouvé juste qu'André n'eût pas ici les mêmes prérogatives que lui. Il avait, pour considérer son ami, un peu l'âme d'un

fonctionnaire qui voit un de ses collègues, nouveau venu dans la carrière, avancer trop rapidement. Mais ce qui l'étonnait surtout, c'était la facilité avec laquelle Françoise paraissait subir sa supériorité. Son attitude était d'une petite fille, là, tout en admiration devant lui. Justement, à propos de la nouvelle pièce du Vaudeville, il entendait André parler maintenant des femmes en général et dire :

— Moi, je prétends qu'une femme ne résiste pas à un homme bien résolu à la conquérir. On a la femme qu'on veut. Le tout est de vouloir, et de savoir s'y prendre.

Elle disait :

— Pas toujours.

— Moi, je dis si. Quand l'homme n'est pas déplaisant, il doit réussir. Et je ne connais pas de femme qui ne céderait dans certaines circonstances. Celles qui se sont gardées, permettez-moi de le croire, n'ont pas été beaucoup tentées.

Il semblait la viser personnellement et sous-entendre : « Voulez-vous parier que vous qui faites tant la maligne... » Et elle ne semblait

pas trop offusquée de son impertinence. Elle dit seulement :

— Il y a des exceptions.

— Sans doute, comme en toutes choses. Mais règle générale...

Elle concéda :

— C'est bien possible, après tout.

Et comme la robe de Juliette se montrait de nouveau :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur Le Meslay, annonça Juliette.

— Lui aussi ! Mais c'est un complot !... Vous vous êtes tous donné rendez-vous !

— Aucunement, dit André qui recula légèrement son fauteuil, comme pour se retirer de la conversation.

Philippe, lui, résigné, perdait l'espoir de se retrouver seul avec elle, cet après-midi. Il était visible que Le Meslay n'était pas attendu ni espéré. Mais il ne sembla pas s'aviser du froid que jetait son arrivée. Il entra, très grand, en redingote, l'air souriant et vide.

— Je passais...

— Vous aussi !

— Parce que?

Parce que vous répétez précisément ce qu'a dit M. Delorme en entrant.

— Cela prouve que vous habitez un quartier très fréquenté...

Il avait distribué des poignées de main. Il s'assit, demanda :

— Comment va notre petite sociétaire aujourd'hui?

— Comme une femme très entourée, vous le voyez.

— Un petit comité.

— Si ça continue, il nous faudra passer au salon.

— Oh! non! Moi, je demande qu'on reste ici. Il y en a encore un tabouret. J'en connais qui s'en contenteraient... Un tabouret à la Cour.

— Que d'esprit! fit André, ironiquement.

— On fait ce qu'on peut.

Et Le Meslay qui sentit le froid ajouta :

— D'ailleurs je ne reste pas longtemps. J'ai ma petite amie en bas, dans une voiture.

— Ne la faites pas attendre, dit Philippe.

— Oh ! elle est patiente. C'est une bonne petite. Elle m'adore. Seulement, voilà, quand il y a une heure que nous sommes ensemble, je suis pris de l'envie irrésistible de filer. Il faut que je me donne de l'air. Je la trouve un peu rasoir.

Il parlait pour Françoise qui, seule, l'écoutait avec une complaisance naturelle. Comme tous ceux qui l'approchaient, il la convoitait un peu, tout en gardant l'apparence de la traiter en garçon. Sa façon de lui faire la cour avait ceci de particulier qu'il se bornait à la distraire, à l'amuser, lui parlait librement de ses attaches sentimentales, sans doute pour éveiller sa jalousie, pour l'amener à se dire : « C'est singulier que ce beau garçon ne veuille pas s'apercevoir que je suis femme. » Il espérait probablement qu'elle en serait piquée. Ce résultat obtenu, il ne doutait pas de la réussite. Et il devait se féliciter d'avoir trouvé ce moyen si simple auquel les autres n'avaient pas songé. Il reprit :

— Ainsi, je me porte à merveille. Tout le monde m'en félicite. Eh bien ! elle trouve que

j'ai mauvaise mine : « Oh ! comme tu es pâlot, aujourd'hui. Tu t'es couché tard. Il faut te reposer. Nous ne sortirons pas, et puis nous serons sages. Là, tu vas t'étendre sur la chaise longue une heure ou deux. Tu vas tâcher de dormir... Tiens, prends ça, c'est très bon. — Mais je ne suis pas fatigué. — Si, si. Il faut t'étendre. Et puis, ce soir, nous irons chez mon docteur. » Et j'ai beau protester que je ne suis pas malade, que je me porte très bien au contraire, elle insiste, sans se lasser, elle m'entoure de soins maternels. Il faut que je me couvre bien pour ne pas prendre froid ; et puis ceci... et puis cela... On peut si vite prendre mal!...

— C'est un pari, dit André. Elle se paye votre tête. Elle vous monte un bateau.

— Pas du tout. C'est une nature dévouée et tendre, trop tendre... Ainsi elle est contente que je vienne ici, parce qu'elle trouve à Aubry beaucoup de talent, parce que c'est une femme intelligente, une femme distinguée et que certaines relations sont bonnes à vous orner l'esprit.

— Elle me comble.

— Mais non. Je lui parle de vous. Nous parlons de vous : « Que pense M^{lle} Aubry de tel sujet?... Je suis sûr que M^{lle} Aubry ne serait pas de cet avis. » Elle trouve que vous n'avez rien d'une actrice et qu'on vous prendrait plutôt pour une femme du monde.

— Non, mon cher, dit Françoise, plus de compliments, le guichet est fermé.

— Vous êtes drôle. Elle vous rend justice, voilà tout... Oh ! tenez, vous auriez bien ri. L'autre jour, elle me dit : « Écris-moi une lettre. Je veux que tu me dises ce que tu penses de moi, ce que tu éprouves pour moi. Ça me fera plaisir. » Alors, comme ça m'embarrassait d'écrire quatre pages, j'ai copié tout simplement un passage d'*Aphrodite*, et, chaque fois qu'il y avait : « Écoute Démétrios », je remplaçais Démétrios par Antoinette. Seulement, il paraît que j'ai oublié une fois, et le lendemain elle me dit : « Comment m'appelles-tu donc dans ta lettre ? Je n'ai pas bien lu. » Alors je lui ai dit que c'était un nom très chic que les Anglais employaient beaucoup. Elle n'a pas insisté. Au fond, elle était flattée.

Françoise rit.

— Ce Le Meslay ! il a toujours des inventions !

Encouragé, il continua, badina, plaisanta, fit des calembours. Puis, comme il se levait pour prendre congé :

— Le Meslay, dit André, soyez complet. ConteZ-nous une anecdote.

— Je n'en sais pas, fit-il, candide.

Puis :

— Ah ! si, j'oubliais !... Je ne sais pas les noms, mais c'est à l'ambassade, chez la princesse... Une petite bécasse demande tout haut : « Comment fait-on pour savoir si l'on sent mauvais de la bouche ? » Quelqu'un répond : « C'est bien simple. On met sa main devant sa bouche et on sent. Là-dessus une vieille dame fait le geste et s'écrie naïvement : *Tiens, c'est vrai !*

— Ça c'est drôle, dit Françoise. Ça c'est drôle !

André, pour n'en pas convenir, déclara :

— On me l'avait déjà racontée.

Le Meslay se retira. Quand il fut parti :

— Eh bien ! mon vieux Philippe, dit Françoise, vous ne dites plus rien. C'est Le Meslay qui vous éteint ainsi ?

— Je le regardais vous amuser.

— Oui, il est quelquefois drôle en dix minutes. Mais, à la longue, il devient fatigant.

— Moi, je le trouve idiot, fit André.

Françoise vint ouvrir, sur la galerie vide, la porte par où, tout à l'heure, il avait disparu, et prononça en manière de plaisanterie :

— Rentrez donc, Monsieur Le Meslay !

IV

André, le lendemain, fit cette découverte : Françoise l'occupait. Elle sortait de cette région abstraite où résident ceux dont on nous parle sans que nous les connaissions. Elle perdait à ses yeux cette vie artificielle du théâtre pour prendre une vie propre, effective, une personnalité différente et nouvelle qui se rattachait à la sienne par de menues parentés de goûts, d'idées, de sentiments, de caractère. Il se sentait distingué par elle du commun des hommes, et il lui en savait gré. Elle l'avait écouté parler de l'amour et des femmes avec un intérêt attentif, prête à trouver profonds les mots légers qu'il jetait négligemment dans la conversation. Deux ou trois fois, même, elle l'avait interrompu pour s'écrier, songeuse : « Comme c'est vrai ce que vous dites là ! » Il était visible qu'il lui plaisait, qu'elle le jugeait original et

supérieur. L'idée de cette supériorité, de l'ascendant qu'il exerçait sur elle, flattait André. Il était né pour dominer. C'était, chez lui, un sourd instinct aiguisé par un peu de névrose, une disposition tyrannique, un besoin frémissant. En amour, en amitié, il fallait qu'il dominât.

Riche, sans goûts dispendieux d'ailleurs, assez mondain, il faisait de la musique un peu en amateur, souriant d'entendre dire de lui :

— Est-il doué, l'animal ! Quel dommage qu'il soit si paresseux ! Il eût été loin !...

Cela le satisfaisait. Il était trop dédaigneux des succès moyens pour travailler avec assiduité. Il eût trop souffert de ne pas arriver à la première place.

Il songeait à ces choses, ce matin, tout en descendant l'avenue du Bois qu'éclairait un froid et clair soleil de mars. Il revoyait Françoise, toute menue et charmante, petit bibelot, petit saxe, petit objet rare et précieux que Philippe admirait à distance, sans oser le toucher. Il se dit : « Moi, je ne pourrais pas l'aimer. Elle est jolie, surtout gracieuse, avec ses lèvres qui se retiennent de rire au moindre

mot ; mais je ne sais ; cela tient peut-être à ce qu'elle est si petite, je ne pourrais pas la prendre au sérieux. Avec cela il ne m'est pas désagréable de lui plaire. Je lui plais. Je le sens... Et même, au fond, je ne dis pas... » Il ajouta : « Comme je suis bien essentiellement un orgueilleux ! Je ne songe pas à être amoureux d'elle, mais il ne me serait pas désagréable qu'elle le fût de moi. » Toujours son instinct de domination. Drôle de nature ! Entreprenait-il de se faire aimer d'une femme, patiemment, avec toutes les ressources de son intelligence avisée, il s'efforçait de la conquérir chaque jour. Puis, une fois conquise, il trouvait un charme amer à détruire ce qu'il avait eu tant de peine à édifier. Château de sable lentement élevé et qu'il piétinait ensuite. L'amour lui apparaissait comme une lutte sourde, où, sous le mensonge du sourire, le plus fort domine l'autre et lui impose sa loi. Lui, quand il avait vaincu, se désintéressait de l'adversaire. Ayant épuisé la sensation poursuivie, il n'attendait, il n'espérait plus rien.

Et puis, il y avait en lui, mêlée aux sources

mêmes de la volupté, une force obscure de destruction. Il se rappelait, étant enfant, l'affection singulière qu'il portait à un petit chat, si joli, si blanc, une boule de velours. Chaque fois qu'il le caressait, il éprouvait la même sensation nerveuse. Était-ce le magnétisme que dégageait la bête, un peu d'électricité éparse dans son poil ? ses doigts, par un effet rétractile, enserraient bientôt le cou du chat, et il avait toutes les peines du monde à s'empêcher de l'étrangler. Ainsi, dans la vie, plus tard, il avait retrouvé cette tentation irrésistible de détruire ce qu'il caressait, de briser ce qu'il aimait. Peut-être lui fallait-il se rendre malheureux lui-même pour goûter ensuite, avec délice, le soulagement de ne l'être plus.

Comme il cheminait, le regard vague, il aperçut Le Meslay, qui venait en sens inverse, et pensa l'éviter. Mais l'autre l'avait vu. Il agita les bras, cordial et envahissant :

— Vous faites un tour ? Moi aussi. Quel joli temps sec ! Tout le monde est dehors. Je viens de quitter Françoise qui se promenait à pied.

— Seule ?



— Toute seule. Le médecin lui a conseillé la marche, le matin. Elle se proposait d'aller jusqu'au Pré-Catelan. Heu ! heu ! Elle ne m'a pas dit de l'accompagner... C'est bien mystérieux.

— Ou tout simple.

— Et puis, elle m'a parlé de vous.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Du bien, naturellement ; que vous étiez un causeur exquis, que vous disiez toutes sortes de choses rares en ayant l'air de dire les choses les plus simples du monde.

— Elle exagère.

— Eh bien ! voulez-vous que je vous parle franchement ? entre nous on peut bien tout se dire : Nous sommes là une petite bande, Philippe, moi, trois ou quatre avec vous qui êtes la dernière recrue...

— Vous vous trompez. Je suis tout à fait en dehors...

— Allons ! je l'ai bien senti hier. Nous n'avions pas l'air de trois camarades réunis par une relation commune. Nous étions des concurrents, des rivaux... C'est bête... Moi, vous

comprenez, je m'en moque. Aubry est charmante... Nous sommes très bien ensemble... C'est tout... J'ai une petite qui m'adore... Je ne cherche rien... Maintenant, je ne dis pas que si l'occasion se présentait... Dame! je ne voudrais pas passer pour un imbécile.

— Vous avez votre petit amour-propre.

— Voilà!... Je ne suis pas amoureux d'elle. Je ne suis pas un sentimental. Elle est là. Je suis là. Si je vois que j'ai des chances, j'en profite, voilà tout.

— Vous êtes pratique.

— Je suis un homme sensé qui ne prend rien au tragique et qui se fiche du tiers comme du quart. La vie est ce qu'elle est; elle vient comme elle vient. Moi, je ris de tout. C'est mon système et c'est le bon. Je ne me donne pas comme un esprit supérieur. Ça me gênerait. Je ne pâlis pas sur des problèmes de psychologie. Je trouve ça rasoir et inutile. Vous traitez Françoise en femme intelligente. Moi, je la traite en femme tout court. Vous intéressez son petit intellect. Moi, je la déride. Voulez-vous parier qu'après une heure de conversation

avec vous celui qu'elle préfère c'est moi? Je ne lui dis pas de choses rares, ni précieuses, ni profondes. Je lui dis des choses terre à terre, quelquefois drôles, toujours à sa portée. Et ça l'amuse. Il ne faut pas toujours être subtil pour faire rire une femme, et, sans l'avouer peut-être, elle préférera toujours à l'homme qui élève sa pensée celui qui la distrait, qui dit des blagues, le gommeux qui crie : « Ohé! ohé! » et auquel elle répond de tout son cœur : « Ohé! ohé! »

Il se tut, le regard fixé sur une femme qui passait en voiture. C'était Samuelle, la tragédienne. Il la salua, vivement, flatté un peu qu'André le sût l'ami de cette femme célèbre. Mais André, pensif, avait machinalement répété son geste sans remarquer la femme. Le Meslay dit :

— Elle a bien vieilli.

— Il s'attendait à ce qu'il demandât : « Qui donc? » pour avoir l'occasion de répondre négligemment : « Samuelle, la tragédienne que je viens de saluer. » Mais André n'eut pas cette curiosité. Il songeait que, d'une façon

générale, il y avait une part de vérité dans le discours de ce grand hurluberlu. Lui-même le disait, l'autre matin, à Philippe, qu'il ne fallait pas s'adresser uniquement à l'intellect d'une femme. Or il tenait à l'ascendant qu'il exerçait sur Françoise. Il était habitué à cette idée, et quelque chose lui eût manqué demain, s'il se fût senti sans prestige à ses yeux.

Il y pensa encore après le déjeuner. La sensation d'être distingué, d'être admiré par elle était si douce à son orgueil qu'il ne put tenir d'aller la savourer sur-le-champ.

Il était trois heures quand il arriva rue du Colisée. Là, il fit cette seconde découverte que ce quartier, cette rue, cette maison, lui étaient soudain sympathiques. Il faisait presque tiède et le trottoir où il marchait était tout enluminé de soleil. C'était une de ces claires journées où le printemps s'annonce proche, où tout s'éveille et se remet à vivre. Le sol lui parut élastique. Il y posait le pied avec plaisir. Des fenêtres baillaient déjà. Quelque chose de léger et de nerveux le pénétrait, mêlé à l'air qu'il respirait. Et c'était, en son âme, les mêmes pré-

mices d'une nouvelle saison, la même surprise d'un premier jour tiède, le même sentiment d'aise, la même impression de recommencement. Il savait qu'il avait promis à Philippe d'interroger adroitement Françoise à son sujet. Il se sentit porter un intérêt tout neuf à ces deux êtres. Il les voyait ensemble, réunis par lui. Il les protégeait. Et il se félicita d'avoir ainsi la ressource, en s'occupant d'autrui, de colorer sa vie, de la rendre attrayante et diverse. Vraiment, son rôle l'amusait. Il éprouvait, en sonnant chez elle, un sentiment très vif, un sentiment agréable d'aisance et de plénitude. Il ne doutait plus, devant cette porte, de sa supériorité. Il était rassuré par il ne savait quoi qu'il croyait extérieur et qu'il tirait de lui. Françoise, comme la veille, se laisserait dominer, et il se proposait, armé de toutes les forces de la ruse, de diriger à son gré ce petit cœur loyal.

La galerie claire, son image répétée par les petits carreaux de glace, ces choses lui apparurent dans le même temps que la femme de chambre répondait :

— Madame est sortie.

Il fut contrarié, tira sa carte, la corna. Puis, la pensée lui vint d'y mettre un mot. Il entra, à cet effet, dans le petit salon, où Juliette lui indiqua, sur une table anglaise, le nécessaire pour écrire. Il avait tout prévu, sauf cela. Elle était absente. Il chercha quelque chose de spirituel et ne trouva pas. Il traça :

« Quand reçoit-on ses amis ? »

Comme il posait la plume, un bruit se fit dans l'appartement. L'idée ne lui vint pas qu'un domestique, à côté, pût ranger des objets. C'eût été l'idée d'un homme simple. Lui se piquait de plus de clairvoyance. Il se dit : « Elle est là, » et en conçut de l'humeur. Ainsi était-il sa propre victime. S'il n'eût pas apporté ici des dispositions à la ruse, il eût accepté sans défiance un fait si naturel. Mais son âme capable de détours lui suggérait pareille image chez autrui. Car la connaissance que nous avons des autres n'est en réalité que la connaissance que nous avons de nous-même. Nous ne devinons ce qui se passe chez eux que par la conscience de ce qui se passe chez nous en des cas identiques. C'est pourquoi André, soucieux avant

tout de ne pas être dupe, se persuadait que Françoise était là. Il voulut bien admettre toutefois que la consigne était générale et ne s'appliquait pas personnellement à lui dont elle ignorait la visite. Si elle l'eût connue, elle n'eût pas manqué, sans doute, de le recevoir. Alors, pour ne pas lui laisser ignorer sa perspicacité, il prit soin d'ajouter sur sa carte :

« Au fond, je sais bien qu'on n'est pas sortie. »

Dans l'escalier, il réfléchit qu'il eût mieux fait de mettre ce mot sous enveloppe. Ce n'était pas très convenable de l'avoir laissé sous les yeux de la femme de chambre. Et puis, cette façon de démenti n'était pas très polie non plus. Il se trouva dehors, mécontent de soi, revit la phrase et se dit tout haut :

— C'est très bête ce que je viens de faire là.

Françoise était sortie. Quand elle rentra, le soir, elle trouva la carte, la lut, puis la jeta sur un meuble. Elle avait passé un après-midi assommant, à essayer des robes. Elle en était tout abrutie. Comme elle se dégantait, elle revit la carte, sourit. « Je sais bien qu'on n'est pas sortie. » Elle pensa :

« Voilà ce que c'est que d'être psychologue. On se fourre le doigt dans l'œil. » Elle bâilla. Elle avait très faim. Elle ne jouait pas ce soir, et c'était heureux, car elle ne tenait plus debout. Elle s'assit, et, pendant que Juliette lui ôtait ses bottines, elle revit André, dans le feu mourant de la cheminée. Il était gentil et original. Chez tout autre, elle eût trouvé insupportable, ce petit ton de supériorité qu'elle admettait chez lui. Il était si intelligent ! Pas joli, joli, non, mais curieux, avec son visage mobile et fin, dont la pâleur n'allait pas sans distinction. L'homme qui avait ce visage ne pouvait être indifférent. Un détail, cependant, la taquinait. Il portait une moustache tombante, mi-blonde mi-châtain, une moustache mince et souple qu'elle eût souhaité relevée. Ce n'était rien et c'était tout. Ourlée par la main, elle dégagait la lèvre, dessinait deux courbes gracieuses. Il eût été mieux ainsi. Mais que lui importait ! Elle pensa : « Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? » Oui, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ? Elle n'en continua pas moins d'observer qu'il avait un rire très jeune et de jolies dents.

« Que pense-t-il de moi? se demanda-t-elle. Me trouve-t-il intelligente? Je ne lui ai rien dit. C'est lui qui a parlé tout le temps. Il doit se dire : « Cette femme de théâtre est une bonne petite bourgeoise. » Je lui ai fait l'effet d'une petite bourgeoise, sans plus... Au fond, il doit mépriser les femmes. J'ai bien vu ça à sa façon de prétendre qu'aucune ne résistait à l'homme bien résolu... Ce doit être un homme résolu... Quel regard, pendant que je le contredisais! C'est un monsieur pas commode... C'est égal, il est gentil. »

Elle demeura songeuse, à regarder le feu qui se couvrait de cendres. « Quand nous nous connaissons mieux, nous serons bons amis. » L'hypothèse d'une bonne amitié, d'une amitié clairvoyante lui plut. « Il me comprendra. Je suis sûr qu'il me comprendra. » On était toujours entouré de gens quelconques, d'étrangers dont on ne savait rien et qui ne savaient rien de vous. A lui elle dirait tout, comme à Philippe. Elle accorda à ce dernier une pensée attendrie : « Le bon ami! » Elle pensa aussi : « Le pauvre garçon! » Et ce fut tout. Son attention était requise

toute par André. Ce n'était pas dans une première entrevue qu'il avait pu la juger... On ne savait jamais avec son petit ton impertinent s'il était sérieux où s'il plaisantait... Il l'intimidait un peu.... Que de choses, elle se retenait de dire devant ses yeux prêts à railler!... Il avait de jolis yeux... Un peu bleus, un peu gris. De l'azur et du crépuscule, du rêve et de la tristesse aussi... Sans être beau il avait dû connaître quelques succès... La musique a une telle action sur des nerfs de femme! Il devait avoir une jolie voix. Elle s'en rappela le timbre un peu grave. Pourquoi ne chantait-il pas? Elle se promit, à l'occasion, de le faire chanter.

Le lendemain en se levant, sa première pensée fut pour le temps. Elle se promettait, comme la veille, une longue promenade à pied. Il pleuvait. Elle fut maussade, s'habilla, tourna dans sa chambre et dans son cabinet de toilette, étonnée que l'heure fût si lente à passer, regretta qu'André n'eût pas remis sa visite à ce matin. Elle soupira d'être seule. Elle l'eût voulu là, près d'elle, son nouvel ami. Elle trouva du plaisir à répéter plusieurs fois : « Mon nouvel

ami. Mon nouvel ami », et songea : « C'est curieux, je le connais à peine, et comme il m'occupe déjà ! » En elle des forces travaillaient à son insu qui les rapprochaient davantage à chaque heure. « Si ça continue, je vais l'aimer. » Elle ajouta : « Pas encore ! » Elle avait eu ainsi de courts caprices pour de nouveaux venus qui, quelques jours après, la faisaient bâiller. Ils n'en avaient jamais rien su. Celui-ci n'en saurait jamais rien. Mais, en attendant qu'il s'éteignît comme les autres, il brillait à ses yeux d'un éclat singulier. Ce qui l'énervait un peu, c'est qu'il n'avait pas l'air de la prendre au sérieux. Comment lui faire entendre qu'il avait tort ? Comment lui dire : « Vous semblez me prendre pour une petite personne sans importance. Vous avez tort. Je suis une femme très intelligente, vous savez ! » Il sourirait. Elle le vit sourire et fut agacée.

Était-ce ce jour terne ? Les choses, autour d'elle, prolongeaient son ennui. C'était ce jour, évidemment. Elles apparaissaient maussades, comme son âme. Elle chercha la carte d'André, curieuse de savoir si elle portait son adresse.

A l'occasion, si elle avait besoin de lui... L'adresse n'y était pas. Elle s'assit devant des lettres à écrire, prit la plume et soupira de nouveau.

Elle était seule. Ainsi l'avait-elle voulu. C'était très bête. Elle gâchait sa vie. Une vie sans amour, à son âge, pas encore trente ans ! Quelle folie, ou plutôt quelle sagesse peu humaine ! Ce n'était pas gai. Ce qui était sage n'était jamais gai. Sans doute, l'amour meurtrissait vite une nature comme la sienne, trop droite, trop sensible et qui se livrait toute. Il fallait se réserver, lutter, ruser, être toujours prête à se reprendre. Elle ne savait pas. De là son infériorité. Elle songea vaguement à la griserie d'aimer, aux émois, aux déchirements, aux bonheurs, aux détresses, à tout ce qui vous attend de doux et d'amer dans l'inconnu d'une aventure. Bah ! c'était vivre ! On souffrait, mais on vivait. On pleurait quelquefois, mais c'était bon tout de même.

Elle se sentait pleine d'une tendresse inexprimée. Son cœur, qui avait longtemps dormi, s'éveillait et, pour la première fois depuis quinze

mois, sa pensée chercha dans le cercle de ses relations à discerner quelqu'un qui la comprît, l'être rare, l'homme introuvable dont l'amour l'eût fait frissonner. Un comédien? Non. Il lui semblerait toujours retrouver en lui l'intonation de la scène et le geste d'un rôle. Quelques figures passèrent, auteurs et gens du monde, ceux-ci un peu ternes sous leur lustre apparent, ceux-là préoccupés de l'avenir, ambitieux, prêts à rendre public, par leurs œuvres, le récit de leurs aventures. Elle s'étonna du peu de variété de notre espèce. Elle trouva pauvre l'humanité, qui n'offrait à son choix qu'un champ aussi restreint. Un joli garçon, très distingué, surgit. Il avait un rire bête. Il disparut. Ce grand imbécile de Le Meslay? Elle l'écarta. Un alliage de Le Meslay et d'André ne lui eût pas déplu, peut-être, la gaieté facile de l'un corrigeant la gravité de l'autre. Oui, quelqu'un de gai. On était trop sérieux. Tout était trop sérieux. Cette époque se consumait d'ennui. Et puis, est-ce qu'elle savait?... Tout ceci ne signifiait rien. Autant de rêveries vaines et déjà enfuies...

Si seulement ce ciel avait le bon esprit de s'éclairer? Ce temps gris lui portait sur les nerfs. Elle s'étira longuement, évoqua d'autres visages lointains, des amitiés passées, une amourette d'enfant avec un saint-cyrien. Il était capitaine, en Tunisie, et lui écrivait quelquefois de jolies lettres, un peu trop poétiques pour un militaire. Pourquoi revit-elle à cet instant la soirée de M^me de Bressac et Fréguier, que la rumeur publique donnait pour amant à cette dame aristocratique? Fréguier, le leader des droites, grand orateur, avait une voix dont le timbre musical séduisait toutes les femmes. C'était, au reste, un fort bel homme, avec son air conquérant et ses façons de mousquetaire. Mais pour rien au monde, par exemple, elle n'eût voulu de lui, parce qu'ayant regardé ses mains dégantées elle les avait trouvées mal soignées. De petits détails de ce genre suffisaient à briser net l'attraction que certains êtres exerçaient sur elle. Une vilaine dent, une main moite, des cheveux gras lui causaient une répulsion immédiate et disproportionnée. Et c'était fini. Cela, désormais, s'attachait à l'indi-

vidu, devenait inséparable de sa personne, petite tare tenace qui le déparait. Ainsi, ayant fait le tour de ses relations, examiné, l'un après l'autre, les gens qui l'approchaient, vieux amis et nouveaux venus, le seul qui résistât à cet examen était André. Elle pensa dans une formule de théâtre : « Encore ne le recevrai-je qu'à correction », et conclut : « Voilà, je suis une femme difficile, moi ! »

Elle eut, un instant après, une surprise agréable. André était là. En voyant la pluie, il avait pensé qu'il aurait ce matin quelque chance de la trouver chez elle, et il attendait dans la galerie. Juliette, sur l'ordre de sa maîtresse, l'introduisit dans la bibliothèque. Comme il remarquait toutes choses, cette particularité ne lui échappa point. Elle ne le traitait pas en visiteur ordinaire, destiné à attendre dans le grand ou dans le petit salon. Elle le traitait en camarade, en familier. Ce petit réduit attenant à sa chambre était tout imprégné d'elle. On y goûtait cette qualité d'atmosphère des pièces où l'on réside beaucoup. L'air en était plus vivant, comme attiédi par la présence fré-

quente de Françoise. On sentait que chaque objet y était souvent regardé, touché, déplacé par elle. Ils la racontaient, la peignaient, disaient ses goûts, ses manies, ses paresse et ses caprices. En entrant dans ce lieu, André se sentit entrer de plain-pied dans son intimité.

Elle ne le fit pas attendre longtemps. Il l'eut bientôt devant lui, souriante et blonde dans une robe noire de ville.

— C'est gentil de ne pas m'oublier. Vous voyez, je vous reçois sans façon. Je ne suis même pas encore coiffée.

— On ne le dirait pas.

— Si, si; ça se voit très bien. J'ai l'air de Cendrillon. Mais avec vous ça n'a pas d'importance... Vous n'êtes pas un amoureux.

— Eh ! c'est qu'il ne faudrait pas m'en défier.

— Vous êtes bien trop sérieux, avec votre air de toujours plaisanter.

— Vous croyez ?

— Maintenant, avec vous, on ne sait jamais.

Il vit passer une ombre sur son visage et se mit à rire.

— Si vous saviez comme vous êtes drôle ! Vous êtes adorable ! Vous avez la mine contrite d'une femme qui se dit : « Quel dommage ! Ce garçon me paraissait gentil. Encore un que je vais être obligée de mettre à la porte. » Eh bien ! rassurez-vous...

— Je n'étais pas inquiète. Oh ! ce n'est pas ça du tout !

La vérité était celle-ci : Elle était venue vite, impatiente de le voir, et dès les premiers mots elle avait senti que « ça ne lui faisait plus rien ». Tout étonnée de cette constatation, elle se répétait : « C'est curieux, ça ne me fait plus rien. Pourquoi ? » André, en la voyant contrariée, ne pouvait deviner pourquoi.

Il reprit :

— Le mérite d'une femme franche est de ne pas savoir dissimuler. Vous me faites entendre dès le début que je n'aie pas à être amoureux de vous. Et voilà ! ça suffirait presque à m'en donner l'envie.

Elle dit sans répondre :

— Vous savez que je n'étais pas là, hier, quand vous êtes venu.

— J'en suis sûr. Mais j'ai voulu faire le malin.

— Vous avez voulu être trop subtil.

— C'est mon défaut.

— Le mien aussi.

— C'est notre défaut.

Il rapprocha son siège.

— Alors parlons-en, comme deux malades qui se disent ! « Tiens, vous éprouvez ça. C'est comme moi. Ah ! je suis bien content que cette drogue ne vous ai pas fait d'effet, parce qu'à moi, justement... » Rien n'unit étroitement les gens comme une infirmité ou un défaut communs.

— C'est vrai. Et comme vous êtes très intelligent...

— Comme nous sommes très intelligents...

— Mon Dieu ! que nous nous entendons bien !...

— Nous nous rendons justice, voilà tout.

— Eh bien ! comme nous sommes très intelligents, écoutez-moi bien, Monsieur le psychologue ; vous allez me dire si vous avez éprouvé ceci : J'attends quelqu'un avec impatience, ou plutôt, sans l'attendre, puisque j'ignore s'il doit venir, je désire ardemment sa présence.

On sonne. C'est lui. Je me précipite. Il est là. Et voilà, c'est fini, c'est cassé. Je n'ai aucun plaisir, aucune joie. Comment expliquez-vous cela ?

— C'est bien simple. J'ai ressenti cela vingt fois. J'attends une femme. Je la désire. Elle ne vient pas. Alors, je songe à tous les actes singuliers ou héroïques dont je serais capable pour la voir. Je me livre à toutes sortes de combinaisons ingénieuses. Je sors de la réalité moyenne pour entrer dans le domaine du roman. Je me vois en train de l'épier, posté devant sa porte. J'achète son concierge, ses domestiques ; je pénètre chez elle sous un déguisement. J'imagine ainsi toute une aventure. Et je suis malheureux. Et je l'injurie de ne pas venir. Or, pendant que je songe à ces choses, elle arrive, comme cela bêtement, et son arrivée a la banalité des faits de chaque jour. Et je lui en veux soudain de me replacer dans la monotonie de la vie courante, de rayer tout ce par quoi je me voyais aventureux, intrépide et romanesque. Je suis de mauvaise humeur. Et elle ne me comprend pas.

Elle dit songeuse :

— Sans doute... En effet... Oui...

— Maintenant, il y a aussi la supériorité de notre rêve sur toute réalité. Notre désir aiguisé par l'absence stimule notre esprit qui travaille, s'efforce de rendre présent l'être qui nous manque. Nous l'apercevons d'abord vaguement, confusément, dans une pénombre propice qui brouille ses lignes et voile ses imperfections. Alors notre imagination entre en jeu, pare cette forme indistincte de toute la grâce et de tout le charme qu'elle crée, en fait quelque chose de rare, de précieux, d'unique. Admettez maintenant que l'objet de ce mirage vienne à nous apparaître brusquement : nous serons frappés de la distance qui sépare son image matérielle de l'idée que nous nous en faisons. Et nous serons déçus, mécontents de lui, mécontents de nous et tristes.

Elle inclina la tête, songeuse toujours. Puis, naïvement :

— C'est étonnant comme je me retrouve dans ce que vous dites !...

— Nous sommes faits pour nous comprendre.

— Vous verrez que nous serons très amis.

Il leva le doigt à la hauteur de son nez :

— A la condition que je ne sois pas amoureux de vous.

— Vous êtes taquin.

— Dites donc, à propos d'amoureux, avez-vous remarqué...

— Quoi donc ?

— Philippe.

— Eh bien ?

— Ne faites pas l'étonnée. Vous vous en êtes bien aperçue. Il est très malheureux.

— Il vous l'a dit ?

Il crut plus favorable à la cause de son ami de ne pas paraître avoir reçu des confidences.

— Avec ça que ça ne se devine pas !...

Elle se montra discrète.

— C'est bien possible... Il me semble bien... Parfois je sens son œil fixé sur moi. Je tourne la tête de son côté. Il cesse aussitôt de me regarder. Mais ce n'est pas toute son attention qui me quitte ainsi. Il reste... comment dire?... il reste encore un peu de lui qui va vers moi, sans qu'il me regarde.

— C'est très joli, ce que vous venez de dire.

Il ajouta :

— Et vous n'en êtes pas un peu touchée ?

— Si.

— Alors ?

— Alors, rien.

— Pourquoi ?

— Vous savez que vous devenez très indiscret.

— Je m'en doute. Mais ça m'intéresse de savoir... Dites pourquoi ?

— Vous m'embarrassez. Je ne sais pas, moi !

— Vous savez très bien, au contraire. Donnez-moi une raison intelligente...

Elle fit un effort d'esprit.

— D'abord parce que, tout de suite je l'ai senti *inférieur*, comprenez-vous ?

— A merveille. C'est très juste. Ensuite ?

— C'est tout.

— Ensuite parce qu'il ne vous plaît pas.

— Peut-être.

— Enfin, vous déplaît-il radicalement ?

Elle s'impacienta :

— Dites donc, est-ce que vous n'avez pas bientôt fini ?

— Écoutez, voulez-vous que je sois bien sincère avec vous et que je vous dise tout ce que je pense?

— Ne le dites pas.

— Au fond, vous êtes bonne. Je vous crois bonne...

Elle coupa court :

— C'est lui qui vous a chargé de cette commission?

— Quelle plaisanterie!

— Alors parlons d'autre chose, voulez-vous?

Il pensa, pour se libérer vis-à-vis de Philippe : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Mais le ton de Françoise lui avait déplu. Cette résistance l'irritait. Elle se tenait sur la défensive. Il comprit qu'il perdait un à un tous ses avantages et résolut de les reprendre sur-le-champ. Ainsi, il avait pu constater que, comme amoureux, il n'avait aucune chance. Il se déclarait à lui-même qu'il s'en fichait absolument. Mais qu'il fût, comme conseiller, sans aucune autorité sur elle, cela paraissait le toucher davantage. Son orgueil était en jeu. Il ne pouvait supporter l'idée qu'elle échappait à son empire. Il voulait la

vaincre. Il entendait la diriger, la dominer tout simplement parce qu'il se croyait le plus fort.

— Ça sent bon les fleurs chez vous, dit-il pour parler.

Elle tourna la tête vers une grosse gerbe de jacinthes qui trempaient dans un vase. Mais il n'écouta pas sa réponse prévue sur l'affection qu'elle portait aux fleurs. Il considérait sa petite personne rendue plus menue encore par sa robe noire et tout enfouie dans un vaste fauteuil. Il était animé de sentiments contradictoires. Il avait envie de lui dire des choses désagréables.

— C'est drôle, vous êtes si petite que vous ne donnez pas l'impression d'être celle qu'on vient voir, mais une personne envoyée au préalable, la sœur ou la fille de la maîtresse du lieu, quelqu'un chargé de vous faire patienter. On est tout surpris de ne pas vous entendre dire : « Maman va venir », ou : « Ma sœur est à vous dans un instant. »

Elle sourit.

Il se retint d'ajouter : « Mais fâchez-vous

donc ! Vous ne remarquez pas mon ton agressif ? Je voudrais trouver quelque chose qui vous vexât. Ça m'amuserait tant de vous voir en colère ! » Elle dit simplement :

— Vous me trouvez si petite que ça ?

— A la scène, encore, vous faites illusion ; mais à la ville vous disparaîsez. Moi, si j'avais une amie de votre taille, je n'oserais plus la quitter ; j'aurais toujours peur de ne plus la retrouver.

Il pensa : « Je deviens idiot et d'une vulgarité !... » Elle répondit :

— Vous me dites peut-être ça pour me faire entendre que je ne vous plairais pas.

Comme elle fit en même temps vers lui un mouvement qui dégagea son buste, il la trouva charmante et fut sur le point de le lui dire. Mais il réfléchit qu'une apparence de dédain le servirait mieux.

— Je n'aurais pas cette impertinence.

Il se vit regardé avec attention et se sentit en meilleure posture. Aussitôt il voulut profiter de ce premier avantage :

— Que faites-vous, samedi soir ?

— Samedi? Attendez... Samedi, je joue.
Pourquoi?

— Mais après le théâtre?

— Après le théâtre, je rentre bien tranquillement.

— Venez donc faire un tour à l'Opéra. C'est jour de bal.

— Oh! moi, vous savez, je ne vais jamais dans ces machines-là.

— Faites une exception. Venez-y. On s'y amusera.

— Vous vous amusez, vous, dans cette cohue?

— Ça dépend des gens avec qui l'on se trouve. Nous avons une loge. Philippe vient, et Breton, et Julien le peintre.

— Non, décidément, ça ne me tente pas.

Il insista, avec cette pensée : « Si elle me refuse, je sors d'ici diminué, et je m'en voudrai. » Cette insistance la surprit.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que j'y vienne? Vous avez donc une femme à rendre jalouse?

— Quelle idée!

— Alors?

— Alors, si ça me faisait plaisir de vous avoir toute une soirée.

— Ecoutez, non, je ne suis pas en train. Ça ne m'amuserait pas.

— Vous avez tort.

— Peut-être.

— Allons, un bon mouvement, dites que vous viendrez tout de même. N'est-ce pas que vous viendrez ?

— Mais non. Mais pas du tout !

Il ouvrait et refermait les mains d'impatience et d'énervement. Il croyait la tenir. Elle lui échappait.

— C'est par coquetterie que vous faites ça. C'est pour vous faire regretter.

— Ah ! vous ne me connaissez pas.

— Je vous connais toutes.

— Pas moi.

Il se rappela, à cet instant, la façon dont il lui avait dit, comme pour la défier : « Moi je prétends qu'une femme ne résiste pas à un homme bien résolu... On a la femme que l'on veut. » Il regretta cette phrase imprudente, destinée à ruiner d'avance toutes ses entreprises

sur elle. Fort heureusement, elle ne le tenta pas. Mais que, demain, le désir vint, et il marchait à un échec. Il vit en elle l'adversaire et se retrouva hostile. Il s'était levé, avait pris, sur un meuble, une jolie reliure qu'il examinait. Il ouvrit le livre.

— Nietzsche! Peste! C'est votre livre de chevet?

— Non, mais je le lis quelquefois.

— Vous le feuillotez... Je suis sûr que c'est le relieur qui a coupé les pages. Car vous n'allez pas me faire croire... Un livre qu'on aime doit être l'expression de ce qu'on porte en soi, un peu l'image de votre âme. On se cherche des parents dans la grande famille des écrivains et des artistes. Ils vous aident à vous révéler à vous-même, à prendre conscience de votre personnalité, à voir clair dans ce que vous éprouvez de confus et d'inexprimable. Que peut dire Nietzsche à une femme sensible et nerveuse comme vous? Lisez un livre intelligent sur l'amour, un bon roman où vous vous retrouverez. Mais Nietzsche!... c'est du snobisme! Pourquoi pas Kant et Spinoza, Auguste

Comte, Herbert Spencer?... Voulez-vous que je vous envoie la *Critique de la raison pure* ou le *Traité sur les causes finales*? C'est passionnant!...

Il pensa : « Là-dessus, il faut que je m'en aille brusquement. Ça me singularisera à ses yeux, et elle y repensera. » Mais elle souriait debout devant lui. Elle dit simplement :

— Vous m'amusez.

Il la trouvait curieuse et négligeable. Il se disait : « Je suis bien bon de lui faire tous ces discours, de perdre mon temps, de lui accorder tant d'importance. » Et il restait là, malgré lui, taquiné, amusé, irrité par elle. Elle aurait tenu toute dans sa main, et il ne pouvait la réduire. Elle était charmante et détestable. C'était un joli roseau flexible et résistant. Il oubliait son habileté coutumière et toutes ses dispositions à la ruse. Il eût voulu la prendre dans ses bras, la caresser et lui faire mal. Il se rappela l'envie étrange qu'il avait, enfant, d'étrangler le chat avec lequel il jouait. Il dit :

— Vous aussi, vous m'amusez. Vous m'attirez et m'éloignez. Vous me plaisez et me dé-

plaisez. Je ne supporterais pas que vous eussiez de l'influence sur moi; mais je voudrais en avoir sur vous. Je désire que vous m'écoutez... Je ne sais pas... Je dis des bêtises...

— Oui, vous dites des bêtises. Il est temps que vous vous en alliez.

— Non, pas encore... Eh bien! si. Ça vaut mieux. Donnez-moi la main. Nous sommes bons amis?

— Naturellement.

Il marchait vers la porte, tenant sa main qu'il lâcha tout à coup. Alors, l'acculant dans un angle, il lui dit sourdement dans la figure :

— Et si j'étais amoureux de vous, moi?

Elle rit, un peu contrainte :

— Quel air féroce vous avez!... Vous plaisantez... Voilà dix minutes que vous ne me dites que des impertinences.

— Et si c'était vrai, si j'étais sincère?

— Allons, allez-vous-en. Vous n'êtes pas sérieux.

— Vous ne me croyez pas?

— Allez-vous-en.

Il ne sut, un instant, s'il allait la battre ou

l'embrasser. Il reprit sa main, la porta à ses lèvres cérémonieusement.

— Vous avez raison. Je plaisantais. Au revoir.

— Au revoir.

Et comme il prenait son chapeau, dans la galerie, elle ajouta :

— A bientôt.

La porte claqua. Elle vint, à la fenêtre du petit salon, le regarder partir. Elle ne démêlait pas très bien ce qu'elle éprouvait. Elle avait prévu cette déclaration. Elle était devenue imperceptiblement rouge en l'écoutant. Un peu de gêne et quelque plaisir secret causaient cette rougeur. Désormais ce qu'il eût pu lui dire n'eût rien ajouté à son plaisir. Elle l'avait renvoyé. Et, derrière la vitre, elle guettait son départ. Elle le vit qui traversait la rue, une main derrière le dos. Cette main nerveuse se crispait. Elle pensa : « Va, mon bonhomme, tu peux m'injurier et t'injurier. Tu reviendras. » Une chaise s'offrait près du piano. Elle s'assit. Elle avait envie de rire de son triomphe, et elle se sentait triste. Il n'y avait pour le cœur que

cet ensoleillement : l'amour. Et ce n'était que ça ! Ce n'était que ça ! Elle sentait qu'elle tenait à ce garçon, qu'elle l'aimerait demain, qu'elle l'aimait peut-être déjà. Et ce n'était que ça !...

— Madame est servie, vint dire Juliette.

Elle passa dans la salle à manger, et devant l'unique couvert se dit : « J'aurais dû le retenir à déjeuner. » Puis : « Non, il m'aurait ennuyée. » Son âme était trouble. Elle ne savait plus. Elle le revit. Il avait de jolies dents. Il était gentil. Il l'agaçait. Elle s'affirma : « Ça ne me fait rien du tout qu'il m'aime », et sentit qu'une angoisse bizarre l'étreignait. Elle ajouta : « C'est drôle, ce que je ressens. Je suis une drôle de femme. » Puis elle reconnut que rien de tout cela n'était drôle. Il était parti. Elle était pensive. Il l'avait tenu un instant dans cet angle, la fixant avec des yeux féroces. S'il l'avait embrassée de force ?... Comme ses nerfs étaient agités ! Elle se dit : « Je suis sans joie. Je n'ai pas de joie », et réfléchit.

Jamais elle n'avait senti comme à ce moment l'infirmité de la créature humaine. Nous ne sommes pas organisés pour recevoir un trop

grand bonheur et pour en jouir. Il semble que nous n'ayons pas, quand un de nos souhaits ardents se réalise, la subite conscience de ce qui nous arrive d'heureux. Nous sommes déconcertés et comme ahuris. Nous nous tâtons. Nous nous cherchons. Tout notre être s'est tendu vers un objet qui nous désenchante dès que nous l'atteignons. Quoi ! ce n'est que ça ! Nos mains s'agitent, cherchent autre chose et ne trouvent que le vide. Tout est leurre, l'amour, l'ambition, toutes les forces vulgaires ou magnifiques qui nous mènent. Tout est leurre. Elle songea : « Nous sommes des vases trop petits. Une félicité trop vive, comme un jet trop brusque, rejaillit hors de nous sans nous emplir. » Et devant son assiette vide, voici qu'elle était prise d'une étrange envie de sangloter.

V

Philippe à Françoise

Mardi 16 mars.

Ma bien chère amie,

D'où vient que je recherche le silence, ce matin, que je ne parle pas, que j'ai lu les journaux sans les comprendre, que je suis distrait, que j'agis machinalement et que, tout à l'heure, étant sorti avec un but précis, je me suis oublié une demi-heure à marcher sans savoir où j'allais? Ce que j'éprouve est très vague et un peu obscur. J'ai comme l'étonnement de quelque chose qui me manque. Je suis calme et je ne le suis pas. Et, en ce moment où je regarde ma plume courir sur le papier, il me semble que ma main ne m'appartient pas, qu'elle obéit à une force étrangère et que ma volonté n'est pour rien dans les mots qu'elle trace. Je ne suis pas bien sûr que tout ceci ait un sens. Les caractères, les lignes des articles de journaux qui, tout à l'heure, se brouillaient devant mes yeux, se reforment. Je revois des titres,

des phrases, du papier sur le drap de mon lit. Et je vis d'une façon un peu étrange, ce matin.

Est-ce parce que ma première pensée a été pour cette chose que vous m'avez dite hier soir? Oui, c'est cela. Je ne suis pas surpris, cependant. Je prévoyais ce qui arrive. Hier, quand vous avez prononcé ces paroles : « J'ai une question très importante à vous poser; promettez-moi de me répondre loyalement », j'ai aussitôt compris que vous alliez me parler d'André. Depuis trois semaines que vous le connaissez, j'ai suivi chez vous, jour par jour, je dirais presque heure par heure, les progrès de son influence. Je vous ai vue peu à peu envahie par lui. J'ai retrouvé son empreinte vivace dans ce que vous disiez, dans la nouvelle tournure de votre esprit. Sans que vous vous en doutiez peut-être, dès les premières entrevues, il a jeté en votre cœur des racines profondes; il s'y est installé; il s'y développe; il y croît. Je savais ces choses. Et je ne puis dire quel mauvais instinct, quelle pensée de bas égoïsme me faisait souhaiter qu'il échouât. Je vous voyais sur la défensive. J'assistais à cette guerre de ruses que vous vous livriez, et j'espérais... Je m'en accuse. Je puis bien m'en accuser, car j'ai racheté, depuis...

» Donc, vous vous êtes ouverte à moi, vous m'avez fait cette confidence que vous étiez sour-

dement attirée par lui. prête à fermer les yeux, prête à vous abandonner et que, seule, la peur de souffrir vous tenait en éveil. Vous avez voulu savoir de moi, qui le connais depuis dix ans, ce que je pensais de lui. Vous m'avez dit : « Il me plaît et je le redoute. Il ne se livre pas et je l'ignore comme au premier jour. Apprenez-moi à le connaître, vous pour lequel il n'a rien de caché. Dites-moi s'il est bon, s'il est droit. Guidez-moi, conseillez-moi. » Comme il fallait qu'à ce moment votre cœur se sentît faible ! Comme vous deviez être tourmentée par l'incertitude ! Comme vous deviez l'aimer pour n'avoir pas deviné le coup que vous me portiez ! Je ne suis qu'un homme sans grand courage et sans vertus héroïques. Vous avez surpris sur mon visage le trouble dont je ne pouvais me défendre. Vous m'avez plaint ; vous vous êtes accusée de n'être qu'une étourdie ; vous vous êtes excusée de m'avoir fait mal. Vous n'étiez pas une étourdie. Vous êtes une femme comme toutes les femmes, souvent généreuse et quelquefois cruelle, sans le savoir.

Et pourtant, je dois vous remercier parce que vous m'avez permis de vous donner la mesure de mon dévouement. Vous avez fait honneur à mon caractère en me supposant, par avance, incapable de trahir mon amitié pour André. Vous

m'avez donné la consolation d'être, par vous, jugé loyal, et la courte illusion que je tenais votre sort entre mes mains. Eh bien! puisque je ne peux m'empêcher, ce matin, de vous exprimer les sentiments bons ou mauvais qui m'ont animé et qui m'animent, laissez-moi me rendre cette justice que je n'ai pas hésité à vous dire ce que j'ai cru vrai, que je n'ai pas cherché, pour me donner l'apparence d'une générosité facile, à le porter aux nues, pas plus que je n'ai prononcé une parole qui fût au-dessous de ses mérites. Je vous ai dit ce que je pensais, en toute sincérité. Je crois qu'il vous aime. Sans doute, en principe, je suis mauvais juge, car il ne me paraît pas qu'il soit possible à un homme de ne pas vous aimer. Mais, en ce qui concerne André, j'ai d'autres raisons plus intimes de croire qu'il vous aime. Je suis sûr que, seule, une force despotique, violente, irrésistible était capable de le diriger vers vous, dans la confiance où je l'avais tenu de mes sentiments à votre égard. Je suis sûr qu'il vous aime et que l'orgueilleux qu'il est s'efforce de vous cacher l'étendue de son amour. Nous n'en pouvons parler ensemble, parce qu'il serait un peu gêné devant moi et que je le serais devant lui. Et cela, surtout, doit lui être pénible. Je le comprends, et je trouve pourtant... A la réflexion, je trouve que nous avons tort. Car je lui ai dit

un jour ceci qui doit libérer sa conscience vis-à-vis de moi : « Si je savais qu'un autre pût, mieux que moi, rendre Françoise heureuse, je me sacrifierais devant lui. »

« Vous voyez, je suis très sage, je suis très calme. Alors, d'où vient la tristesse qui m'accable ? D'où vient que je ne puis m'empêcher de mendier auprès de vous un peu plus d'affection, pour cette preuve que je vous donne de mon inaltérable attachement ? J'étais sincère quand j'ai prononcé ces paroles où je m'engageais en présence d'André à me sacrifier devant autrui. Le moment est venu. Pourquoi suis-je faible ? Je ne sais pas. Je le sens. Et cela rend inutile tout raisonnement. On ne raisonne pas plus contre l'instinct qu'on ne raisonne contre le flot qui monte, contre l'orage, contre le feu, contre toute force aveugle. Au fond du cœur, je vous le jure, je n'ai aucune amertume et, toute chaude, mon amitié reste à André. Mais vous comprenez bien que ce n'est pas ma faute, que c'est plus fort que moi et que ça m'a fait quelque chose de savoir... Quand on a donné un jour tout son cœur, même après des années on sent un vide là ; on se souvient... Les vieilles blessures font souffrir quelquefois, quand le temps change. Après, on n'y pense plus.

Je ne sais pas si, cette lettre finie, je vous l'enverrai. Si vous la lisez, dites-vous bien que les

paroles n'expriment point ce qui est profond en nous et que vous ne savez de mon cœur que ce que j'ai réussi à vous en dire. Mais le meilleur de lui, allez ! vous ne pouvez pas le connaître !...

PHILIPPE.

Françoise à Philippe

Mon cher et bon ami,

Votre lettre attristée m'a profondément émue. Vous êtes vraiment un être exquis, et je suis fière de vous et de votre amitié. La vie et le destin contrarient souvent nos rêves intimes. Mais vous êtes et serez toujours l'ami le plus près de mon cœur. Je viens de vous en donner une nouvelle preuve en vous faisant cette confidence qu'A... doit ignorer. J'ai votre parole que personne ne doit savoir cela. Je vous embrasse pour votre bonté d'aujourd'hui et d'autrefois.

Cela n'était pas signé et prenait, de ce fait, un air de complicité qui lui fut doux. Jamais il ne s'était senti si près d'elle et à la fois si loin ! Il relut, très ému, le billet et resta songeur devant cette ligne : « La vie et le destin contrarient souvent nos rêves intimes. » Qu'avait-elle voulu dire ? Rien, probablement. Elle avait cherché quelque

chose de vague, de très général, dont le sens apparent fût de nature à adoucir ses regrets. Il pouvait tirer de là l'impression qu'elle eût préféré venir à lui et qu'elle allait à un autre sans que son rêve l'y poussât, sans que sa volonté y fût pour rien. Elle s'excusait de dédaigner cette tendresse qui s'offrait à elle et qui lui eût été douce peut-être, pour aller se meurtrir ailleurs.

« Vous êtes et serez toujours l'ami le plus près de mon cœur. » Il ne se dit pas que la minute où elle avait écrit cette phrase était déjà loin, qu'elle avait cédé à l'impulsion d'un sentiment déjà éteint. Le temps qu'avait mis ce mot pour lui parvenir avait, très probablement, suffi à le lui faire oublier. Il était de la veille. Qui sait si, aujourd'hui, elle en eût retrouvé les termes ? L'âme d'une femme est si mobile qu'à l'instant où nous lisons d'elle une lettre affectueuse ou tendre ou simplement émue, elle a déjà varié peut-être. Mais l'esprit de Philippe n'effleurait pas ces choses. Il relut chaque mot, qu'il tint pour l'expression de sentiments durables. Il se sentait fier un peu qu'elle les eût confiés au papier. Il perdait l'espoir d'être jamais

aimé d'elle ; mais, si quelque chose pouvait atténuer la rigueur de son sort et le rendre supportable, c'était bien cette certitude qu'elle lui donnait d'être investi de sa confiance entière, d'entrer dans ses pensées, de connaître tous ses secrets, d'être de moitié avec elle dans tous les événements de sa vie intérieure, triste de ses tristesses et joyeux de ses joies.

Sa peine muait, se fondait en quelque chose de très doux. Les forces de son inutile amour voulaient s'employer. Elles englobaient Françoise et André. Elles l'incitaient à les servir. Il eût voulu les aider, aplanir tous les obstacles, travailler à leur union, être un peu l'artisan de leur bonheur. Il n'avait que des pensées généreuses. Il atteignait des régions élevées et goûtait, à renoncer à elle, à se dévouer pour elle, un singulier apaisement.

Alors, durant les jours qui suivirent, il assista en lui à un étrange phénomène. Son amitié pour André devint plus étroite, plus frémissante. Aucune jalousie, aucune basse envie ne troublait l'étendue de sa tendresse pour lui. Cette tendresse débordait de son cœur. Il se retenait

de se jeter dans ses bras, de pleurer, à son cou, des larmes consolantes. Il connut l'amour de ce rival, un amour mêlé d'admiration, un amour humble et fidèle. Il souhaitait qu'un lien nouveau les réunît, les rapprochât, les fit frères, et quand il le voyait, devant lui, discret, réservé, un peu gêné aussi, il brûlait de lui dire : « Ouvre-toi. Livre-moi ton cœur. Tu n'as pas de plus précieux auxiliaire que moi. » Il ne savait, à ces instants, quelle timidité, quelle secrète pudeur le retenaient silencieux. Ils n'abordaient jamais ce sujet. Mais André ne devinait-il point ? Françoise ne l'avait-elle point averti ? Ils ne se disaient rien et cela manquait à Philippe de ne pas pouvoir le conseiller, de ne pouvoir lui dire : « Sois bon pour elle. Aime-la comme je l'aurais aimée, si elle avait voulu de moi... »

En récompense de sa résignation et de cet attachement, Françoise lui manifesta une amitié plus démonstrative. Il se sentit réchauffé par le soleil intérieur qui se levait en elle. L'amour naissant lui inspirait de la bonté pour tous. Il s'échappait d'elle par un regard, par un sourire,

par le simple geste de sa main ouverte, comme mille petits rayons dont il se sentait soudain tout illuminé. Mais peu à peu des remarques s'imposèrent à son esprit. Il constata que, lorsqu'il ne lui parlait pas d'André, elle était distraite, que, lorsqu'il se mettait en cause, lorsqu'il disait « moi », elle ne l'écoutait plus. Il constata comme elle avait changé. Relatait-il autrefois une de ses impressions, elle en tirait aussitôt le caractère de généralité sur lequel la causerie s'engageait. Aujourd'hui elle lui opposait un visage absent, un visage vide d'où l'attention venait de fuir.

A chaque instant, maintenant, il recevait de ces petites blessures. Il déjeunait chez Françoise, un matin, avec André. Il avait passé avec elle l'après-midi de la veille. Or, se tournant vers André, elle s'écriait :

— Vous vous rappelez, hier, cet homme qui passait rue Auber, à trois heures, en habit, avec un parapluie.

Philippe pensait : « Je compte si peu pour elle qu'elle ne se souvient même plus qu'elle était avec moi. » Seul André comptait, exis-

fait. Les autres n'étaient que des comparses.

Au cours de ce déjeuner, il prit nettement conscience de la façon différente dont elle les écoutait l'un et l'autre. Les mêmes choses, selon qu'elles étaient dites par André ou par lui, éveillaient dans l'esprit de Françoise de l'intérêt ou de l'indifférence. Celui-là pouvait se montrer inférieur, elle le trouvait remarquable. Celui-ci pouvait se montrer remarquable, elle le trouvait inférieur. Il eut l'occasion, un moment de dépenser quelque intelligence. Elle ne l'entendit même pas. Et il pensa : « L'un de nous est aimé d'elle : il est dans la lumière. L'autre qui ne l'est pas reste dans l'ombre. Dans l'ombre aucune de mes qualités n'apparaît. Je puis me surpasser, me montrer original, curieux, intéressant, dire des choses rares, dégager du charme, elle ne s'en avisera même pas, tandis que l'être aimé peut, pour la même raison, débiter des inepties, être insignifiant et terne, elle le verra briller. Les moindres reliefs de sa personnalité lui apparaissent, elle découvre le moindre de ses mérites. Il peut se taire sans être tenu pour niais. Il a la grande

sécurité de ne jamais déplaire. Elle l'admire et, s'il lui vient à l'esprit de nous comparer l'un à l'autre, elle le jugera, en toute sincérité, supérieur à moi, parce qu'elle ne nous aperçoit pas l'un et l'autre à la même place et sous le même éclairage. »

Bien qu'il pensât ainsi, il ne pouvait s'empêcher de donner, par coquetterie, la mesure de sa valeur ; il se mettait en frais ; il parlait avec recherche et lucidité. André l'interrompit pour s'écrier d'une manière enfantine :

— Et patati, et patata et patapoum !

Il répéta « patapoum » en gonflant les joues, ce qui fit rire Françoise aux éclats. Encouragé par ce succès, il se trouva drôle lui-même, arrondit les bras pour imiter l'embonpoint de son ami, ajouta :

— Gros patapouf.

Alors, devant les yeux navrés que roulait Philippe, leur gaieté s'accrut. Françoise riait aux larmes.

— C'est bête de rire comme ça, disait-elle.

Et Philippe songeait que, pris séparément, l'idée ne fût venue à aucun d'eux de se moquer

de lui. Réunis ensemble, ils perdaient toute générosité. Il soupira, demeura morne, le déjeuner fini, bien que son camarade, en passant au salon, lui donnât, pour le secouer, de petites tapes cordiales sur l'épaule. Il se vit isolé d'eux, en tiers ici, en trop bientôt. Ils avaient de courts regards de l'un à l'autre, un air de se comprendre à demi-mot, d'être du même avis, de s'esclaffer aux mêmes instants pour des choses qu'eux seuls savaient. Comme il avait pris une revue et la feuilletait à l'écart, elle s'approcha de lui, désireuse, à son tour, de dissiper toute ombre dans son esprit :

— Chantez-moi quelque chose, voulez-vous? Votre ami vous accompagnera.

Il avait une jolie voix de baryton. Elle lui offrait l'occasion de briller. Mais il ne voulut voir là qu'un effet de sa complaisance. Il répondit :

— Non, vraiment, je ne suis pas en train.

— Tiens, dit André, déjà au piano, voici une chose qui est tout à fait dans ta voix.

Il élevait dans sa main une partition. Françoise dit :

— *Plaisir d'amour*. Il le chante très bien...
Allons, ne vous faites pas prier.

Elle se laissa choir avec nonchalance au fond d'une bergère, pendant que Philippe, docile, commençait :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Il chantait joliment, d'une voix bien timbrée et douce en même temps, avec une sorte de simplicité qui n'était pas sans charme. Françoise fermait les yeux pour mieux entendre et balançait la tête.

« Tant que cette eau coulera doucement,
L'eau du ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai », me répétait Sylvie.
L'eau coule encore. Elle a changé pourtant !

L'étonnement naïf de ce cri d'amoureux la ravissait chaque fois. Comme elle ouvrait les yeux, Philippe, à ce moment, sentit se former sur son front une goutte de sueur qui roula sur sa joue. Il eût voulu l'arrêter net, la réduire, la résorber, pour que Françoise ne la vît pas. Préoccupé par elle, sa voix fléchit. Or le regard

de Françoise était sur cette goutte, précisément, et il s'attacha à cette idée que, séduite par sa voix, elle l'épiait, cherchait un détail défavorable, notait tout exprès ce qui pouvait l'amoin-drir et, par contraste, rehausser André. Il tira son mouchoir, dont il écrasa rudement la goutte pendant qu'il reprenait avec plus de force, après cet instant de menue souffrance inexprimée et secrète :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Un autre jour : C'était dans sa chambre. Elle avait demandé qu'on lui préparât « ses affaires » pour sortir, et Juliette disposait sur le lit des jupons, une robe de ville, le chapeau, les gants que « madame allait mettre ». Françoise donna l'ordre d'y joindre du linge de corps, et Philippe comprit qu'il devait sortir. Pendant qu'elle lui parlait, il pensait : « Il faut que je la quitte avant qu'elle me congédie. » Il sentait qu'im-perceptiblement il se trouverait humilié, si elle lui disait : « Allez-vous-en. » Il tenait à ce que l'initiative vint de lui, il tenait à attester qu'il

avait assez de tact pour se retirer, le moment venu. D'autre part, car cela était à la fois très simple et assez compliqué dans son esprit, il ne voulait pas montrer non plus la discrétion du premier venu. S'il n'était qu'un camarade pour elle, il était du moins cela et comptait atteindre la dernière limite assignée à la camaraderie. Il mesurait puérilement sa qualité d'intime au temps qu'il demeurerait ici, et il n'entendait pas perdre une seconde à laquelle il se croyait droit.

— C'est curieux, observa-t-il, on ne rencontre plus Le Meslay, quand on vient chez vous.

— Nous sommes en froid, dit-elle.

— Tiens, je l'ignorais. A quel propos ?

— Tout simplement parce que le ton de ses plaisanteries me déplaisait et que je le lui ai dit.

Il songea, devant cette sévérité qui ne s'accordait guère avec son indulgence d'autrefois, que Le Meslay déplaisait surtout à André. « Moi-même, se dit-il, elle ne me tolère que parce que je la seconde dans ses projets, parce

qu'elle trouve en moi un allié. Je ne suis plus pour elle un ami de quatre ans. Je ne suis plus Philippe, « mon vieux Philippe » d'autrefois. Je suis le compagnon d'André. C'est ma seule raison d'être ici. Et malgré qu'elle me dise : « Vous êtes mon meilleur ami », je sens bien que je ne lui suis plus rien, que le fil qui nous rattache peut se briser un jour ou l'autre, selon l'humeur d'André. Que je cesse de lui plaire demain, et, comme Le Meslay, je devrai quitter la place. »

Il vit, à ce moment, que Françoise ouvrait la bouche pour le congédier. Il sursauta :

— Je file.

Comme il partait; il entendit qu'elle disait à la femme de chambre :

— Pendant que j'y pense : si M. Delorme venait en mon absence, vous le feriez attendre. Je serai rentrée à cinq heures.

Cette phrase l'accompagna dans l'escalier, puis dans la rue : « Il viendra, ils s'embrassent. » Il venait de la quitter vite, comme pris en faute, car il usurpait chez elle une place qui n'était plus à lui. Elle lui avait donné une

poignée de main distraite. Jamais encore il n'avait éprouvé, si vive, si nette, cette sensation de dépossession. André, amené par lui dans cette maison, y prenait toute la place et l'en chassait. Cela lui parut injuste. Il avait, en marchant dans la rue, l'impression d'une déchéance et l'idée que c'était visible. Et il se répétait machinalement :

— Il viendra, ils s'embrasseront.

Il se trompait. Ils n'en étaient pas là, encore. Françoise se défendait. André aussi. Ils traversaient cette période radieuse et trouble où l'amour naît. Ils se plaisaient, ils s'attiraient mutuellement. Mais, au lieu de tomber dans les bras l'un de l'autre, ils s'épiaient, ils s'observaient comme des adversaires. La présence d'un tiers les distrait de leur lutte, amenait entre eux une détente et ne laissait plus subsister dans leur cœur que de la tendresse confiante. Ils se désiraient et se le manifestaient sous la banalité de leurs propos, par des regards bons et simples. Jamais ils ne furent plus unis que quand Philippe était là. Ils tombaient d'accord aussitôt pour soulager leurs nerfs sur lui. Seuls, au

contraire, ils se ramassaient sur eux-mêmes. Le tête-à-tête favorisait leur disposition combative. André retrouvait son orgueil, et Françoise, sa sensibilité ombrageuse et sa peur de souffrir. Un hôte se levait ainsi à côté de chacun d'eux, hôte invisible, mauvais hôte qui les séparait. Ils n'étaient plus des enfants; ils avaient l'expérience de l'amour, pour en avoir connu, elle et lui, les plaisirs et les larmes. Ils se croyaient adroits et forts. Ils l'eussent été, en effet, s'il ne se fût pas agi d'eux-mêmes. Un médecin qui diagnostique avec sûreté un mal chez autrui perd sa lucidité dès qu'il se trouve en cause. Ils s'analysaient trop, s'égarèrent dans le détail, accordaient trop d'importance à des choses insignifiantes et manquaient, le moment venu, de décision. C'était à qui réduirait l'adversaire. Ils se devinaient, découvraient parfois leurs ruses réciproques, et la victoire n'était à personne. Même si parfois l'un d'eux remportait un avantage momentané, son succès n'était que le résultat négatif de l'abstention de l'autre. Leur jeu, curieux à suivre pour un tiers, leur cassait la tête à la façon d'une partie compliquée d'échecs

que les partenaires entêtés ne veulent pas abandonner. Ainsi ils gaspillaient leurs forces, émiettaient leur bonheur et s'énervaient.

Cependant l'attraction grandissait. André, depuis son imprudent aveu, se gardait bien de prononcer une parole qui le mît vis-à-vis d'elle dans une position inférieure. Il ne la dominait pas, mais n'était pas dominé. Comme elle lui parlait souvent de deux amis auxquels elle était attachée, il comprit qu'elle voulait exciter sa jalousie et ne broncha pas. Le premier, un camarade d'enfance, capitaine à Tunis, ne lui parut pas dangereux. Le second, qu'elle avait connu à Londres, au cours de représentations données par elle à Drury-Lane, l'occupa davantage. Il revenait plus souvent dans leurs conversations. Elle le lui nomma : « William Felton », et, comme il lui demandait avec impertinence : « Qu'est-ce qu'il vend ? » elle répondit avec gravité qu'il était « dans les affaires », ce qui ne l'empêchait pas d'être très intelligent et très distingué. « C'est un homme très bien », ajoutait-elle, et elle avait pour lui une grande estime qu'elle croyait partagée.

— Quel âge a-t-il ?

— Trente ans.

— Et il vous plaît ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous le savez bien.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour rien.

Et elle pensait, narquoise et satisfaite : « Tu y viens, mon bonhomme. »

Un matin, comme ils causaient de choses indifférentes, elle le vit distrait, soudain, et remarqua que toute son attention allait à un petit bureau-secrétaire sur lequel était jetée négligemment une lettre timbrée de Londres. Une joie secrète la pénétra, à suivre son manège. Il commença par déplacer son siège de façon à découvrir de face le petit meuble ; puis, tout en parlant, il promenait ses regards sur la bibliothèque, sur un tableau, sur tous les objets voisins et, insensiblement, ses regards venaient se poser sur la lettre au timbre anglais. Il l'apercevait de biais, oblitérée lourdement, avec une suscription large, tracée régulièrement d'une écriture masculine et commerciale, à l'encre

bleue. Et ce petit carré de papier le retenait et l'irritait. C'était ici comme un peu de la présence de William Feltone, cet homme intelligent, « cet homme très bien », dont il se sentait jaloux. Alors Françoise résolut de le tenter. Sous un prétexte quelconque elle passa dans son cabinet de toilette, dont elle laissa la porte ouverte et, par un jeu de glaces, continua de l'observer. D'abord il ne bougea pas, comme fasciné par la lettre. La voyait-il ou fixait-il, pensif, un point vague ? Un témoin non prévenu n'eût osé se prononcer, car son visage marquait une parfaite indifférence. Mais elle regarda ses mains, ces mains qui, chez l'homme, sont l'expression la plus manifeste de tous les mouvements brusques et violents de son âme, ces mains par quoi il se trahit toujours. Elles tremblaient visiblement. Il se leva. La curiosité qui le dominait était irrésistible. Il s'approcha du petit bureau. Elle suivait toujours le tremblement de ses mains impatientes et nerveuses. Il prit la lettre, avec une décision subite, la tourna entre ses doigts, examina le timbre, l'écriture, puis la reposa sur la tablette du bureau et s'éloigna. Il vint près

de la cheminée. Il semblait n'y plus penser, apaisé par cette première et toute vénielle indiscretion. Mais il y pensait encore. Il ne pensait qu'à elle. Ses mains disparurent à demi dans les poches de son gilet, puis s'élevèrent, le pouce passé dans les entournures, à l'aisselle, puis redescendirent. Il tambourina une marche sur le marbre, revint près de la lettre, la toucha, la reprit, hésita, la reposa, la reprit de nouveau, entr'ouvrit l'enveloppe, tira timidement un coin de la lettre, la tira tout entière. A ce moment il jeta un inquiet regard derrière lui, vit Françoise qui revenait, perdit contenance, et elle dut réprimer une envie folle qu'elle avait de se jeter dans ses bras.

Vingt fois, ainsi, sur le point de s'abandonner, elle se raidit devant le danger de se donner un maître.

Un soir notamment, comme il était venu la voir au théâtre et qu'ils étaient partis ensemble, elle songeait, dans la voiture qui les ramenait, à la phrase qu'elle lui dirait pour le retenir tout à l'heure, quand il prendrait congé. Il avait oublié chez elle des estampes anciennes; elle

pourrait l'inviter à monter les prendre. Elle se représenta sa surprise et aussi sa joie. Mais l'idée qu'il triompherait lui fut insupportable. Il se taisait, et, dans l'ombre de la voiture, elle le devina si attentif, si clairvoyant, qu'elle se crut pénétrée et rompit le silence pour tenir des propos quelconques. Mais comment eût-il pu deviner son trouble ? Il parla à son tour. Il élevait la voix parce que la voiture faisait, sur les pavés, un bruit assourdissant. Et, reprise par sa tentation, elle sentait le délicieux malaise grandir en elle. Ses jambes défaillaient. De quoi parlait-il ? Elle tressaillit parce qu'il lui prenait la main dans le feu de sa démonstration ! Il devait discourir sur un problème bien passionnant. Elle perdait la tête. Elle avait la gorge sèche, et ses tempes battaient parce qu'elle songeait, avec une force de désir irrésistible : « Tout à l'heure je le retiendrai. » Cette pensée la grisait. Cependant des lambeaux de phrase lui parvenaient. C'étaient des : « Mais jamais, notez-le bien, un homme placé dans ces conditions... » ou bien : « Je vais bien vous étonner. Je ne crois pas du tout... » Elle n'était pas étonnée. Elle ne notait rien. Elle

ne savait pas. Elle se voyait emportée par une puissance impérieuse et douce qui faisait virer son esprit et brouillait ses idées. Tout à l'heure, elle le retiendrait ! Tout à l'heure, elle le retiendrait ! La voiture s'arrêta. Elle descendait. Le moment était venu. Son cœur battait à grands coups et sa main était moite sous son gant. Il descendit aussi, renvoya la voiture et dit :

— Je vais marcher un peu pour rentrer.

Françoise était devant sa porte, le doigt sur la sonnerie. Elle n'appuyait pas encore sur le bouton, qu'elle quitta, même, pour serrer la main d'André. A ce moment, elle pensait : « Allons, parle ! parle ! » et sa voix ne sortait pas. Elle était paralysée. Il allait partir. Il partait. Une seconde encore et il y aurait entre eux la distance du premier pas.

— A un de ces jours.

Elle répondit de la tête. Elle n'avait rien dit. Elle avait éprouvé une peur instinctive, une peur irraisonnée, insurmontable, de l'inconnu qui était en lui, de tout ce qui lui échappait dans cette nature fière et dominatrice. Du moins c'est ainsi que, maintenant, elle s'expliquait son silence. Il

était parti. Son ombre s'éloignait, diminuait, s'effaçait dans la nuit ; elle reparut sous un bec de gaz pour disparaître à un tournant de rue.

Et Françoise, le cœur serré, ne vit plus rien que la rue vide.

VI

Le premier samedi d'août, André et Françoise arrivèrent, dans l'après-midi, à Sainte-Aulaire, petit village situé au faite d'une montagne entre Lausanne et Vevey. Le médecin avait conseillé la Suisse à Françoise, pour se reposer de ses fatigues. Cinq cents mètres d'altitude, pas plus. Or, comme André, se plaignant d'insomnies, avait projeté, pour corriger sa nervosité, de faire une cure d'air à cette hauteur, ils étaient tombés d'accord pour prendre leurs vacances ensemble. Cette idée, quand il l'émit le premier, les enchantait par quelque chose de jeune, de libre, d'aventureux. C'était une escapade d'écoliers. Personne ne devait savoir où ils étaient. Ils vivaient pleinement, dans ce petit village perdu qu'André connaissait pour s'y être réfugié une année, dans une crise d'humeur noire qui lui faisait fuir tout visage connu. Et qui sait ? Ils tireraient peut-être du milieu où ils seraient

plongés l'enseignement d'être spontanés et simples, de renoncer à leurs subtilités, à leurs ruses, de se laisser aller à s'aimer, sans contrôler par la raison les mouvements de leur cœur.

Juillet venu, lui était parti d'avance et l'attendait à Lausanne. Jusqu'au dernier moment, il avait douté qu'elle vînt, et une fièvre d'impatience le rongeaît quand, vers neuf heures, le matin, il la vit arriver. Ils avaient pris le train jusqu'à Vevey, y avaient déjeuné, et maintenant, dans l'enseulement de l'après-midi, au pas de deux mulets, dans une vieille voiture poudreuse, ils montaient lentement, par des chemins bordés de vignes, balancés, cahotés et s'exprimant l'un à l'autre par des regards tendres leur joie d'être réunis là, loin de tous. Elle n'avait pas même amené Juliette, pour donner plus de mystère à leur retraite, pour que le changement fût plus complet, pour goûter la saveur d'une vie toute neuve.

Une lassitude heureuse endormait leurs âmes dans la monotonie de cette montée. Les vignes succédaient aux vignes et le chemin tournait sans cesse, entourant de ses la-

cets la montagne, comme pour la cerner et la mieux conquérir. A mi-chemin, en traversant Chexbres, André reconnut avec émotion des écriteaux portant cet avertissement : « Au pas » et qui jalonnaient l'unique rue. La couleur des maisons, la petite église, une boutique d'horloger, une métairie, un scieur de bois, étaient d'humbles détails qui, à chaque pas maintenant, remuaient en lui des souvenirs. Ce ruisseau, cette prairie, l'ombre de cet arbre lui rappelaient tel matin de solitude, telle promenade, telle rêverie bercée par tel rythme musical enfui de sa mémoire, mais dont l'attendrissement lui restait. Il savait qu'au tournant de cette route s'ouvrait le passage à niveau du chemin de fer qu'on montait ensuite, laissant à gauche la petite gare de Chexbres. Il revoyait tel poirier au bord du chemin, et telle fontaine rustique où l'eau coulait par la fente de deux pierres. Une mélancolique volupté se mêlait à sa joie, celle de revoir ce paysage dont le sol, à chaque pas, éveillait en lui un petit fait oublié, celle d'y revenir pour une idylle avec Françoise, seul avec elle, comme aux premiers

âges du monde. Et c'était une volupté profonde, profonde comme ces choses qui leur faisaient cadre, comme ce décor qu'il allait emplir d'elle comme ce décor à cette minute auguste, dans cette fin de journée. Le soleil déclinait. Il semblait que mille petits ouvriers invisibles passaient dans l'air et, simultanément, éteignaient des reflets, l'émeraude de cette feuille, l'éclair de ce brin d'herbe, le miroitement de cette eau. C'était l'heure surnaturelle, l'heure silencieuse de la grande métamorphose. Les couleurs pâlissaient; des nuances naissaient si fragiles, si fuyantes, que l'œil avait peine à les saisir. Nuances de nacre, nuances d'opale, vapeurs dorées, ombre et lumière. Elles s'évanouissaient, se fondaient, se perdaient dans l'espace, comme volatisées insensiblement. De larges fleurs jaunes qu'on nomme soleils penchaient leur tête sur leur tige haute et commençaient à refermer leurs pétales. Un sentiment de paix et de mystère se répandait dans l'âme et l'endormait. André, d'un regard doux, embrassa sa compagne, la vit grave et rêveuse. Il ne souhaitait plus rien, et ce qu'il éprouvait

était tel que s'il avait dû le traduire, il n'eût trouvé que ces mots simples : « L'heure est bonne. Je suis bien. »

Un dernier tournant ouvrit à leur vue un chemin caillouteux. A cinquante mètres, se dressait la façade blanche d'une ferme et, un peu plus loin, un petit chalet entouré de noyers. C'était là. Il se pencha pour mieux voir et dit au cocher de s'arrêter à la ferme. Déjà ils étaient arrivés. Il avait mis pied à terre, aidait Françoise à descendre.

— C'est ça ? fit-elle, inspectant le lieu avec une petite mine désappointée.

Une paysanne était accourue. Elle était vieille, avec des lèvres plissées, résorbées par le vide des dents.

— Vous avez reçu mon mot, Madame Chapu ? Tout est prêt ?

— Oh ! tout est prêt, Monsieur. Nous vous attendions depuis jeudi.

Ils échangèrent quelques paroles. Françoise remarqua l'extrême propreté de cette femme et de la ferme. Des poules picoraien sur le sol et, dans un grand récipient de pierre où trem-

pait du linge. l'eau d'un robinet tombait goutte à goutte. Une table verte, au loin, dans la prairie, les attendait, et, pendant qu'on déchargeait les bagages, la paysanne leur proposa de goûter, ce qu'il firent. On leur servit du lait de chèvre et des gâteaux rustiques. La prairie étendait sous leurs pieds un tapis de velours vert tout parsemé de genets d'or. Un petit bois de sapins la limitait au loin. Ils regardaient ces choses avec tranquillité. Un peu du calme du soir semblait être descendu en eux. Ils eurent ensemble la même impression de recul et de solitude, se sentirent rapprochés, se sourirent avec cette pensée. « C'est bien nous qui sommes là? Est-ce drôle! » Mais Françoise voulut voir le chalet, qu'une grange lui masquait. Et ils allèrent le visiter.

C'était petit, propre et simple. Au rez-de-chaussée, une pièce servait de salon, avec un guéridon d'acajou, un canapé de velours rouge, recouvert de carrés au crochet, et, pour tout luxe, un piano désaccordé où André, du premier coup, posa le doigt sur deux touches mortes. Ils sourirent et passèrent dans la salle à manger

démodée et nue. Au premier, deux chambres. Le plafond en était bas avec des poutres apparentes. Un lit de noyer, de profondes armoires, le parquet de sapin très blanc, d'humbles tableaux aux cadres de bois découpé. Ils donnaient un bref regard et disaient :

— C'est très bien. C'est tout ce qu'il faut.

Et ce qui les étonnait, c'est que ce décor qui, transporté partout ailleurs, leur eût paru misérable, ne leur inspirait ici aucun sentiment de tristesse. Était-ce l'éclairage, le lieu, l'inaltérable sérénité du paysage, la majesté de cette fin de jour ? ces humbles choses leur paraissaient un peu risibles et touchantes, mais graves à la façon de ces vieilles paysannes en robe noire, en bonnet du dimanche, qui reviennent très raides et silencieuses de la messe. Et ces raffinés qui ne pouvaient concevoir l'amour que dans un cadre de luxe ne furent pas assombris par ce petit chalet plus que modeste. Le léger désappointement de Françoise en pénétrant dans la ferme avait fui. Ils se sentaient indulgents et gais, gais surtout d'être libres, d'être jeunes,

d'être seuls et de se plaire. Comme ils redescendaient, M^{me} Chapu leur présenta sa fille, Angèle, qui devait les servir. Elle était grande, avec un front bas, quelque chose de soumis, de doux et d'obtus dans la physionomie. André lui trouva un profil de chèvre. La fermière, avec un mélange de déférence et de familiarité, leur apprit qu'elle était fiancée au fils de l'aubergiste, Eugène, son cousin, un garçon très méritant. Elles se tenaient devant eux, la mère et la fille, celle-là plus libre, celle-ci intimidée, avec un sourire gauche, les mains croisées sur son tablier. Françoise conquit la mère en paraissant s'intéresser à ses propos. Mais André coupa court à l'entretien, et ils s'en furent visiter le petit bois de sapins.

— A quelle heure Monsieur et Madame veulent-ils dîner? demanda la fermière.

— A huit heures, n'est-ce pas? dit André en consultant Françoise. A huit heures.

Ils étaient déjà loin. Françoise s'était débarrassée de son grand cache-poussière. Elle quitta ses gants et ils marchèrent côte à côte silencieusement.

— Quelle belle journée! dit-elle. Et comme il fait bon ici! Quel silence!

Il leva la tête.

— On dirait que nous sommes plus près du ciel que des hommes.

— Il n'y a plus personne que nous.

— C'est délicieux.

— C'est délicieux.

Ils se laissèrent griser par les délices qu'ils exprimaient. Puis, André parla :

— Voyez tous ces chemins en lacets que nous avons suivis pour arriver à notre demeure. Voyez comme on découvre bien notre maison au milieu de cette énorme bosse de terrain. Elle domine tout le paysage. Il semble qu'elle domine le monde. Où trouverons-nous un refuge moins accessible à la cohue des imbéciles? Un imbécile s'ennuierait ici où il n'y a pas d'hôtel, pas de casino, dans ce village, ce hameau composé de trois maisons éparses. Quel charme nous y trouvons, nous! Ce silence, cette grandeur des choses, cette paix auguste ouvrent de l'espace à notre esprit. Le rêve n'entre-t-il pas dans votre âme, à vous sentir marcher sur le dos de cette

énorme bête accroupie et immobile, à voir, comme à petits pas, venir la nuit? N'est-ce pas troublant et divin d'être réunis là, loin de tout, par le seul effet de notre caprice, parce que cela nous a plu?

Elle se serra contre lui.

— Ne pensons pas. Ne pensons plus, dit-elle.

Des insectes bruissaient autour d'eux, des sauterelles, des criquets verts. Des mouches volaient, de jolies mouches aux ailes rouges et noires, et il y avait aussi des guêpes dorées, mais plus rares. Leur bourdonnement, par instants, emplissait le silence, puis cessait brusquement. On les devinait lasses et prêtes à s'endormir. Tout s'apaisait, s'endormait dans la lumière mourante. Le velours des prairies se fonçait peu à peu. L'ombre du crépuscule descendait sur les lointains. Ils étaient à mi-chemin du petit bois et s'engageaient dans un sentier creux. André, là, se sentit ému à crier.

— Ce petit sentier, vous verrez, au matin, comme il fait doux de s'y promener. Tout flambe sur les plateaux; les vignes éblouissent

le regard ; l'air est d'une chaleur ardente. Ici, c'est une fraîcheur et un recueillement d'église. Ces petits arbres vous protègent du soleil, et vous marchez dans une dentelle d'ombre. Vous entrez vivant dans un décor enchanté. Les nuances adorables de ces mille feuilles transparentes sont de la féerie. Nulle part je ne me suis senti en plus intime communion avec les choses. Que de fois je me suis accroupi là, dans une sorte de somnolence éveillée, dans un abrutissement exquis ! Est-ce l'atmosphère propre à ces régions où nul chant d'oiseau ne trouble le silence ? Vous verrez, vous éprouverez cela comme moi. Il me semblait que je n'avais qu'un geste à faire pour étreindre la nature. Cela vous paraît absurde.

— Non, du tout.

— Car la nature, voyez-vous, est comme une femme. Elle a ses pudeurs comme elle, ses caprices déroutants et ses abandons imprévus. Elle est coquette. Elle nous voit venir. Elle sent nos cœurs se dilater d'émoi. Alors, elle s'attarde, elle sourit ; elle nous donne l'illusion que nous allons l'étreindre. Et, quelquefois, sans

pensées, pareils à elle, animés des mêmes forces obscures et magnifiques, il semble que nous la pénétrions intimement. Mais que survienne le moindre incident, une feuille qui tombe, le vent qui passe, un passant indiscret, et voici que, prête à s'abandonner, elle se referme aussitôt plus mystérieusement... Ici le silence est tel qu'on participe à son œuvre, qu'on se mêle à elle, qu'on fait partie d'elle, qu'on l'écoute vivre, au milieu de ces petits arbres qui ne bougent pas, dans cet enchantement vert, dans cette intimité d'alcôve.

Il parlait avec facilité, redisant naturellement des paroles qui durent être dites de tout temps par ceux qui promènèrent dans un paysage une âme d'amoureux. Le sentier, vers la fin, se resserrait. Il devait, à chaque pas, lui ouvrir un passage en écartant des branches qui se replaçaient derrière eux, comme un rideau se referme. Ils atteignirent ainsi le petit bois de sapins. Les arbres s'en élevaient droits, d'un seul jet, vers le ciel, cherchant la lumière dont ils tiraient la vie. Le sol était jonché de feuilles mortes accumulées par les hivers et qui se bri-

saient sous leurs pieds avec un petit bruit sec. André retrouva, disposés en croix, deux arbres fauchés par un orage et auxquels on n'avait pas touché depuis son séjour ici. Il vint s'asseoir, comme il le faisait autrefois, sur l'extrémité de l'un et se balança. Il dit à Françoise les mille particularités de ses promenades solitaires en ce lieu, pendant que, de temps à autre, se détachait une de ces dures pommes de pin qui roulait sur les feuilles mortes. Un sentiment égoïste le ramenait au passé, à ces heures enfuies et qu'il eût voulu revivre. Il oubliait sa compagne. Il s'attendrissait sur lui-même. De là il tomba dans des pensées qu'il exprima :

— Je songe qu'un jour, dans quelques années, loin d'ici, je me rappellerai avec émotion notre promenade actuelle avec tous ses détails, ce que nous avons dit, la paix du soir, les feuilles mortes, ce petit bois, la couleur de votre robe, la forme de votre chapeau, votre démarche légère et grave ; je me rappellerai tout cela et me sentirai défaillir à l'idée que c'est passé, que c'est fini. Alors je m'étonne, comprenez-

moi, de ne pas éprouver de félicité plus grande, à cette minute qui m'apparaîtra lumineuse plus tard et que de toutes mes forces je souhaiterai revivre. Ainsi voyez, j'ai connu des heures très ordinaires durant mon premier séjour ici. Aucune joie ardente ne dilatait mon âme. J'étais bien ; j'étais seul ; j'étais calme. C'est tout. Il ne s'est rien produit que je puisse regretter, et voici que de retrouver ce lieu, ces choses, une ferme, un chalet, ce chemin creux, ce petit bois, ces deux arbres couchés par l'orage, je ne sais quelle mélancolie de regret s'empare de moi. Je me suis aperçu tout à l'heure que je vous avais presque oubliée. Je me revoyais avec une précision singulière à cheval sur ce tronc et me balançant. Et cette vision me fascinait. D'où me venaient cette palpitation, cette brusque chaleur à l'esprit et cette onde si douce dont j'étais intérieurement caressé ? Éclairé par mon souvenir, cet instant négligeable m'apparaissait précieux et me grisait. Pourquoi ? Parce qu'il n'est plus. Parce que, quoi que je fasse, je ne le revivrai jamais et qu'il faut, hélas ! qu'une chose soit passée, pour que nous en concevions tout le

prix, pour que nous en savourions tout le charme.

Il s'interrompit, craignant de l'ennuyer. Elle dit :

— Comme c'est vrai ce que vous dites là!...

Il vit que ses paroles, une à une, étaient attendues, reçues par toute son attention éveillée.

Il lui savait gré, généralement, d'être une excellente auditrice. Elle ne se contentait pas d'écouter. Elle comprenait. Il l'estimait d'être apte à saisir des nuances, de s'adapter si bien à la forme déliée et capricieuse de son intelligence. Ils revenaient à petits pas, par un autre chemin, en contournant le petit bois.

— Le malheur, reprit-il, c'est qu'on ne sait jamais si l'on est très heureux dans l'instant où nous sommes. On ne le sait qu'après, semble-t-il, quand c'est passé, quand c'est fini. La minute heureuse, qu'est-ce que c'est? Le savez-vous? Qu'éprouve-t-on? On ne désire rien. C'est l'arrêt des tentations, des souhaits,

des désirs ; c'est quelque chose qui serait à la fois du vide et de la plénitude. En jouit-on ? On ne sait. L'étrange chose ! Le bonheur n'est appréciable qu'à l'état d'espoir ou à l'état de regret, non à l'état de réalité présente. Exaltation de l'espoir ! Mélancolie du regret ! Cela seul compte. C'est vrai... Nous sommes ainsi faits que ce qui peut nous arriver de meilleur nous n'en éprouvons vraiment le charme qu'avant, par l'imagination, ou après, par le souvenir. Nous pensons avec force à un instant heureux qui vient. Quand nous y sommes, notre esprit cesse de l'apercevoir, parce que nous le vivons instinctivement, physiquement, avec toutes les puissances animales qui sont en nous. Mais nous y repenserons dès que nous l'aurons dépassé, parce que nos facultés intellectuelles ne nous servent qu'à tenter de mettre des rallonges à la vie, parce que l'éternel effort de l'homme est de ressaisir ce qui lui échappe, de lutter avec le temps, de résister par ses œuvres à la fuite de tout.

Françoise, en l'écoutant, revoyait ce matin où, de sa fenêtre, elle l'avait regardé partir,

après sa déclaration brutale : « Et si j'étais amoureux de vous, moi? » Elle retrouvait les pensées qui l'avaient agitée en fixant son dos qui s'éloignait, et cette phrase même lui revint, qu'elle redit mot pour mot :

— Nous sommes des vases trop petits. Une félicité trop vive, comme un jet trop brusque, rejaillit hors de nous sans nous emplir.

Il la serra contre lui, avec effusion. Il l'aurait embrassée fraternellement, heureux qu'elle comprît et sentit si bien toutes choses. Ils étaient revenus vers la prairie toute parsemée de genêts d'or. Ils foulèrent l'herbe drue et marchèrent à l'aventure. Du plateau où ils étaient, ils découvraient, d'un côté, Chexbres, le passage à niveau, une petite gare et la voie d'un chemin de fer local qui venait se perdre au-dessous d'eux dans un tunnel. De l'autre côté, c'était la chaîne des Alpes, apparues au-delà d'un grand espace, d'une sorte de vaste entonnoir, au bas duquel dormait le lac de Genève qu'ils n'apercevaient point. Mais les cimes se détaillaient nettement, frappées d'un dernier rayon de la

lumière mourante. On distinguait sur leur robe fauve de petits détails, des arbustes, le toit d'une maison, de petits chemins. D'autres monts, plus éloignés, se perdaient, semblaient se vaporiser dans le crépuscule. Comme André s'était un instant écarté de sa compagne, il l'appela :

— Françoise !

Et il tressaillit, parce que toute une série d'échos allant en s'éteignant répétait avec une netteté singulière la fin de ce mot :

— Oise... oise... oise...

C'était comme un étirement élastique de sa voix, comme si lui-même avait prolongé par saccades la dernière voyelle. Il chercha d'où venait l'écho et, pour l'éprouver, jeta cette exclamation :

— Ah !

— Ah ! ah ! ah ! rendit l'écho avec une précision étonnante.

Cela semblait sortir de terre, tout près de lui, et, en même temps, venir de plusieurs points invisibles dans l'air, comme si une bande de génies malicieux le narguait dans l'ombre impéné-

trable qui l'entourait. C'était à croire que quelques êtres possédant sa voix, un double de lui-même, à son tour dédoublé, s'éveillaient soudain dans ce paysage de silence et de nuit. Ainsi ce phénomène si simple, si naturel de l'écho empruntait au mystère de cette heure un pouvoir troublant auquel bientôt André échappa, mais que Françoise, avec ses nerfs de femme, subit plus longtemps.

— Ho !

— Ho ! ho ! ho !

— Hi !

— Hi ! hi ! hi !

Il émit successivement toutes les voyelles, que l'essaim des voix répéta. Rendu au sens de l'observation, il remarqua que les notes aiguës portaient moins que les notes graves, que le son de l'*i* et de l'*u* se perdait à l'oreille, tandis que l'*a*, l'*e* et l'*o* étaient longuement renvoyés d'écho en écho avant de s'éteindre. Il rit, fit naître une cascade de rires diaboliques. Et Françoise voulut rire aussi. Mais elle y mit quelque appréhension. Son rire se brisa, et cela acheva de la troubler d'entendre ces timbres étranges,

ces timbres de folie que lui rendait l'espace.

— Allons dîner, dit-elle en l'entraînant.

Ils trouvèrent la ferme tout éclairée par la flambée de feu de la cuisine. M^{me} Chapu leur expliqua que demain tout serait organisé pour qu'Angèle pût préparer leurs repas dans le chalet. En attendant, elle avait tout fait elle-même. Elle s'excusait, parce que les plats risquaient de leur arriver froids. Mais Françoise trouva divertissant de dîner à la ferme, si ça ne la dérangeait pas. La paysanne leva les bras. « Tout ce que Monsieur et Madame voudraient ! » Elle avait la serviabilité des gens humbles, à la fois respectueuse et maternelle. Mais elle n'était pas obséquieuse, ce qui leur plut. Alors ce fut un grand remue-ménage. Aidée d'Angèle, elle mit le couvert dans sa propre chambre qui attenait à la cuisine. La porte ouverte sur celle-ci, ils eurent, durant le dîner, la vision du grand feu, devant lequel passaient et repassaient, en faisant le gros dos, deux chats souples et voluptueux. Ils éprouvaient une impression saine, se sentaient indulgents et de belle humeur devant cette grande table massive, ces

serviettes de toile rude qui sentaient la bonne lessive. La soupe à la paysanne, l'omelette, le veau rôti et les confitures leur parurent excellents. Le petit vin avait un goût âcre et frais. Ils se sentaient jeunes ; ils se sentaient libres ; une grande tendresse les portait l'un vers l'autre. Seulement, quand ils regagnèrent le chalet pour se coucher, accompagnés d'Angèle, André retrouva toutes ses préventions. Cette femme qui marchait près de lui, dont la robe le frôlait, était-elle langoureuse ou lasse ? Avait-elle soif d'amour ou de sommeil ? Ils n'étaient plus les camarades de tout le jour, mais un homme et une femme dont l'une n'avait pas encore cédé à l'autre, deux adversaires par conséquent. Elle était un petit être dont il dominait l'esprit, mais dont il n'était pas le maître pourtant. Il la désirait et n'aurait su dire, avec certitude, s'il était en son pouvoir de la prendre. Était-il aimé d'elle ? Sans doute puisqu'elle était là, avec lui. Il ajoutait, méfiant : « On ne sait pas. Je lui plais, voilà tout. Mais elle ne m'aime pas. Elle ne désire que ma présence et nos causeries. Elle ne me désire pas... D'ailleurs, nous allons bien voir. »

Ils étaient dans la chambre de Françoise. Angèle se retira. Ils furent seuls. Elle s'était assise, et tout de suite le silence parut écrasant à André. Il inclinait son bougeoir vers le sien pour en allumer la bougie, et il entendait le robinet d'eau de la ferme qui s'égouttait dans le récipient de pierre avec un bruit monotone et triste. Il pensait : « Dois-je rester ? » Son orgueil attendait qu'elle se jetât dans ses bras. Comme elle ne bougeait pas, il s'approcha, sans savoir encore ce qu'il ferait. Alors il vit qu'elle bâillait sincèrement, et il se contenta de lui tendre la main.

— Bonne nuit, Françoise.

— Bonne nuit, André.

VII

La matinée était splendide. Un bourdonnement de guêpes emplissait l'air, et l'herbe, peuplée de vies minuscules, tressaillait sous leurs pas. Ils étaient sortis après le premier déjeuner et sentaient circuler dans leurs veines, jusqu'au bout de leurs membres, un peu de cette allégresse que reflétaient autour d'eux les choses ensoleillées. Car cette heure, un peu plus que tiède, mais pas encore ardente, s'adaptait à merveille à leur état de fiançailles. Une langueur douce descendait dans leur cœur. Mais leur corps était sans paresse. Ils semblaient, au contraire, emprunter au sol, chaque fois qu'ils y posaient le pied, une force souple et facile. Quelque chose à la fois de large et de subtil émanait du paysage. C'était comme une griserie légère à s'y sentir vivre, et aussi l'impression grave d'y être solitaires. Ils vinrent jusqu'à l'extrémité du plateau que limitait un

rideau de buissons. André chercha une brèche, la trouva et dit :

— Voici le lac.

Le terrain dévalait en pente raide, paroi du vaste entonnoir dont les montagnes de la Savoie formaient, en face, l'autre paroi. André franchit la brèche et tendit la main à Françoise pour qu'elle en fit autant. Une petite plate-forme large d'un mètre séparait la ligne des buissons du précipice. Ils vinrent s'y asseoir, tout au bord, les jambes pendantes sur le vide. Et ils regardèrent.

De leur côté ce n'étaient que vignes et que vignes, tout une déclivité verte avec des taches pâles qui étaient des degrés d'escaliers et des murs. De l'autre côté, les montagnes étaient grises, tout enveloppées encore de gaze matinale. Et en bas, tout en bas de cette paroi verte et de cette paroi grise, c'était le lac immobile et bleu. Un petit bateau blanc, venant de Lausanne, en rayait, sur un point, la surface luisante. Il semblait, vu de si haut, avancer à peine et s'épuiser en vains efforts pour aller plus vite. C'était un bruit de vapeur court et

pressé, un petit bruit têtu qui montait dans l'entonnoir sonore, pendant que de petits jets de fumée, gros comme une fumée de cigarette, sortaient rapides de sa machine et se dissipaient dans l'espace. Effort d'insecte, labeur patient qui disaient la résignation aux tâches quotidiennes, la monotonie des besognes recommencées sans cesse. André, de la place où il était, planait au-dessus de ces choses et faisait, fourmi penchée sur ce gouffre, le rêve orgueilleux de dominer la vie.

Il n'était asservi par rien, lui ; il se donnait chaque jour des émotions nouvelles. Il se répétait : « Parce que cela m'a plu, parce que tel a été mon bon plaisir, loin des centres, loin des villes, loin des hommes, je suis là, et elle est là. » Il sentait sur sa joue le frôlement plus chaud d'un rayon de soleil. Le bourdonnement des guêpes était comme le ronron même du silence et, dans l'air traversé de zigzags, remuaient comme des moires. Il apercevait les vignes, la descente à pic des arbres et des verdure. Et, comme son regard s'arrêtait sur une énorme roche surplombant à sa

droite le panorama resplendissant, il se rappela cette réflexion de Taine : « Je ne suis pas capable de remuer un pan de cette roche. Mais pendant un instant j'ai pensé, et dans l'enceinte de cette pensée la nature et le monde ont été compris. »

Françoise dit :

— Quel joli pays, apaisant et doux, simple et enchanteur !

Son cœur se dilatait d'aise. Elle associait ce qu'elle voyait à ce qu'elle éprouvait d'intime et de profond, cherchant partout des images au sentiment qui l'emplissait. Elle songeait : « Ce petit bateau qui semble ne pas bouger avance. Pareillement le brin d'herbre croît, dont je ne puis suivre la pousse insensible, une montre marche dont je ne vois pas courir les aiguilles. De même mon amour a grandi sans que j'aie pu en constater, de minute en minute, le progrès. Il a grandi. Il me porte toute vers lui, à présent. Je suis sa camarade et sa compagne. Je suis sa fiancée, sa femme et son amie. Ne le sent-il pas ?

André, à ce moment précis, se posait cette

question : « M'aime-t-elle ? » Il surprit un regard d'elle à lui qui la livrait toute. Il n'en discerna pas la tendresse attentive, et l'idée puérile lui vint, pour l'éprouver, de feindre une chute dans le vide.

— Je glisse, dit-il.

Elle poussa un cri d'effroi et fit un geste pour le retenir. Il songea : « Elle m'aime. » Aussitôt il ajouta, victime de sa détestable faculté d'analyse : « Ou plutôt elle craint de rester seule ici. »
Françoise dit :

— Allons-nous-en, c'est dangereux.

Elle se levait. Il l'imita. Ils repassèrent par la brèche des buissons, gagnèrent l'autre extrémité du plateau. Un train passa au-dessous d'eux, pas très vite, avec des têtes de voyageurs encadrés par les portières. Il traversait la campagne, gros comme une chenille, et disparut sous le tunnel. Ainsi, de quelque côté qu'ils fussent, ils assistaient, comme d'un balcon, au spectacle de l'activité humaine. Ici un train gros comme une chenille, là un bateau gros comme un joujou. Une petite chose noire qui parcourait la montagne, une petite chose

blanche qui sillonnait le lac. Rien que de petites choses que d'une pichenette ils eussent, semblait-il, précipitées dans le néant.

— Je me souviens, dit Françoise, étant enfant, de mon étrange saisissement quand j'appris que la terre tournait. Je me représentais l'instant où, dans sa rotation, elle nous présentait renversés à la façon des mouches qui marchent sur un plafond. Et je ne pouvais comprendre qu'on pût ne pas tomber dans le vide. Vous n'avez jamais eu cette impression ?

Il sourit.

— Non, parce que je savais qu'il n'y a ni haut ni bas et que nous sommes toujours placés dans la direction du centre de la terre.

Elle resta silencieuse. Elle ne songeait plus à ce qu'elle venait de dire, ni à rien. Leurs âmes se touchaient. Et il eut la sensation, maintenant, comme elle s'appuyait à son bras pour rentrer, qu'elle était toute à lui.

Alors la notion exacte de leur situation le fit sourire. Il pensa, étonné : « Quelle étrange aventure ! Qui croirait, à nous voir réfugiés pour une idylle au sommet de cette montagne,

que nous y passons notre temps à discourir, qu'il est question de tout, entre nous, sauf du sentiment impérieux et doux qui nous anime? Pourtant nos silences eux-mêmes proclament d'une façon éclatante que nous sommes ici pour nous aimer et que nous mourons d'envie l'un et l'autre de faire le premier geste qui nous réunira. » Il se revit, la veille, dans sa chambre. « Bonne nuit, Françoise. Bonne nuit, André. » Il ne lui avait pas encore pardonné de ne pas être tombée dans ses bras. Ici, ce souvenir le frappa qu'il avait ri, autrefois, des timidités de Philippe. Il n'était pas timide, lui; mais son orgueil le paralysait. Il se rendit compte qu'aucune simplicité de vie, aucun milieu apaisant n'aurait raison de cet orgueil. C'était une force tenace et irréductible par laquelle, toujours, seraient gâtées ses meilleures joies.

Après le déjeuner, le temps se brouilla. A travers les contrevents qu'ils avaient fait rabattre pour se protéger de l'ardeur du soleil, ils virent, dans le salon du chalet, grandir l'ombre. Les volets ouverts, la campagne leur

apparut livide, sous un grand nuage qui obscurcissait le ciel. Et aussitôt la pluie tomba, violente, crépitant sur les vitres. Ils contemplaient ce déchainement de forces aveugles, cette subite colère des choses.

— Ce n'est qu'un orage, dit Françoise. Il faisait trop beau, ce matin.

Une rafale de vent cribla la fenêtre derrière laquelle ils s'abritaient. Un noyer qui se dressait devant eux pencha ses feuilles ruisselantes et comme vernies par l'averse. L'eau s'abattait sur l'herbe avec fureur et rejaillissait en poussière. Puis l'orage cessa, porté plus loin par le vent. Et ce fut une pluie fine qui succéda, une désolante petite pluie qui semblait ne pas devoir finir. Ils se regardèrent.

— Voilà notre journée gâtée.

Leur sentiment se teintait de la mélancolie de cette journée. Ils se sentaient amollis, l'un près de l'autre, étreints d'une façon très douce par la même émotion. Très légèrement, elle approcha la tête de son épaule, l'y posa, pendant que de son bras il enserrait sa taille. Ils demeurèrent ainsi, sans paroles, sans pensées

peut-être. Ce qu'ils éprouvaient était à la fois vague et complet. Ils ne s'étonnaient pas de ce rapprochement immédiat et simultané, et s'ils ne disaient rien, c'est que, peut-être, les mots, par leur rudesse, eussent détruit le charme de cette minute. Pourtant, comme elle se sentait un peu grisée, par une sorte de pudeur délicate, elle s'efforça de parler d'autre chose.

— Ah! voici le facteur!

Il arrivait botté, en blouse, protégé par un parapluie. Il déposa des journaux à l'adresse d'André, qui fut contrarié parce que son arrivée troublait leur tête-à-tête. Ils le virent repartir, d'un pas égal et sûr, fumant une courte pipe de bruyère dont il tenait l'orifice dirigé vers la terre pour qu'elle ne s'éteignît point.

— Vous allez rire, disait Françoise. Autrefois j'avais un moyen très simple de prévenir la pluie, un moyen qui me réussissait toujours. Le matin, par exemple, quand le ciel se chargeait de nuages et que cela dérangeait mes projets, je n'avais qu'à faire une certaine prière, et, quelques heures après, le ciel se rassérénait.

— Et quelle était cette prière?

— Je ne vous la dirai pas, parce que vous vous moqueriez de moi. Évidemment, je ne suis pas crédule au point d'attribuer à ma prière la vertu de modifier l'état du temps : et pourtant jamais je ne subis d'échec.

Il plaisanta.

— C'est très joli ce que vous me racontez là.

— Ça vous amuse. Eh bien ! je vais vous amuser davantage en vous disant que j'ai gardé superstitieusement une confiance sans limites à ce petit moyen que j'emploie, par exemple, toutes les fois que je veux retrouver un objet perdu.

— Saint Antoine de Padoue.

— Non, monsieur. C'est une prière à moi, très naïve assurément et que je répète exactement telle que je l'ai composée, petite fille, dans un français très incorrect. Quand j'ai cherché inutilement un livre, une lettre, un coupe-papier, une épingle à chapeau, quelque chose que j'avais là, tout à l'heure, à la portée de ma main et que je ne retrouve plus ; quand

j'ai tout exploré sans résultat, je me recueille pour faire mentalement ma petite prière, et aussitôt, vous entendez bien, j'avance la main vers un endroit précis où, vingt fois j'avais passé sans rien y voir, et là, sans hésiter, je déplace un siège, je soulève ce coussin, et je trouve infailliblement l'objet que je cherchais.

Comme il souriait, elle demanda :

— Je suis bête?

— Un peu, parce que vous ne vous rendez pas compte que, dans votre précipitation première à chercher, tout se brouille à vos yeux, vous vous énervez et ne trouvez pas, ce qui est bien naturel. Alors, pendant que vous vous recueillez pour faire votre prière, vous rassemblez tout votre esprit lucide, qui vous dirige cette fois vers l'endroit probable où se dissimule l'objet.

— C'est bien possible... dit-elle. Tout de même..

Ils s'avisèrent qu'il ne pleuvait plus. Elle triompha :

— Vous voyez! Sans rien dire j'avais usé de mon talisman.

— Comme vous êtes jeune!...

— Et vous?

— Oh! moi!...

— Quoi? Vous n'avez pas trente ans et vous avez l'air désabusé. N'avez-vous pas d'illusions.

— J'en ai peu.

— Mais vous en avez.

— Quelques-unes, celle, par exemple...

— Celle?

Il lui prit le bras. Il lui dit d'une étrange façon, à la fois brutale et tendre :

— Dites-moi si vous m'aimez?

Elle eut envie de répondre en le regardant bien droit dans les yeux : « Vous le savez bien. » Elle pensa qu'il le devinait. Cet homme qu'elle aimait l'intimidait parfois singulièrement. Elle croyait le connaître, pénétrer ses moindres pensées, et il lui apparaissait toujours un peu inconnu, charmant et redoutable. Elle dit :

— Cette pluie a rafraîchi l'air. Voyez comme le paysage reluit. Et ces gouttes tardives qui roulent au creux des feuilles!

Il dit, sans lâcher son bras :

— Ce paysage m'importe peu.

Il voulait une réponse. Il la voulait, puérilement, la sachant superflue, uniquement parce que Françoise ne paraissait pas disposée à la lui faire. Elle le vit froncer les sourcils, nerveux comme toutes les fois qu'elle lui résistait, et il cessa aussitôt de l'intimider. Elle fut joyeuse de ce pouvoir qu'elle avait de le troubler ; elle discernait clairement l'avantage qu'elle retirait de son mutisme. Tout l'après-midi, il se poserait cette question : « M'aime-t-elle ? » et, faute de la pouvoir résoudre, son sentiment s'exalterait. Aussitôt elle objecta : « Est-il possible que j'use la jolie tendresse qu'il m'inspire à ces calculs mesquins ? » Elle surprit, à ce moment, son regard mauvais. « Comme il voudrait me détester ! Jamais il ne m'a tant aimée ! » Ainsi, pour le prendre comme pour le garder, il fallait qu'elle ne se donnât pas trop vite, et jamais tout entière. La terrible chose ! N'était-ce pas lui qui la contraignait à ces ruses ? L'attention qu'il portait aux moindres gestes qu'elle faisait venait de ce qu'elle lui apparaissait un peu énigmatique. « M'aime-t-elle ? » C'était comme un petit harpon jeté dans

son esprit. Elle tenait dans sa main l'extrémité du fil. Au contraire, si elle avait répondu, il savourerait égoïstement à cette heure, et sans s'inquiéter d'elle, la joie de son triomphe.

— Si nous sortions ? dit-elle.

Elle alla mettre une pèlerine, pendant qu'il passait un pardessus et abaissait les bords de son chapeau mou. Il faisait un peu de vent et l'herbe sentait bon. Ils coupèrent par la prairie où ils mouillèrent leurs bottines, et gagnèrent la route. Ils tournèrent à droite jusqu'à une sorte de rotonde où s'élevait une humble mesure qu'une pancarte proclamait : Café de la Croix. Quelques tables vertes et des bancs attendaient des consommateurs qui, vraisemblablement, ne devaient jamais venir. A partir de cette rotonde, la route se transformait en un chemin circulaire qui descendait parmi les vignes. Le lac leur apparut, violâtre dans le crépuscule. Ils l'apercevaient comme d'une terrasse, si près, qu'il leur semblait que, d'un saut, ils iraient tomber dedans. En suivant le chemin, ils atteignirent un endroit où s'ouvrait un escalier formé par des dalles inégales et coupant les vignes. André dit :

— Allons voir où il mène.

Les dalles étant mouillées, Françoise préféra rester sur le chemin, et André s'aventura seul. Il descendit, écartant de la canne les vignes qui débordaient. L'escalier devint plus rapide. Il aperçut soudain le clocher d'un petit village qu'il ignorait et vit qu'il était très distant du lac. Alors il se retourna. La nuit était presque venue et la montagne se confondait presque avec le ciel sombre. Les choses, autour de lui, se faisaient indistinctes, toute cette étendue verte où se pouvait suivre encore la trace pâle de l'escalier. A ce moment, André crut s'entendre appeler. Il revint sur ses pas, étonné d'être allé si loin et impatient de retrouver Françoise. Il remontait vite, essoufflé, enjambant les vignes débordantes, quand il aperçut au-dessus de lui, sur le chemin, deux ombres, dont l'une se détacha de l'autre.

Il appela :

— Françoise !

L'autre ombre répondit :

— Oui, c'est moi.

Il la rejoignit, demanda :

— Qui est-ce qui était avec vous ?

— C'est quelqu'un du pays, je crois. Il m'a parlé. Je n'ai pas compris ce qu'il m'a dit. Mais, quand il vous a vu, il s'est éloigné. Voyez, c'est cet homme qui marche devant nous.

Un individu porteur d'une hotte remontait devant eux, en titubant, le chemin. Elle ajouta :

— Il fait semblant d'être ivre, à présent.

— Rentrons, dit-il.

Elle prit son bras et ils marchèrent vite, dépassant l'homme. Comme ils arrivaient à la hauteur de la rotonde, un homme tenant une lanterne sortit du café de la Croix. Ils passèrent également devant lui. Mais Françoise, bientôt, entendit deux pas qui s'approchaient d'eux. Ils étaient sur la route et la nuit était venue. Elle se serrait contre André, un peu effrayée sans le dire et sans oser tourner la tête. Les pas se pressaient. Ils virent une petite lueur palpiter sur le sol. Deux hommes les atteignirent et les dépassèrent, l'homme à la lanterne et l'homme à la hotte. Ce dernier ne titubait plus ; il marchait droit, en silence. André et Françoise ralen-

tirent l'allure et les virent disparaître à un tournant. Pour ne pas se mouiller les pieds de nouveau sur l'herbe de la prairie, ils continuèrent de suivre la route jusqu'à un petit chemin qui conduisait à la ferme. Une fois dans ce chemin ils tressaillirent en entendant de nouveau qu'on marchait derrière eux.

— J'ai peur, dit Françoise. Ces hommes ont des allures louches. Ils se sont cachés derrière des buissons pour nous attendre.

André se sentit froid au dos. Cette défaillance l'humilia aussitôt. Il s'arrêta et se contraignit à se retourner. Ce mouvement sembla surprendre les deux hommes, et l'homme à la hotte, qui s'était remis à tituber se laissa choir.

— N'y allez pas, dit Françoise. C'est pour vous attirer. N'y allez pas.

— La ferme est là, dit-il. Dépêchons-nous.

En quelques pas ils y furent, pénétrèrent dans la cour, le cœur battant. Françoise crut voir que les deux hommes s'arrêtaient un instant en passant devant la ferme. Ils contèrent leur aventure à M^{me} Chapu, qui les rassura. Les deux individus avaient dû se tromper de chemin tout

simplement. André, encore humilié d'avoir eu peur, se rangeait à cet avis. En l'état de leurs nerfs, avec ce que la nuit ajoute de fantastique aux choses, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'ils eussent été dupes de leur imagination. Mais Françoise restait émue, et, après dîner, quand il la suivit dans sa chambre, alluma son bougeoir et, comme la veille, voulut se retirer, elle le retint d'une pression de sa main un peu fébrile. L'orgueil d'André souffrit de cette constatation : « A quoi tiennent nos triomphes ? Je ne dois de rester ce soir qu'à sa peur d'être seule. »

Il ne put lui échapper, cependant, que si la peur de Françoise était pour quelque chose dans son triomphe, elle n'en était pas la cause, mais seulement l'occasion.

VIII

Assis sur des pliants, dans le petit bois de sapins, ils lisaient un livre que tenait André. Elle approchait sa tête de la sienne et lisait plus lentement que lui. Quand il arrivait à la fin d'une page, il constatait toujours qu'elle était en retard, et il devait l'attendre pour tourner le feuillet.

Peu à peu, la chaleur de cette joue contre sa joue, cette attention penchée sur le même livre, lui donnèrent des distractions. Ses yeux parcouraient fidèlement les lignes dont le sens lui échappait en partie. Il fut tenté d'arrêter là sa lecture et s'imposa l'obligation de n'en rien faire. Puis cette contrainte le taquina. Chaque fois que, pour l'attendre, il considérait un instant son profil grave et suivait le mouvement de ses yeux, il était imperceptiblement impatienté par sa lenteur et secouait le feuillet

pour qu'elle se dépêchât. Comme il venait d'en tourner un, ils lurent ensemble cette phrase :

Marcel sentait remuer dans son âme un étrange sentiment. C'était une intraduisible mélancolie qui le prenait à se sentir vivre dans la plénitude de cet après-midi, à se dire que, dans quelques années, un jour comme celui-ci, dans la nature parée des mêmes couleurs, sur la rive de ce fleuve, il ne serait plus, ni nulle part, disparu de ce monde.

Il s'interrompit de lire pour demander à Françoise :

— Tu n'as pas éprouvé cela quelquefois, quand il fait un soleil éclatant, par une trop belle journée ?

— C'est quand on est trop heureux qu'on doit éprouver cela. Je n'ai jamais, jamais été trop heureuse. Et pourtant...

— Pourtant ?

— Il me semble que, maintenant, j'ai tout à redouter.

— Qu'as-tu à redouter, chérie ?

— Elle ouvrit la bouche et soupira. Il lui semblait que ce qu'elle ressentait s'évanouissait dès qu'elle voulait l'enfermer dans des paroles. Elle répondit :

— Rien.

Il n'insista pas. Il se rappelait que, la veille, quand ils n'étaient encore vis-à-vis l'un de l'autre que deux étrangers, il devançait par l'imagination son état présent. Il se disait :

« Elle se promènera appuyée sur mon bras, et je me répèterai enfantinement : « Elle est à moi ! » Une langueur délicieuse nous fera nous asseoir côte à côte et je sentirai briller en moi une petite lueur persistante dans l'exquise lassitude de tout mon être. Je serai engourdi et lucide à la fois. J'enlacerai sa taille de mon bras et je songerai : « A présent je connais d'elle l'intime aspect réservé à l'amour. Nous avons éprouvé à la même seconde le même bonheur. La seule communion possible entre deux êtres, nous l'avons réalisée. On ne peut humainement pour s'unir rien faire de plus que ce que nous avons fait. »

Et déjà il se voyait plein d'étonnement. Car il paraît si probable que nous sommes nés pour souffrir que tout instant agréable semble une trêve et nous étouffe. Il se voyait durant des

heures occupé à se répéter qu'elle était à lui, tandis qu'une vague de félicité soulèverait son cœur.

« Elle est à moi, se dirait-il. Désormais, entre nous, il y a quelque chose que nous sommes seuls à savoir, et même si nous devions rompre sur l'heure, rien ne pourrait faire que ce qui a été ne fût pas. » Alors la conscience d'être aimé, de pouvoir dispenser la peine ou la joie dans une âme attentive et chérie, la conscience d'avoir comme une dépendance de sa personne lui donnerait une autre façon de regarder, une façon plus décidée, plus assurée de parler et d'agir. Il porterait en soi le rayonnement d'un rêve comblé et ses yeux auraient ce magnétisme qui aime les autres femmes. Car l'homme aimé suscite sur son passage l'intérêt féminin. Est-ce un peu de l'ardent regard de sa maîtresse qui reste fixé au sien? Est-ce le fluide venu d'elle qui le transfigure? C'est un être nouveau qui aime l'amour.

Ainsi raisonnait-il, la veille. A présent, il considérait, assise à côté de lui, cette femme en robe de linon léger. Il se disait : « Elle est à

moi », et cela lui paraissait tout naturel, et ces mots ne soulevaient point l'allégresse attendue. Autour d'eux se dressaient les fûts droits et unis des pins ; les feuilles mortes jonchaient le sol, toutes parsemées d'éclats de soleil. Était-ce la sérénité égale et monotone du petit bois, la vie profonde et silencieuse du paysage, l'admirable limpidité de cette journée vibrante d'insectes et resplendissante de lumière ? Était-ce ce temps trop tiède, trop clair, trop beau ? Il se sentait un peu triste. Il avait toutes les raisons de jouir paresseusement de l'heure présente. Il n'en jouissait pas. C'était, en la douceur de son triomphe, comme une petite tache imperceptible qui en compromettait l'éclat. Il avait cru qu'une fois le maître de Françoise il ne désirerait plus rien. Il désirait encore. Quoi ? C'était très vague assurément. Mais cela était. Des rêves confus, informulés, informulables peut-être, faisaient son âme lourde. Il chercha à cet état un peu trouble une explication plausible et s'arrêta à cette hypothèse : sa victoire d'amour exaltant son ambition, il n'assignait plus de limite au pouvoir de sa volonté. Son orgueil, loin d'être

apaisé par ce premier résultat, le portait vers des victoires nouvelles. Une force d'instinct agissait en lui et, sous son impulsion intérieure, il se croyait de taille à soulever le monde. Or il n'était qu'un homme et se voyait petit.

Plus qu'à un autre moment, devant cette nature chatoyante et muette, devant cette femme jeune et charmante, il devait être sensible à la constatation de l'incurable infirmité humaine. Que savait-il de cette nature ? Que savait-il de cette femme ? L'une et l'autre, sous leur apparence séduisante, demeuraient effrayantes de mystère. Autant qu'au premier jour celle-ci lui était inconnue et fermée, et son regard posé sur elle se heurtait à la surface de ses yeux clairs, comme s'il se heurtait à la surface joyeuse de ce ciel bleu. Vingt fois, cent fois, précédemment, cette idée avait pu occuper son esprit ; on la trouve dans tous les romans, tous les auteurs l'ont exprimée. Et cependant jamais elle n'avait eu pour lui cette indiscutable évidence. Cette femme qui l'aimait, dont il était le maître, autant qu'on peut l'être, lui échappait. Il ne la

pénétrait pas, parce qu'on ne pénètre ni les choses, ni autrui, ni rien. Elle était comme l'eau, comme l'eau subtile, glissante et fluide qu'il tenait un instant dans le creux de sa main et qui fuyait entre ses doigts. Il pouvait se mirer en elle, la brouiller, la troubler, en passant ; elle se reformait, tranquille, derrière lui. Il croyait la saisir, elle se dérobaît. Il s'y plongeait un instant, ouvrait les bras pour la recevoir, la caressait, croyait l'étreindre, sans pouvoir retrouver, ensuite, la trace de son contact. Elle ne gardait rien de lui ; il ne modifiait rien d'elle. Quoi qu'il fit, oublieuse, elle continuait de suivre son même cours, de vivre sa même vie. Alors le besoin maladif lui vint subitement de faire parler Françoise, de la faire s'ouvrir, de la mieux connaître sur-le-champ, de tout savoir d'elle. Il lui dit :

— Parle-moi. Dis-moi des choses de toi.

— Quelles choses ?

— Je ne sais pas. Il me semble que je te connais entièrement et pas du tout. Dis-moi tes défauts. Tu m'apparais trop parfaite. Je te voudrais des défauts. Je t'aimerais mieux pour tes défauts.

Elle fut sur le point de lui dire : « Tu ne m'aimes donc pas ainsi ? » le vit nerveux, répondit :

— Je ne suis pas parfaite. J'ai mes défauts. Je suis capricieuse, susceptible. Je suis très mauvaise avec les gens qui ne me plaisent pas. Tu ne connais de moi qu'un aspect, celui de la femme qui t'aime. Tu ne me vois que dans une fonction, qui est celle de te le prouver.

Il comprit qu'il fallait la guider pour qu'elle quittât les généralités, et que, s'il voulait obtenir des confidences, il fallait qu'il lui ouvrît le chemin.

— Ainsi moi, dit-il, je suis très curieux.

Elle fit signe qu'elle s'en était aperçue, et ils pensèrent ensemble à ce matin où elle l'avait surpris chez elle en train d'ouvrir cette lettre venue de Londres. Il reprit :

— Oh ! chez moi, la curiosité atteint des proportions inouïes. C'est un besoin impérieux de savoir. J'en deviens indiscret. C'est nerveux. Ainsi, un jour, dans un omnibus, ayant vu une dame parler d'une certaine façon au conducteur qui l'aidait à descendre, je n'ai pu y tenir.

J'ai donné vingt sous au conducteur pour qu'il me répétât ce qu'elle lui avait dit.

— Ça, c'est prodigieux.

— N'est-ce pas ? Je suis curieux comme une femme... Seulement, je parle moins.

Et comme elle protestait :

— Allons ! tu ne vas pas nier cette vérité vulgaire que la curiosité et le bavardage constituent le plus bel apanage féminin. Cherche un peu combien de fois, toi qui est intelligente et adroite, tu as, inconsidérément et pour le plaisir de parler, prononcé des paroles que tu aurais dû taire.

— Je ne me rappelle qu'une fois où j'ai répété sur un camarade un potin qui courait et qui pouvait lui nuire. J'en ai été préoccupée toute la nuit.

— Ah ! tu as aussi la maladie du scrupule.

— Si je l'ai ! C'est-à-dire que j'en suis bête. Quand j'ai quelque chose à me reprocher, je n'en dors pas.

— Tu exagères.

— Non. Je t'assure... Je suis simple comme tout. Et puis je ne sais pas dissimuler. Tu as

bien dû t'apercevoir tout de suite que tu me plaisais et tu as pu suivre en moi, jour par jour les progrès du sentiment que tu y avais fait naître. Que de fois j'ai senti d'une façon précise, quand je me taisais, que tu me devinait ! Ces fois-là, ton regard me pénétrait toute et je me faisais l'effet, un peu honteuse, d'être soudainement mise nue devant toi.

Il pensait, surpris : « Ainsi, je lui ai donné le sentiment que je démêlais facilement ses pensées secrètes. Or, jamais je n'ai pu dire avec certitude : « Elle ressent cela. Elle éprouve cela. » Chaque fois que j'ai cru la surprendre, j'ai douté aussitôt de ma clairvoyance. Chère petite âme qui s'ignore elle-même et se croit simple ! » Puis : « L'idée que je me fais d'elle est peut-être aussi erronée que l'idée qu'elle se fait de moi. Pendant qu'elle me croyait occupé à lire en elle comme en un livre familier, de mon côté je redoutais sa lucidité attentive. Elle admirait ma force quand je me sentais plus faible qu'elle. L'étrange chose ! Ce que je vois en elle, ce n'est pas elle. Je serais bien étonné si, cessant de l'aimer, je la regardais comme

je regarde le premier venu. Son visage m'apparaîtrait dans la vérité de ses lignes, et je ne la reconnaîtrais plus. De même ce qu'elle voit quand elle me regarde, ce n'est pas ma personne réelle, c'est celle qu'elle imagine. »

Ils s'étaient levés. Elle le regardait, et son regard disait : « Depuis hier, je suis à toi, ton amie, ta chose. Je ne sens plus mon cœur dans ma poitrine : il bat dans la tienne. Tu m'as tout pris et rien ne m'importe plus que toi. Les heures charmantes que j'ai passées contre toi, serrée dans tes bras, je les revois, pendant que nous lisons, pendant que nous parlons, pendant que nous marchons. Je sens ton souffle sur ma nuque, sur mes épaules. Je pourrais te répéter une à une les paroles que tu m'as dites. J'en suis bercée doucement, et je suis tentée de fermer les yeux pour retrouver encore la sensation que j'avais de tes baisers longs et doux sur mes paupières. Tu as fait de moi la plus heureuse des femmes, et je t'aime de toute la force de ma loyauté. Je ne sais pas où nous sommes. Je suis comme hypnotisée d'amour, séparée de toute chose et uniquement

à toi. Ne vois-tu pas jusque dans mon âme ? Il me semble que mes yeux sont transparents et que tu découvres jusqu'à quel point ma tendresse pour toi est profonde et sincère. Aussi ne doute plus de moi. Ne me traite plus en adversaire. Ne lutte plus. Ne me cause pas de chagrin. Vivons d'amour. On meurt si vite ! Que cet amour nous éclaire et nous purifie, qu'il nous rende meilleurs, qu'il fasse de nous des êtres simples et droits, des êtres bons, indulgents et généreux. »

Le regard de sa maîtresse disait cela. Et André se rendait compte maintenant que sa tristesse ne venait pas de ce qu'elle lui échappait, de ce qu'elle restait mystérieuse, puisqu'elle s'ouvrait à lui et qu'il demeurerait triste. Il se sentait envahi d'un sentiment sans nom. N'était-ce pas un peu de ce désenchantement qui suit chez les imaginatifs tout rêve satisfait ? N'était-ce pas un peu de ce goût amer que prend toute réalité dont on a trop longtemps caressé l'espoir ? Combien de fois il en avait fait l'expérience ! Autrefois, enfant, pour la plus petite chose, pour un jouet, pour un vête-

ment neuf, il devançait par la pensée l'heure de la possession, et, celle-ci venue, il se trouvait que, l'ayant déjà vécue, il n'en éprouvait plus l'émotion attendue.

Alors il demeurait étonné, retournant sous toutes ses faces l'objet de son désir, comme s'il était dupe, comme s'il y avait là quelque chose de caché qu'un examen plus attentif dût lui faire découvrir. Hélas! il n'y avait jamais rien de plus que ce que son premier regard avait aperçu, et toujours, chaque souhait comblé, chaque réussite d'une entreprise, chaque succès obtenu avaient eu pour lui ce goût amer. Cela tenait peut-être à une disposition particulière de son esprit. Il était organisé pour ne jouir qu'à demi ou pas du tout des faveurs du destin. Mais il songea qu'il ne constituait pas un type unique; il se rappela les causeries de la veille avec elle, sur le néant de la minute heureuse. Il parla.

— Peux-tu me dire exactement ce que tu ressens?

— Une grande paix. Une grande joie.

— Voyons, reprit-il brusquement, sois sin-

cère. Peux-tu vraiment appeler cela de la joie?

— Je ne sais ce que c'est. C'est très doux.

— Enfin est-ce de la joie? répéta-t-il avec une sorte de dureté.

Il sembla alors qu'elle descendit en elle, qu'elle cherchât à s'éclairer mieux sur son état et que, profondément, elle s'écoutât vivre.

— Tu me gênes, dit-elle. Tu me troubles. Qu'as-tu? on te croirait fâché. Que t'ai-je fait? Est-ce qu'on peut définir une sensation semblable? C'est une sorte de langueur agréable. Je ne sais pas. C'est très doux, et peut-être au fond... oui... un peu mélancolique aussi. C'est une douceur grise... Je ne sais pas...

Elle ajouta :

— Je suis heureuse ainsi. Et toi?

Il répondit :

— Moi aussi.

Et il pensait : « Je l'aime, n'est-ce pas? Je l'aime. Il est clair que je l'aime. » Et il marcha près d'elle, rendu à une sorte de bien-être très vague qui endormait sa pensée.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme la montre de Françoise était arrêtée, ils allèrent, à

Chexbres, la porter à l'horloger. Ils revinrent par une prairie, sur la rive d'un petit ruisseau au bord duquel ils s'assirent, et l'heure passa. Ils entendaient de temps à autre, sur la route, le trot d'un cheval. Des gamins passèrent, auxquels ils jetèrent des sous, et la sérénité du soir descendit sur le paysage. Ils se remirent à marcher. Des insectes qu'on nomme tisserands parce qu'ils semblent tisser dans le vide on ne sait quelle invisible trame, faisaient remuer l'air devant eux. De sa canne il s'amusait à les sabrer et ils se reformaient aussitôt. Ils foulaient l'herbe de la prairie, longeant un rideau de broussailles. Un instant, André se trouva séparé d'elle et elle le cherchait, quand furtivement, par derrière, il s'approcha d'elle, la prit des deux mains à la taille en lui criant :

— Prends garde!

Elle était très nerveuse; elle devint très pâle et fit « Oh! oh! » plusieurs fois. Il la regardait en riant de sa malice. Mais elle tremblait encore de saisissement, et sa figure changea. La peur elle-même, le dépit d'avoir eu peur la firent soudain fondre en larmes en disant :

— Non, c'est bête. C'est méchant.

Il était abasourdi qu'elle pût pleurer pour si peu de chose. Il la gronda doucement.

— Voyons, qu'as-tu ? Voyons, Françoise ! C'est fini ? C'est fini ?

Ils revinrent. Elle avait la tête lourde. Lui se sentait plein de regrets et irrité aussi par cette nervosité singulière. Ce petit fait était sans importance, et il l'eût oublié comme elle l'oublia elle-même, si, quelques jours plus tard, au cours d'une promenade, comme elle le précédait et qu'elle s'était baissée pour cueillir une fleur, l'envie irrésistible ne lui était venue de recommencer. C'était un besoin nerveux de se précipiter sur elle, de lui crier : « Prends garde ! » pour qu'elle eût peur et qu'elle pleurât encore. Il se contenta, mais demeura plongé dans un monde de réflexions. Quel instinct pervers le poussait à cet acte ? Quels germes empoisonnés portait-il ? Il retrouvait en lui l'enfant cruel qui était tenté d'étrangler, autrefois, la bête docile qu'il caressait. Sûrement une force espiègle et malfaisante agissait dans les profondeurs inconscientes de son être. Ce menu souvenir le frappa : Un jour,

à douze ans, chez des amis, un bébé qu'on lui montrait dans un berceau l'impressionna désagréablement. Devant la mère, il s'écriait : « Comme il est gentil, ce bébé ! Est-il gentil !... » Mais, celle-ci ayant le dos tourné, il se mettait à faire des grimaces pour effrayer l'enfant. L'enfant pleurait. La mère revenait inquiète. André reprenait : « Comme il est gentil, ce bébé ! Quel joli bébé !... » Ce souvenir, rapproché de sa tentation présente, lui ouvrait des horizons inconnus. Il y a toujours en nous des portions que nous ignorons et que nous n'apercevons qu'à la lueur de certains événements. A ce moment, Françoise, qui avait cueilli sa fleur et la portait à ses narines, vit André soucieux. Elle lui dit, en s'approchant de lui, avec une grâce câline :

— Tu m'aimes ?

Il répondit tendrement :

— Peux-tu me le demander !...

IX

Rentrés à Paris, il n'y eut rien de changé, en apparence, dans leurs relations premières, et leur liaison ne fut connue que de Philippe, pour lequel ils n'avaient pas de secrets.

Tour à tour il recevait leurs confidences.

Françoise lui disait :

— Il m'aime. Si vous saviez comme il m'aime ! C'est une nature un peu fière et dominatrice ; mais quel excellent cœur !

André lui disait :

— Elle m'aime un peu trop. Elle ne me quitte pas des yeux ; elle est suspendue à mes lèvres : « Parle, mon chéri ; je t'écoute ; je t'entends ; le seul bruit de tes paroles me rend heureuse. » Et ce sont des protestations tendres !... Non, décidément, je ne suis pas à la hauteur d'une aussi grande passion.

Et Philippe songeait : « C'est donc une vérité

générale et éternelle qu'il faut, en amour, peu donner pour recevoir beaucoup. »

Françoise adorait André et ne s'apercevait pas qu'il était tiède. Elle vivait dans un état d'illusion commun aux êtres très épris, et son âme réfléchissait toutes choses à la façon de ces miroirs convexes qui déforment les images en les grossissant. Les plus petits faits, un sourire qu'il lui jetait, l'action de lui baiser la main, cérémonieusement, devant le monde, emplissait son cœur d'une joie de petite fille. Elle était tentée de jouer avec lui comme une enfant, de rire sans objet, de battre des mains, de sauter, de danser. Il versait en elle une vie jeune et savoureuse. Et elle goûtait un charme reposant à se laisser dominer par lui, à le reconnaître son maître et son roi. Elle se démettait en sa faveur de tous ses titres et prérogatives de jolie femme, de femme intelligente. Elle s'humiliait jusqu'à n'être plus qu'une émanation de lui, son reflet et son ombre. Elle était sa chose. Elle, l'aimait sans songer à elle qui n'existait plus que par lui et qui n'avait d'autre volonté que la sienne. Il s'était introduit en elle, brusquement.

du jour où il l'avait prise. Il y habitait désormais. Il y avait tout transformé à son caprice. Quand elle jetait un regard en elle, elle ne se reconnaissait plus, et elle goûtait un plaisir extrême à ne plus se reconnaître et à songer qu'elle était une femme nouvelle.

— Il m'a faite sienne, disait-elle un jour à Philippe. Tenez, j'en suis venue à être plus heureuse du bien qu'on dit de lui que des éloges qu'on me fait à moi-même.

— Je l'ai bien vu, répondit Philippe. Toutes les fois que vous avez quelque chose d'original ou d'ingénieux ou de spirituel à dire, vous le lui attribuez aussitôt, vous commencez votre phrase par : « André me faisait remarquer »... ou bien : « C'est André qui a pensé que... » Vous vous effacez sans cesse. « C'est lui qui m'ouvre l'esprit », répétez-vous à chaque instant, et hier, quand vous m'avez demandé en sa présence, à moi qui vous connais bien et sais trop ce que vous valiez avant : « Lequel est le plus intelligent de nous deux ? » il était visible que vous souhaitiez m'entendre répondre : « C'est lui. » Et quand j'ai répondu cela, en effet,

vosre joie était sensible par l'effusion avec laquelle vous m'avez serré la main.

— C'est vrai, déclara-t-elle, je l'aime de toutes mes forces.

Aussitôt, devant le regard doux et un peu étrange dont il l'enveloppait :

— Et lui aussi, n'est-ce pas? il m'aime? Il vous le dit?

Alors, pour la rassurer :

— Eh bien! il ne manquerait plus que ça qu'il ne vous aimât pas!

Elle ne s'objectait même pas, distraite qu'elle était de toute réalité par André, que Philippe l'avait aimée, qu'il l'aimait peut-être encore et qu'il y avait, dans ce cas, quelque cruauté à l'entretenir sans cesse de son amour pour l'autre. Son besoin d'expansion était tel qu'elle y cédait sans réflexion, et si la pensée lui vint un instant que Philippe avait été amoureux d'elle, elle dut se dire que le temps avait passé, qu'il s'était consolé ou résigné. Les femmes acceptent, comme s'il leur était dû, tout dévouement d'un homme qu'elles n'aiment pas. Elles ne lui en gardent même aucune gratitude. Et il pourrait, pour

les servir, accomplir l'action la plus héroïque, qu'elles ne songeraient pas à s'en étonner.

Philippe avait donné à André l'assurance que son cœur était calme et qu'il ne rêvait plus l'impossible. Il trouvait à la fois doux et amer d'entendre leurs confidences. Françoise lui disait souvent : « Vous êtes mon meilleur ami » et il trouvait dans ces paroles affectueuses une récompense à son renoncement. Même, parfois, elle ajoutait : « Faut-il que j'aie confiance en vous pour vous dire ces choses ! » et elle semblait ainsi lui faire une faveur.

Un soir, après dîner, comme elle ne jouait pas, et qu'ils étaient réunis tous les trois, rue du Colisée, elle lui dit :

— Tout à l'heure avant que vous veniez, j'étais étendue sur ce canapé et, pendant qu'André s'amusait au piano, je sommeillais. Il s'est levé. A travers mes paupières j'ai vu son ombre se dessiner, je me suis éveillée et...

Elle se tourna vers André :

— Répète un peu ce que tu m'as dit.

— Quoi ? fit-il, je ne sais plus.

— Voyons, tu ne sais plus ? Voici la phrase :

« Tu étais si jolie, ma chérie, que c'était à en pleurer d'attendrissement. »

Telles étaient ses paroles, en effet; mais il les avait dites un peu parce qu'elle était jolie, en réalité, et beaucoup pour lui être agréable, par un sentiment de délicate pitié. Et voilà que, répétées ici, elles lui paraissaient légèrement ridicules. Elles sonnaient faux. Il s'étonna qu'elle ne le comprît pas, qu'elle n'en devinât pas le mobile généreux. Il la trouvait trop aveugle, décidément; il était choqué qu'elle ne gardât pas pour elle ce que nulle autre oreille n'aurait dû entendre. Son mécontentement avait encore une autre raison. Il avait souvent déclaré à Philippe qu'il subissait sans enthousiasme l'amour de Françoise, et celui-ci, devant ce petit fait, était fondé à croire que, par vanité, par pose, il lui avait menti. Il prit le parti de nier.

— Comment?... Je n'ai pas dit ça.

Il pensait qu'elle n'insisterait pas. Elle insista.

— Tu n'as pas dit ça ?

— Mais non.

— Voyons, je ne rêve pas, fit-elle en se passant la main sur les yeux. Tu m'as dit textuellement...

— Tu te trompes. Je n'ai rien dit du tout.

Cette tranquillité la stupéfiait. Elle demeurait bouche bée. Plaisantait-il ? Était-il sérieux ? Elle reprit :

— Écoute, tu as ton bon sens ; moi aussi. Tu ne m'as pas dit tout à l'heure : « Tu étais si jolie, ma chérie, que c'était à en pleurer d'attendrissement. » Tu ne m'as pas dit ça ? Rappelle-toi. Je ne suis pas folle.

Il répéta :

— Je n'ai pas dit ça.

Elle le regardait fixement. Il soutint le regard. Il se fit un silence. Et soudain, devant cet homme qu'elle aimait et qui mentait, elle éprouva une affreuse sensation de solitude et fut prise d'une irrésistible envie de sangloter. Cet homme mentait. Dans ses traits qu'elle croyait tant connaître, un être nouveau venait de lui apparaître, un être inconnu, un être qu'elle ignorait, qu'elle n'avait jamais vu et qui lui faisait peur.

Elle prononça, humblement :

— C'est bien, mon chéri, tu ne m'as rien dit. Et, dans un nouveau silence, elle regarda son

assiette, la nappe, Philippe. Il venait de se passer quelque chose d'imperceptible, un rien, mais qui aurait, lui parut-il, des conséquences très graves. Elle avait constaté, par ce petit fait, que leur union, que le don d'elle-même n'avait rien changé à leurs situations respectives, qu'il était et serait toujours pour elle un inconnu, un étranger, animé de pensées, d'intentions, de sentiments dont elle ne connaîtrait jamais que ce qu'il voudrait bien lui en dire. Or il mentait. Désormais elle ne pourrait plus avoir cette délicieuse confiance. Elle redouterait à tout instant de voir apparaître cet être nouveau, mauvais, dissimulé, hostile. Ah! pauvre naïve qui se croyait aimée! Quelle valeur pourrait-elle accorder demain aux mots tendres qu'il lui dirait, si, en présence de Philippe, son meilleur camarade et assurément son confident, il les désavouait. Il avait honte de son amour pour elle, l'ingrat! alors qu'elle eût voulu, elle, crier au monde toute l'adoration fervente qu'elle avait pour lui!

L'impression qu'eut Philippe de cet incident fut d'abord celle que prévoyait André. Il pensa

que son ami, par un sentiment assez compliqué et assez obscur où, pourtant, il démêlait beaucoup de son orgueil naturel, voulait se grimer à ses yeux et lui cacher l'état réel de ses sentiments pour Françoise. Un pareil être se fût considéré comme inférieur en partageant tout bonnement, à la façon d'un simple mortel, la tendresse de son amie.

Cette particularité d'orgueil lui parut détestable et mesquine.

Puis, à la réflexion, en les observant mieux l'un et l'autre, son impression différa. A la lueur de ce petit fait, mille détails, que son attention avait négligés jusque-là, s'éclairèrent. André, par son attitude, par sa physionomie même, un sourire, un silence, une intonation de voix, l'expression d'un regard, révélait mieux que par aucune confidence combien il répondait peu à toute cette grande passion dont frémissait Françoise. Un peu inquiète et désireuse de rentrer en grâce après ce petit nuage de tout à l'heure, elle ne le quittait pas des yeux. Elle lui prenait la main, la portait à ses lèvres en signe d'obéissance, de soumission, d'esclavage.

Il la subissait. Il se prêtait même de bonne grâce à ces enfantillages ; mais on sentait qu'il le faisait par devoir et qu'il se disait : « Il faut que je sois ainsi. » Il s'était trompé. Il s'était cru capable de l'aimer longtemps, et, après deux mois, déjà il était las. Or, comme il s'estimait, il entendait se comporter dignement vis-à-vis d'elle, et il se donnait la satisfaction de se montrer généreux. Il la subissait avec une sorte d'affectueuse pitié. Même, quand ils étaient seuls, il lui faisait l'aumône de paroles plus tendres. Peut-être, qui sait ? — l'âme étant si mobile — était-il sincère quand il les prononçait. Ensuite, quand il se les rappelait ou qu'on les lui rappelait, elles devaient avoir à son oreille un étrange accent. Ainsi, jamais Philippe n'avait, comme ce soir, senti le divorce moral qui séparait ces deux êtres. Françoise parlait : il l'écoutait avec complaisance, mais, visiblement, sans intérêt. Il se mit au piano. Elle le suivit, posa les mains sur son épaule, se pencha : il ne se dégagea pas, mais ne fit pas un geste pour l'encourager. Il continua de jouer, l'esprit loin d'elle. Et Philippe se sentait triste,

à l'idée des lendemains qui attendaient Française :

Un instant, comme il disait qu'il ne pouvait souffrir la laideur, elle déclara :

— Il y a quelque chose de mieux que la beauté, c'est la bonté.

Il sembla de la main envoyer la bonté à tous les diables. Et cela ouvrait au témoin attentif de brusques horizons sur la durée de sa patience.

Un autre moment, comme Philippe et lui, sur un canapé, conversaient à demi-voix, elle s'approcha. Il cessa aussitôt de causer. Elle demanda s'ils voulaient de la bière. Puis, comme elle quittait la pièce pour donner des ordres à ce sujet, il avança la main et, très doucement, poussa la porte sur elle. Et ce geste en disait long.

André la subissait. Il la subissait, croyait-il, par un sentiment de charité. Au fond, il tenait à elle, un peu, et, s'ils s'étaient quittés, elle lui eût certainement manqué. Souvent, loin d'elle, il lui arrivait de se reprocher sa tiédeur. Il se trouvait injuste vis-à-vis d'elle, se disait : « Elle est tout de même gentille », un peu ému, le

cœur étreint par le remords de ne pas répondre mieux à sa tendresse. Alors il avait hâte de la revoir. Il courait chez elle. Il l'embrassait avec effusion. Et là, dégrisé, rendu à ses instincts mauvais, il avait envie soudain de la faire souffrir. Cela l'eût soulagé de la voir pleurer. Et ces mots montaient à ses lèvres : « Donne-moi autre chose. Tu me trompes. Nous nous trompons. Il n'est pas possible qu'il n'y ait que ça ! Nous ne sommes pas heureux ! » Il se taisait. Elle le voyait triste et devenait triste aussi, sans savoir pourquoi.

A une répétition générale, un après-midi, seul avec elle dans une baignoire, il lorgnait la salle et détaillait la séduction des femmes. Comme toutes étaient rendues jolies par la disgrâce de Françoise ! Il rêvait de les avoir toutes, et il n'avait que celle-là ! A la sortie, ils rencontrèrent Le Meslay, qui avait cessé de venir rue du Colisée depuis le jour où Françoise, pour plaire à André, avait accueilli ses plaisanteries avec quelque froideur. Il s'avança comme si de rien n'était.

— Bonjour. Comment allez-vous ?

Il s'inclinait, découvert, avec bonne grâce et cordialité :

— J'ai su que vous étiez de retour. Mais j'ai eu tant à faire que vous m'excuserez de n'être pas venu plus tôt vous présenter mes hommages.

Ils échangèrent quelques propos banals, pendant qu'André requérait une voiture. Il faisait déjà nuit. Des gens se retournèrent pour voir Françoise qu'éclairait un bec de gaz, et comme elle riait à un mot de Le Meslay, André lui dit :

— Ne riez pas si fort.

— Tiens, il vous donne des ordres, à présent ? remarqua l'autre, demi-railleur.

— Des ordres, non, dit-elle ; des conseils, oui.

Elle avança la main vers André, ajouta :

— Car c'est un très bon ami.

Celui-ci pensait : « Quel besoin a-t-elle de raconter ces choses-là à cet imbécile ? » Et soudain il se rappela qu'elle avait une réplique semblable dans le second acte de *Flirt*, qu'elle la disait avec la même intonation, en

l'accompagnant du même geste. C'était la première fois qu'il retrouvait dans la femme la comédienne. La voiture s'était rangée sur le bord du trottoir. Il aida Françoise à monter, fit mine de refermer sur elle la portière. Elle dit :

— Vous m'accompagnez ?

— Volontiers.

Il monta. Le Meslay salua, eut, pour plaisanter, le geste de solliciter un pourboire ; puis, la voiture en marche, la comédie finie, Françoise dit à André gentiment :

— Lève la glace de ton côté, mon chéri. Tu vas attraper froid.

Elle lui entourra le cou de son bras, mit sa joue contre sa joue, et ils demeurèrent ainsi sans parler. Il songeait : « Je ne l'aime pas. Hélas ! je suis plus triste encore que si, l'aimant de toutes mes forces, je désespérais d'être jamais aimé d'elle. Qu'ai-je donc d'infirmes en moi pour que je fane tout ce que je touche, pour que je sois incapable d'un sentiment complet ? Pourquoi est-ce que je ne l'aime pas ? Elle est jolie, désirable. Combien voudraient être à ma place ! Des hommes se retournaient tout à

l'heure, dans les yeux desquels je lisais la convoitise. Des femmes la considéraient avec envie. Ce gommeux semblait, en fermant la portière, me dire : « Je ne vous plains pas, mon gail-
lard!... » Pourquoi est-ce que je ne l'aime pas? Vraiment est-ce que j'ai consumé tout mon désir dans l'attente? Ou bien l'amour n'est-il chez moi qu'une des formes de l'instinct de domination? J'ai besoin de dominer. Tant que je ne domine pas, je suis malheureux. Une fois qu'une femme m'a cédé, je n'y pense plus. Seule à quelque prix pour moi celle qui me résiste. C'est terrible d'être ainsi. Car je ne serai jamais heureux. Si j'aime qui ne m'aime pas, je souffre. Aimé, je m'ennuie. Est-ce possible que je sois sans émotion à sentir contre ma joue cette joue tiède? Est-ce possible que je n'éprouve rien à voir, toute palpitante de tendresse, cette fine créature m'entourer de ses bras? Moi qui autrefois ne pouvait contenir les battements de mon cœur en sonnant à sa porte! Moi qui défailtais d'angoisse à sa vue, moi qui me sentais le plus favorisé des hommes quand elle daignait seulement me laisser entendre que je ne lui déplai-

sais point! Que de nuits j'ai passées à rêver sa conquête. Si l'on m'eût dit, à ces instants : « Tu l'auras un jour », je ne l'eusse pas cru. Or je l'ai, et je bâille! Nous sommes unis, et je rêve d'être libre! »

Françoise se serrait contre lui, avec une tendre ardeur.

— Mon chéri, embrasse-moi. Je t'aime, mon chéri! Mon chéri!

Il baisa ses paupières closes. Et il tressaillit à cette idée subite qu'il avait oublié, ce matin, de donner des ordres chez lui pour qu'on payât en son absence une note urgente. Elle demanda :

— A quoi penses-tu?

Il répondit :

— A toi.

Elle dit :

— Écoute, tu vas m'emmener dîner quelque part, où tu voudras. Je veux t'avoir toute la soirée. Tu viendras avec moi au théâtre, et nous ne nous quitterons pas.

— Si tu veux.

Il avait ouvert la bouche pour objecter un empêchement quelconque. Mais il l'avait vue si

suppliante qu'une pitié profonde l'avait envahi. La minute d'après, il le regretta; il se reprocha d'être faible et lâche. L'égoïste parlait en lui. Il avait passé avec elle toute la journée. C'était assez. Il se sentait prisonnier de cette tendresse, enfermé par elle dans quelque chose d'étroit qui l'oppressait. Cette geôle d'amour lui était intolérable. Il avait besoin d'air. Il s'était promis de rentrer chez lui, bien tranquillement, et de se coucher de bonne heure. Toutela semaine il avait veillé assez tard. Non, décidément, c'était trop bête! Il allait trouver un prétexte, dire qu'il était souffrant. Il prévit qu'elle l'interrogerait, qu'elle s'inquiéterait. Cela l'irrita. Ah! s'il était libre! S'il était libre!

Ce soir, dans sa loge où il l'avait suivie, comme elle s'habillait, il la considérait avec une sourde rancune. Il la trouvait déplaisante. Il se sentait animé de sentiments hostiles à son égard, et il s'excitait à la détester. Un instant, comme elle se faisait les lèvres à sa glace, elle l'aperçut et surprit dans ses yeux quelque chose de si dur, de si mauvais, de si impitoyable qu'elle en reçut un coup brusque et se retourna. Il avait repris son

expression normale. Elle crut s'être trompée. Pourtant elle avait vu, elle avait bien vu en son amant l'être méchant, l'adversaire, l'ennemi. Elle demanda d'une voix inquiète :

— Tu m'aimes?

— Mais oui, dit-il pour la rassurer.

Ceci se passait dans les derniers jours d'octobre. Ce fut vers cette époque qu'il rencontra chez elle une petite pensionnaire de quinze ans, M^{lle} Odette, élevée au couvent de l'avenue Hoche et qui venait passer chez sa sœur Françoise les vacances de la Toussaint.

Celle-ci lui avait souvent parlé d'Odette; mais il ne l'avait jamais vue. Il lui trouva l'air éveillé et sage, un trop grand nez, une trop grande bouche, avec quelque chose de morose dans toute sa façon d'être. Il s'attarda toute la journée rue du Colisée, car, bien que la petite ne se mêlât pas à la conversation, elle ajoutait par sa présence un élément nouveau à l'atmosphère de ce lieu. Elle le lui rendait supportable et presque attrayant. Il trouvait drôle son grand nez et sa grande bouche. Elle l'attirait par son air éveillé et piquait en même temps sa curio-

sité par son silence. Il s'approcha d'elle, un moment, pendant que Françoise écrivait des lettres.

— Pourquoi ne dites-vous rien, Mademoiselle?

— Parce que j'aime à me taire.

— C'est très dangereux, vous savez, le silence, pour une petite fille de votre âge. On prend de la vie un goût mélancolique qui ne vous quitte plus ensuite.

— Je me complais dans mes pensées.

— A quoi pensez-vous?

— A bien des choses.

Il l'examinait. Il découvrait à son grand nez des ailes délicates. Ses lèvres avaient la jolie couleur d'une branche de corail. Il reprit :

— Pensez-vous à l'avenir? Comment vous apparaît-il?

— Je ne sais pas.

— Au fond, vous souhaitez l'atteindre au plus vite. Vous voudriez être déjà une grande jeune femme.

— Oh! non.

— C'est que vous aimez le présent.

— Non plus.

— Alors ?

— Alors, je ne souhaite rien. La vie ne me paraît pas amusante, voilà tout.

— Oh ! oh ! que voilà des paroles désenchantées pour une petite fille !...

Elle sourit, non sans grâce :

— Je suis ainsi.

Il hocha la tête plusieurs fois. Il pensait à lui, se revoyait à son âge, déjà réfléchi et un peu taciturne.

— Moi, dit-il, à quatorze ans, j'étais, comme vous interne dans une pension. Je revois nos longues promenades du dimanche, au Jardin d'acclimatation, sous la conduite d'un pion, et surtout une fois rentrés, cette heure qui précédait le dîner. Quelle tristesse ! La grande cour grise, les grands bâtiments des classes, le crépuscule. Brr !... J'entends encore ce monotone refrain de quelques petits camarades jouant au furet : « Il court, il court, le furet ! » Je me promenais à l'écart, seul, et venais de temps en temps mirer ma figure pensive dans les portes vitrées des classes. Je me voyais insociable, difficile à vivre, sans liens de communi-

cation avec les autres élèves, et j'enviais les externes, ceux qui étaient libres, qui pouvaient se promener à l'aise, dans les rues, sans se suivre par files comme des prisonniers auxquels on fait prendre l'air. Je me croyais le plus malheureux des êtres, et, le soir, couché, pendant que la lumière falote de la veilleuse tremblotait sur nos petits lits blancs, dans le silence du dortoir, sûr que personne ne pouvait me voir, je pleurais de tout mon cœur. J'aurais voulu mourir. Le lendemain naturellement, j'avais honte de cette faiblesse. Mais, un peu plus tard, j'appris que quelques grands hommes que j'admirais avaient connu à cet âge, de pareils désespoirs. Alors j'en fus très fier.

Il s'avisa que Françoise avait cessé d'écrire et qu'elle l'écoutait, un peu surprise. Pourquoi tenait-il ces propos à cette enfant ? Par un sentiment assez compliqué et qu'il n'analysa point, cela ne fut pas désagréable à André. Mais comme elle se remit à écrire sans s'émouvoir davantage, il en reçut quelque humeur. Espérait-il qu'elle serait inquiète ? Cherchait-il,

sans se l'avouer, à la rendre jalouse? Et pourquoi?

Le lendemain, en se levant, il se posa cette question : « Que vais-je faire? » et trouva sa journée vide. Pas de lettres au courrier. Bien qu'il n'en attendît point, il interrogea plusieurs fois à ce sujet son domestique. Puis il s'habilla pour sortir et consulta le ciel, qui était à la fois clair et nuageux. A quelques jours de froid sec succédait ce matin-là, un temps tiède et pesant. Était-ce l'atmosphère plus magnétique? Il était las avant d'avoir rien fait. Comme tous les organismes où les nerfs dominant, celui d'André subissait étrangement l'influence des pressions atmosphériques. Il connaissait ces journées de sensations troubles où l'âme se gonfle de désirs indistincts où une sorte d'étourdissement endort l'esprit paresseux. Il semble qu'on ne puisse ramener sa pensée sur un point et qu'on ait en même temps une compréhension, plus vive, plus pénétrante des choses, une intuition plus subtile et des sens plus aiguisés. Quelque chose d'aérien et d'invisible, comme un fluide électrique, s'épand, rayonne

autour de vous ; on a comme la sensation physique des ondes qui vous baignent. Et le moindre incident, une rencontre imprévue, un trottoir que vous butez, un cheval qui vous frôle, une porte qui s'ouvre sur votre dos propage en vous un frémissement, long à éteindre. Vous sursautez au moindre son de voix. Le sang afflue brusquement à votre visage. Et, malgré votre air dégagé, un rien suffit à vous faire perdre contenance. André sortit, flâna sans but, monta chez Philippe, qui était absent, flâna encore désorienté, hésitant à descendre vers le Bois, suivit les Champs-Élysées et se trouva chez Françoise.

Ce fut Odette qui le reçut.

— Ma sœur est encore couchée. Elle dort.

— A onze heures ! Quelle paresseuse !

— C'est qu'elle a été un peu souffrante, hier soir, d'une migraine qui l'a prise au théâtre. Deux cachets d'antipyrine ne l'ont pas soulagée et elle s'est endormie très tard. Moi qui couche dans le cabinet de toilette, ça m'a réveillé de l'entendre bouger.

L'idée vint à André de pénétrer dans la

chambre de Françoise et de l'éveiller. Il l'eût fait, si cette petite n'avait pas été là. Ce léger obstacle le contraria. Pour la première fois, il ne se sentait pas maître, ici, d'agir à sa guise. Françoise, de ce fait, se trouvait imperceptiblement éloignée de lui. Cette circonstance la lui fit mieux apprécier. Il pensa : « Je ne vois pas Philippe. Je ne vois pas Françoise. Rien ne me réussit ce matin. » Il demanda :

— Ce n'est pas grave, surtout ?

— Ce n'est rien du tout. Un peu de repos lui fera du bien.

Il reprit :

— Moi non plus, ça ne va pas.

— Vous avez pourtant bonne mine.

— Vous trouvez ?

Et comme il se retirait :

— Restez un peu. Vous n'attendez pas ma sœur.

— Oui... je... Non... je reviendrai tantôt.

Un sourire entr'ouvrit la grande bouche aux dents claires d'Odette :

— Vous avez l'air de ne pas savoir ce que vous voulez.

— C'est vrai. Il est des jours où je ne m'appartiens pas, où je me promène en moi comme dans un lieu inconnu. Ça ne vous fait pas quelquefois cet effet-là.

— Non.

Il tenait le bouton de la porte, qu'il lâcha pour revenir à elle. Elle avait un air malicieux qui le gênait un peu, et il parlait surtout pour se démontrer à lui-même que ce n'était pas une gamine de quinze ans qui pouvait l'intimider.

— C'est bien naturel pourtant. J'ignore la plupart des êtres dont je suis composé. Je ne connais d'eux que mon père et ma mère que je retrouve plus particulièrement en moi. Mais, les autres?... Tenez, je les imagine assis sur un banc circulaire et se querellant sans arriver à se mettre d'accord. Cela m'explique les tiraillements dont je suis l'objet, mes incertitudes, mes hésitations, mes piétinements sur place et tout le tumulte de mon être aux jours où il ne parvient pas à dégager sa voie. Par exemple, je sors. Si d'impérieuses préoccupations ne m'appellent pas à un endroit déter-

miné, ma perplexité commence. Tel des personnages qui composent mon conseil intérieur m'incite à prendre à gauche, tel autre à prendre à droite. Celui-ci me rappelle des obligations mondaines, des cartes à poser, des visites à rendre. Ce devait être un homme de bonne compagnie. Celui-là me retient sournoisement et me prêche la solitude. Ce devait être un misanthrope. Et je ne sais lequel entendre.

— Je vous trouve amusant, dit-elle.

Il demanda de quoi écrire pour laisser un mot à son amie, s'installa dans le petit salon. écrivit :

Bonjour, Françoise. Figurez-vous que je n'ai aucune chance, ce matin. Je ne fais rien de bon et je m'ennuie un peu. Je doute de tout, de moi, du monde, du sort; je suis même tenté d'être injuste et de douter de votre affection. Mais j'aurais tort, n'est-ce pas? — C'est une mauvaise journée pour les nerveux. Il fait clair, il fait trouble; on ne sait plus. Je pense que vous serez tout à fait reposée et que je vous verrai tantôt. Pourquoi votre sœur vient-elle de me dire que j'avais bonne mine? J'ai toujours mauvaise mine quand je ne suis pas satisfait de vivre. Vous savez

qu'elle est charmante, votre petite Odette. Je l'ai regardée mieux encore qu'hier. Elle porte sur son visage une âme intelligente et bonne. Un rayon de soleil traversait vos rideaux orange (qu'elle appelle corail); c'est peut-être leur reflet qui me donnait bonne mine. Tout ceci est un peu incohérent, comme l'état de mon âme. État très doux, cependant. Je n'ai plus d'ennui. Je ne doute plus de vous. Je vous souhaite d'être belle, tantôt, et de riante humeur. Je baise, en attendant, votre petite main.

ANDRÉ.

P. S. — Surtout ne soyez pas jalouse de votre sœur.

Il remit ce billet cacheté à Odette. Puis, dans l'escalier, il réfléchit. Pourquoi cette phrase sur cette petite ? Pourquoi ce post-scriptum surtout ? Pour aiguïser précisément la jalousie de Françoise, pour la faire souffrir. Toujours cet instinct malfaisant. Et il pensa, mécontent et plein de regret :

— Quel vilain être je suis !

Chaque matin, André se levait en pensant : « J'en ai assez. Je vais rompre. » Il allait chez Françoise et ne rompait pas. Était-il touché par sa douceur et sa docilité? Elle ne lui fournissait aucun grief. Elle sentait qu'il lui échappait, et elle employait toute sa tendresse patiente à le reconquérir. « Ce n'est pas sa faute, se disait-elle. C'est un cœur difficile à fixer. Mais je le garderai, je le garderai. » Lui, cependant, ne se donnait plus la peine de la ménager. Il éprouvait même une sorte de plaisir cruel à lui dire :

— Je ne t'aime pas. Je ne t'aime pas. Je suis ici parce que j'ai pitié de toi. Mais je ne t'aime pas.

Et comme elle était prête à fondre en larmes, il se reprochait aussitôt sa dureté :

— Pardonne-moi, je suis un misérable de te faire de la peine. Je t'aime. Est-ce que je

serais ici si je ne t'aimais pas ? Comment peux-tu croire ?...

Elle hochait la tête :

— Oh ! je sais bien... Ne te défends pas... Je n'ai pas d'illusions... Je n'en ai plus...

— Allons, sottie, reprenait-il en lui prenant les mains, tu vois bien que je t'aime. Je t'aime et j'ai envie de te faire souffrir. Je ne sais pas... Je voudrais te dire de douces paroles et en même temps te faire de la peine. Je voudrais te rendre heureuse, et il faut, malgré moi, que je te torture. Qu'est-ce que j'ai ? De quoi suis-je fait ? Je ne sais pas ce que je voudrais et je me rends malheureux moi-même. Ah ! vois-tu, je ne mérite pas ton amour !

— Si, mon chéri, tu le mérites. C'est moi qui ne sais pas t'aimer comme il le faudrait. Je suis aveugle et maladroite. Je ne sais pas te prendre. Je t'importune ; je t'agace ; je t'irrite. Je le vois bien. Je devrais... Ah ! je ne sais pas, non plus !...

— Ma pauvre chérie, il faut me pardonner. Je suis un malade.

— Je souffre du même mal. Vois-tu, l'amour est une maladie...

— Peut-être.

Elle s'agenouillait près de lui ; elle l'entourait de ses bras ; elle posait sa tête, gentiment, sur sa poitrine et fermait les yeux.

— Aimons-nous simplement. N'est-ce pas possible ? Je voudrais te sentir toujours à moi, comme en ce moment.

Ils demeuraient ainsi quelques secondes. Puis il se dégageait et demandait brusquement :

— Pourquoi m'aimes-tu ? Je ne suis pas beau. Je ne te donne aucune joie. Je te fais pleurer. Je suis désagréable et brutal. Pourquoi m'aimes-tu ?

— Pour cela même, parce que tu es méchant et que je voudrais te rendre meilleur, parce que — je vais froisser sûrement ton vilain orgueil — parce que tu es un peu mon enfant, il me semble. Je voudrais te soigner. Je t'aime avec une tendresse prévenante et dévouée. Mais tu ne peux pas me comprendre!...

— Si.

Il ajoutait :

— Je t'adore. Je t'aime avec une mobilité, avec une vivacité de sentiments qui font que je te déteste une minute, pour être plus épris de toi ensuite. Je suis méchant parfois, d'une méchanceté de paroles, mais d'une méchanceté amoureuse.

— Comment serais-tu donc si tu ne m'aimais pas ?

— Si je ne t'aimais pas, je serais doux et poli.

— Cette réponse la rassurait pour quelques heures. Elle se répétait : « Il m'aime. Sa méchanceté en est la preuve. Si je lui étais indifférente, il serait doux et poli. »

Puis, à la réflexion, quand il n'était plus là, elle mesurait toute la distance qui les séparait. Elle se voyait occupée de lui, souhaitant sa présence même méchante, même cruelle. Et elle se demandait : « A quoi pense-t-il, lui ? » A tout, sauf à elle. Il faisait : « Ouf ! » sans doute. Il respirait. A le suivre, parfois, du regard, derrière la vitre, elle sentait son cœur se serrer. Ce n'était plus cette démarche d'homme tourmenté dont la main nerveuse et

crispée révélait l'âme orageuse. C'était une démarche aisée, légère, insouciant. Son dos marquait l'allègement. Il se dépêchait, comme s'il craignait qu'on le rappelât, tournait soudain dans l'avenue des Champs-Élysées, et chaque fois, elle se demandait : « Le reverrai-je ? »

Souvent, avant qu'il disparût au tournant de l'avenue, elle songeait au bonheur qu'elle éprouverait s'il venait à se retourner vers la maison. Ce simple mouvement attesterait mieux que toute protestation qu'il l'aimait encore et que, l'ayant quittée, il ne l'oubliait pas. Jamais il ne se retourna. Jamais il ne ralentit le pas. Jamais il ne lui parut songeur ou soucieux, mais seulement satisfait d'être seul. Alors elle demeurait à la fenêtre sans plus rien voir, dans une sorte de résignation sans pensées.

Certains matins, elle se trouvait pleine de courage. Elle raisonnait. Elle se persuadait que c'est un privilège, à notre époque désenchantée, de pouvoir encore aimer. Elle s'estimait d'être une amoureuse, de porter en soi une réserve de tendresse que les désillusions n'avaient point tarie. Il s'agissait de savoir si, dans

l'accouplement de deux êtres intelligents, dont l'un doit vaincre l'autre. celui qui aime est moins heureux que celui qui est aimé. Il y a, dans le don de soi à un autre, sans rien exiger en retour, une vertu consolante. Tout sentiment noble comporte sa récompense, et l'être qui met dans le bonheur d'autrui la source de ses joies goûte de ce fait une satisfaction intérieure inconnue de l'égoïste. « Comme je t'aime ! songeait-elle. Nul ne t'aimera jamais autant que moi ! » Elle se persuadait ainsi qu'il ne trouverait pas ailleurs un sentiment qui vâlût le sien, et elle en ressentait quelque fierté.

Dépossédée d'elle, attachée à ses pas, suspendue au moindre de ses caprices, elle attendait de lui toute félicité ou tourment. Seul, il avait le pouvoir de faire en elle la lumière ou l'ombre. Par lui elle vivait une vie d'émotions, de fièvre et d'anxiétés qui avait son charme. Or, celui qui se laisse aimer, quelle joie éprouve-t-il ? Il se croit supérieur parce qu'il reçoit beaucoup et donne peu en échange, ou parce qu'il ne donne rien du tout. Une secrète vanité est, un instant, caressée chez

lui par l'idée qu'il est le plus fort. Le plus fort? Cette vanité pèse peu, bientôt, devant la sensation de son impuissance. Car il doit bien s'avouer, quand il s'interroge, que s'il n'aime pas davantage, ce n'est pas parce qu'il ne le veut pas, mais parce qu'il ne le peut pas. Les extases, les ivresses de l'être qui aime sont, pour lui, choses inintelligibles. Il s'attriste de ne pouvoir les partager, et il s'ennuie.

« Oui, songeait Françoise, si je souffre, il s'ennuie. N'est-ce pas lui qui est le plus à plaindre? Mes inquiétudes, il dépend de lui de les calmer. Mes larmes, il peut les tarir. Il peut me rendre heureuse, tandis que sa détresse est incurable. Ni lui ni moi n'y pouvons rien. L'ennui n'est-il pas le pire des maux? Mon cœur souffre. Le sien est inerte. La souffrance, c'est encore de la vie, c'est de la vie frémissante, aiguisée, suprême. Être inerte, c'est être infirme. Qui ne préférerait un organe douloureux à un organe paralysé? Ah! s'ouvrir à l'amour, faire pénétrer en soi jusqu'à vous inonder sa force capiteuse, ensorceleuse, bien-faisante et cruelle! Éprouver! sentir! Qu'im-

porte les jours sombres ! Il y a des jours clairs. La tourmente n'est-elle pas, pour toute âme ardente, préférable à l'uniformité grise, et la tempête au calme plat ? Quel esprit aventureux ne risquerait volontiers de choir dans le gouffre pour connaître la minute radieuse où l'on touche la cime ? » Et elle concluait qu'en somme, malgré ses larmes, le meilleur de la vie, c'était encore dans l'amour qu'elle l'avait trouvé.

Mais ces phases étaient courtes. Son courage tombait vite. Elle n'était pas réconfortée par ces raisonnements, et, variable comme toute femme, elle s'apitoyait sur son sort. Elle ne tarda pas à se trouver diminuée par cette tendresse non partagée et fit des découvertes. Privée d'amour, elle se vit déparée et comme enlaidie. Elle n'était plus sûre d'elle-même, de sa grâce, de son charme, de sa séduction. Elle s'aperçut que, pour toucher André, pour l'émouvoir, elle manquait d'éloquence. Elle ne trouvait pas le mot qu'il fallait dire, le geste qu'il fallait faire. Il arrivait. Elle l'accueillait glacée, bien que son cœur battît avec force dans

sa poitrine. Et elle ne trouvait pas la force de se jeter à son cou, pour le retenir, quand il s'en allait.

Parmi ses découvertes, elle fit celle-ci : « L'amour rend moins intelligent. » Lorsque cette pensée se formula dans son esprit, elle s'y arrêta longuement. Elle était moins intelligente. Toutes les forces actives de son être utilisées par l'amour, elle n'avait plus ses curiosités d'autrefois, elle n'accordait plus d'attention à la vie qui passe, elle se désintéressait de mille choses qui, précédemment, éveillaient son cerveau. André lui cachait le reste de l'univers.

Peu à peu, le vide s'était fait autour d'elle, sans qu'elle s'en aperçût. Ses familiers l'avaient délaissée. Autrefois il ne se passait pas de soirée, au théâtre, où elle ne se vît, dans sa loge, entourée de quelques amis. Aujourd'hui personne ne venait plus. Des semaines entières s'écoulaient sans qu'elle reçût une visite. Seul, Philippe lui demeurait fidèle. Pour la première fois, elle songea avec une réelle pitié à ce qu'il avait souffert pour elle. Elle comprenait,

pour l'éprouver aujourd'hui, la peine qu'il avait eue à se voir dédaigné. Elle se trouva rapprochée de lui par ce sort commun. Elle lui livrait son âme, sans réserve. Et il la consolait.

Il lui disait :

— André vous aime à sa façon. Acceptez ce qu'il vous donne. Ne désespérez pas. Je sais tout ce que vous êtes pour lui. Vous lui êtes chère. Mais il est ainsi qu'il lui faut faire souffrir ceux qui l'aiment. Soyez forte. Soyez maternelle avec lui. Guidez-le sans qu'il s'en doute. Soyez son amie, sa camarade, sa confidente. Une femme qui pleure n'est pas attrayante. Faites en sorte qu'il se trouve bien de venir ici. Cachez-lui vos inquiétudes et vos tourments. Montrez-lui un visage souriant. Faites-lui la vie facile et douce. Peu à peu, au lieu de le sentir s'éloigner, vous le verrez revenir. Pour cela, pour avoir la force de vous maîtriser. Ne demeurez pas seule, comme vous le faites, ne vous enfermez pas dans votre chagrin. Entourez-vous de gens, comme autrefois. D'abord vous vous sentirez triste à mourir, au milieu d'eux.

Prenez sur vous de les tolérer. Peu à peu, ils vous distrairont. Vous esquiverez, une heure, auprès d'eux, les pensées qui vous rongent. Ce sera toujours une heure de prise sur elles. Voyez-vous, le mouvement, le bruit, une atmosphère d'agitation vous composent une âme mobile, ce qui est précieux contre les grandes douleurs.

Elle hochait la tête.

— Je ne suis bonne à rien. Tout m'inspire un profond dégoût. Si j'avais un rôle à créer en ce moment, je le rendrais. Je joue, le soir, d'une façon automatique. Les paroles sortent de mes lèvres machinalement... Pourtant, hier, je me sentais si énervée que j'ai pleuré de vraies larmes en scène. Jamais on ne m'a autant applaudie. Mais le public, le succès ne me sont plus rien.

Il objecta :

— Soyez franche. Pendant qu'on vous applaudissait, vous étiez frémissante...

— Oh ! non.

— Vous étiez frémissante et vous songiez : *S'il était dans la salle !*

— C'est vrai, j'ai songé à cela. Rien ne peut m'arriver d'heureux que ce qui est de nature à me rehausser dans son esprit.

— Alors, soyez brave. Surmontez votre découragement. Moi aussi j'ai été très malheureux. Je n'ai jamais manqué d'énergie. La souffrance, au lieu de vous abattre, doit vous relever. Ne songez pas à rendre les rôles qu'on peut vous offrir. Acceptez-les avec reconnaissance. Libérez-vous en eux de toutes les forces de tendresse qui vous étouffent. Donnez-leur toute l'humanité douloureuse dont vous êtes débordante. Et puis, ne soyez pas triste d'aimer. Aimer c'est vivre. Croyez-vous qu'il soit plus heureux que vous, lui ?

— Je sais... Je me suis dit ces choses aussi...

— Répétez-vous-les. Et tenez, pour aller jusqu'au bout de ma pensée, soyez bonne. Réfugiez-vous dans la bonté. L'égoïste surtout est à plaindre. Rien ne le satisfait, et, s'il avait la lune, il voudrait autre chose. Mettez, au contraire, votre bonheur dans celui d'autrui. C'est ce que j'ai fait pour ma part et j'y ai trouvé la paix. Quand vous avez commencé à aimer An-

dré, je me disais : « Elle est heureuse. » Quelle pensée consolante c'était pour moi de savoir que ce bonheur vous me le deviez un peu, que j'en étais un peu l'artisan. Hélas ! il a été de bien courte durée !...

Françoise le regardait comme elle ne l'avait jamais regardé, émue par ses paroles. Une âme si noble rayonnait sur son visage qu'il en était transfiguré. Un élan la porta vers lui :

— Quel dommage que je ne vous aie pas aimé, vous !

Un soir, il la trouva dans la bibliothèque, comme la nuit tombait. La pièce était plongée dans une demi-obscurité, et elle n'avait pas voulu qu'on allumât. Quand elle vit la porte s'ouvrir, elle tressaillit.

— Ah ! c'est vous. J'ai cru que c'était André. Mon bon Philippe ! Asseyez-vous. On va allumer.

Et quand il fit clair :

— Vous ne m'abandonnez pas, vous. Je ne suis pourtant pas amusante !... Savez-vous qu'il y a plus de huit jours que je n'ai pas été un

instant seule avec lui ! Quand il vient me voir, il se fait toujours accompagner d'un ami. On dirait qu'il redoute de se trouver en tête-à-tête avec moi. Alors il m'amène le premier venu, cause de choses indifférentes et repart après une demi-heure. Je voudrais le retenir et je ne puis. Je sens que c'est la fin. Se peut-il qu'il ne m'aime plus ? Se peut-il que le feu qui me consume ne le réchauffe pas ?

Comme il voulait la rassurer encore, elle l'interrompit avec volubilité, brusquement penchée vers lui, la main posée sur son bras.

— Non. Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Cela ne vous paraît pas possible que, de toute cette jolie aventure il ne reste rien, que toute ma tendresse, que tout ce que je lui ai donné de bon et de sincère ait été perdu ! Vous qui le connaissez, dites-le-moi. Notre amour n'a pas été une simple rencontre, un caprice, une passade. Dites, ce n'est pas possible ?

— Non, vous valez mieux que ça. C'est lui qui ne vous vaut pas.

Ce n'était pas répondre, et pourtant elle n'insista pas.

— Ah! mes pressentiments! dit-elle. Comme j'hésitais à l'aimer! comme je me défendais! Que de fois, sur le point de me jeter dans ses bras, la peur de souffrir me retint! Dites après cela qu'il n'y a pas quelque chose, je ne sais quoi, par lequel nous sommes avertis souvent que nous nous engageons dans un mauvais chemin?

Elle laissait sa main appuyée sur son bras. Il prit cette main dans les siennes. Il ne trouvait pas de paroles consolatrices et se contentait de murmurer :

— Ma pauvre amie... ma pauvre amie...

— Tenez, dit-elle, je ne puis lire ce nom : André, dans un roman, dans un journal, sans éprouver une émotion. Et ceux-ci par exemple : Suisse, Lausanne, quand ils tombent sous mes yeux, s'éclairent subitement. Ils sortent de la page, et je reste fascinée. Cela me fait mal... Voyez quelle figure j'ai. J'ai maigri. Mes robes flottent autour de ma taille. J'ai des étourdissements quand je me mets debout. Couchée, mes oreilles tintent. Pour un rien la fièvre me prend. J'ai les mains moites, la gorge sèche, et

mon cœur bat d'une façon désordonnée. Le médecin me dit : « Vous vous épuisez ; vous devriez vous reposer. Le théâtre vous tue. » Il feint de croire que c'est le théâtre ; mais, au fond, il n'est pas dupe. Tantôt, comme il était là et que je me plaignais de faiblesse dans les jambes, d'appréhensions, de douleurs dans la tête et au côté, il m'a regardée profondément et m'a dit : « Vous, vous avez attendu quelqu'un qui n'est pas venu. » En disant cela, il voyait en moi jusqu'au fond de l'âme, et je me suis sentie rougir.

Il se levait. Elle demanda :

— Où allez-vous ?

— Je vais chez André et je vous le ramène.

— A quoi bon ! dit-elle. Vous ne le trouveriez pas ou bien, si vous le trouviez, il serait fâché que je vous aie parlé. Non, restez. Ne me laissez pas seule. Parlez-moi. Dites-moi ce que vous éprouviez autrefois. Si vous saviez comme je vous comprends maintenant ! On est égoïste quand on aime ; je vous ai fait souffrir. Parfois je me dis que j'ai peut-être été coquette involontairement avec vous, et que c'est cela que j'expie en ce moment.

— Rassurez-vous. Non. Vous avez été très loyale, toujours. Vous ne m'avez jamais encouragé. Ce n'était pas votre faute si je vous aimais.

— Mais j'aurais dû être meilleure. Tenez, je me suis rappelé ces jours-ci une lettre que vous m'avez écrite et qui commençait ainsi : « Il y a quatre ans que je vous aime. » Vous m'y donniez ce détail qu'un jour, aux Tuileries, assis sur un banc, vous vous étiez senti si malheureux que les larmes vous coulaient sur les joues. Et le soir, rentré chez vous, vous avez trouvé un mot de moi où je vous disais : « Quelle jolie journée ! » Je ne sais pas pourquoi ce détail m'est revenu, mais je ne puis vous dire maintenant combien il m'a émue.

— Ma pauvre Françoise !

— Parlez-moi ; dites-moi ce que vous éprouviez. C'est encore très égoïste ; mais cela me console un peu de savoir que vous avez passé par les mêmes chemins.

Ils parlèrent longuement. Ils remuèrent des souvenirs. Il lui conta par le menu ses impressions, le soir où il avait dîné à son chevet, et,

le lendemain, sa causerie avec André, ses espoirs et ses désespoirs et ses constatations attristées : « Asseyez-vous là ; on est bien mieux. » Ce n'était pas à lui qu'elle eût dit de s'asseoir là où l'on était bien mieux ! Et les petites blessures qu'involontairement il lui infligeait. Et ce jour, à déjeuner, où André se moquait de lui : « patati, patata, patapoum. » Et elle qui riait. Puis, quand, sur sa prière, accompagné par André au piano, il avait chanté, quel regard d'elle à son adresse il avait surpris, juste comme il sentait se former sur son front une goutte de sueur ! Ce regard suivait cette goutte, impitoyablement. Elle semblait noter tout exprès ce qui pouvait l'amoindrir. Impression créée par sa sensibilité. Certainement elle ne s'était pas doutée qu'elle le mettait ainsi à la torture.

— Non, certainement, je ne m'en souviens plus ; mais ce que vous me dites me frappe tout de même, parce que... oh ! comme c'est bien ça !... un soir, il n'y a pas bien longtemps, dans ma loge, j'ai surpris un regard d'André sur moi. J'ai senti qu'il me trouvait déplaisante.

J'ai eu tout à fait la même impression. Comme je me retrouve dans ce que vous dites!...

Jamais elle ne s'était sentie portée vers lui par une plus douce, une plus fraternelle affection.

— Ma pauvre amie!...

— Mon pauvre Philippe!...

— Nous sommes deux vaincus, dit-il attendri et attristé.

— Pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai aimé? reprit-elle, exprimant en d'autres termes la même pensée que l'autre jour.

Il prononça simplement ceci, qui la retint, songeuse :

— Parce que, sans doute, je vous aimais trop, moi!

XI

Le lendemain de ce jour, au matin, Françoise reçut ce mot :

Vendredi soir.

Ma chérie, je te demande de croire que je t'écris raisonnablement et de tenir ce que tu vas lire pour l'expression réfléchie d'une décision librement prise. Françoise, il faut que nous nous quittions. Il le faut. Faisons-le maintenant qu'il en est temps encore. Quittons-nous sans trop de chagrin, en nous disant qu'il n'y avait pas d'avenir à notre tendresse. Car, vois-tu, Françoise, tu ne me connais pas, ou tu me connais mal, et si nous demeurions dans l'état où nous sommes, je ne pourrais que te faire souffrir et souffrir moi-même. Je le vois bien. Je le sens bien. Il me faut, à chaque instant, te torturer pour te crier ensuite : « Oublie cela. Aimons-nous. » Je ne sais quelle volupté amère je recherche dans cette tyrannie qu'exerce sur toi ma nervosité douloureuse. Reprenons-nous, crois-

moi. Dis-toi que j'ai longuement pesé ce sage parti et que, si je me décide à le prendre, c'est que je n'en ai pas trouvé d'autre. Je ne veux pas te faire du mal. Je me retire.

Je ne sais comment les mots glissent sur ce papier, comment court ma plume. J'ai le cœur serré en t'écrivant. C'est que je t'aime, tu le sais bien. Je t'aime; il me faut te le dire en te quittant. Et c'est parce que je t'aime que je te quitte. François, ma pauvre chérie, nous sommes deux semblables nerveux. Or, une loi physique dit que deux electricités de même nom ne s'attirent pas. Il nous faut à chacun un être sain, capable de rétablir l'équilibre de notre machine dérégulée. Allons, sois brave. Moi, c'est fini déjà. Il me semble que j'ai rompu l'amarre et que, librement, la vie entraîne nos deux barques, chacune de son côté, vers son sort. Je ne pouvais te faire souffrir plus longtemps, ni plus longtemps empoisonner ta vie. Allons, donne-moi une dernière poignée de main, et garde dans un petit coin intime de ton cœur un peu d'amitié fraternelle à ton triste

ANDRÉ.

Elle lut ce billet dans son lit, à son réveil et, à mesure que les lignes se succédaient sous ses yeux, elle avait une exclamation étonnée de petite fille :

— Oh!... Oh!... Oh!...

Puis elle froissa le papier, le jeta sur le tapis, et, d'un geste peureux et naïf, se remit sous les couvertures, ferma les yeux, comme si elle voulait oublier, s'anéantir, ne plus penser, ne plus souffrir. Mais ses oreilles tintaient insupportablement, et des phrases se reformaient dans son esprit : « C'est parce que je t'aime que je te quitte... Je ne pouvais pas te faire souffrir plus longtemps. » Pourquoi cette hypocrisie? Est-ce que, s'il l'aimait, il la quitterait? Pourquoi masquer sa lassitude par cette apparente générosité? Pourquoi ce dernier mensonge : « C'est que je t'aime, tu le sais bien. Je t'aime; il me faut te le dire »? Est-ce que le ton mesuré et réfléchi de ce billet n'indiquait pas clairement qu'il ne l'aimait plus, qu'il voulait être libre et que tout ce qu'elle pourrait faire se heurterait à son indifférence? Elle se pencha, la main avancée vers le tapis, atteignit la lettre froissée, l'ouvrit, la relut, et ses yeux se brouillèrent de larmes. C'était une grosse peine d'enfant qui gonflait son cœur, et ces larmes venaient des portions restées pures en elle, restées simples

et candides. Elle murmurait : « Le méchant ! le méchant ! » avec une expression de surprise qui, chez cette créature cultivée, chez cette comédienne, cette femme d'expérience, était infiniment touchante. Quand elle ne vit plus les lignes, elle tourna plusieurs fois la tête à droite et à gauche avec une expression d'égarement douloureux, en répétant :

— Alors, c'est fini, cette fois. C'est fini.

Cette rupture, depuis un mois, elle l'attendait tous les jours, à toutes les heures. A chaque porte qui s'ouvrait elle ressentait un coup brusque au cœur. Chaque lettre qu'on lui remettait pouvait contenir cette nouvelle redoutée, et, elle se rassurait vite en constatant que l'écriture n'était pas d'André. Elle ne vivait plus. Elle se sentait entourée d'ombre, de cette ombre qui précède tout malheur qui s'approche. Elle défaillait au moindre bruit, comme si sa dernière heure était venue. Et Philippe, la veille, comme il la quittait et qu'elle le reconduisait, l'avait vue tressaillir toute et pâlir étrangement, parce que Juliette arrivait pressée pour une communication à lui faire.

— Qu'avez-vous? lui avait-il demandé.

Elle avait souri péniblement. Il semblait qu'elle avalât sa salive avec effort avant de répondre :

— Je n'ai rien... ce n'est rien... C'est nerveux.

Et elle était venue enfin, la nouvelle redoutée. Elle était là dans ce billet. C'était fini. Elle se vit pleurer; elle vit très nettement une Françoise assise sur son lit, dans une posture d'accablement. Alors, du fond de son désespoir, cette pensée monta : « Il faut que je lui parle, que je le voie. » Ce qu'elle lui dirait, elle l'ignorait. Elle ne s'illusionnait pas sur le résultat de sa visite. Il fallait qu'elle le vît. Elle le voulait avec cette énergie sombre qui fait que l'être tombé à l'eau s'accroche à tout objet que peut saisir sa main, par pur instinct de conservation, sans raisonner et sans savoir si ce geste le sauvera. Elle s'habilla. Elle prit une voiture, se fit conduire rue Bassano, où habitait André. Elle y fut en quelques minutes, pénétra dans une vaste maison dont la loge était close. Elle dut se mettre à la recherche du concierge, qui se montra bientôt, un plumeau à la main.

— M. Delorme, dit-il, je crois bien qu'il est sorti. Voyez en tous cas, au premier, dans la cour.

Une sorte de perron s'élevait au fond de la cour. Elle remarqua que le tapis qui conduisait au premier ne ressemblait pas à celui qui en repartait. Chaque étage devait ainsi recevoir extérieurement l'empreinte de chaque locataire. C'était la première fois qu'elle venait chez André, et les plus petits détails frappaient son esprit. Le timbre résonna fortement. Le domestique vint ouvrir, un de ces domestiques dont le maître n'est jamais là et qui occupe ses loisirs à sa toilette. Rasé de frais, peigné avec soin, il portait un col cassé et, à sa cravate, une perle fine. Françoise vit cela tout ensemble, et aussi le tapis bleu qui se prolongeait dans une autre pièce dont la porte était ouverte. Elle ne se sentait pas troublée, mais étonnamment calme et uniquement animée de cette idée qu'il fallait qu'elle vit André.

— Monsieur est absent, dit le domestique.

— Savez-vous à quelle heure il rentrera ?

— Je ne sais pas, Madame. Monsieur ne m'a rien dit.

Elle comprit qu'il avait l'ordre de faire ces réponses à tout visiteur inconnu. Elle ajouta :

— Je vais l'attendre.

Le domestique demanda :

Si Madame veut bien me dire son nom ?

— M^{lle} Aubry.

— Ah ! parfaitement, Madame. Si Madame veut bien se donner la peine d'entrer au salon ?

Elle l'y suivit et resta seule. Elle était debout au milieu d'une pièce carrée un peu vide, mais élégante, avec des pastels du xviii^e siècle accrochés aux panneaux et quelques objets de prix dans une vitrine Louis XVI. Sur le tapis bleu, des tapis algériens aux tons pâles étaient jetés, dont elle considéra machinalement les dessins. Et elle pensait que c'était seulement aujourd'hui où ils rompaient qu'elle pénétrait chez lui, qu'elle voyait son décor, les objets familiers qui prolongeaient sa personnalité et la complétaient. Par là elle constata combien, étant amants, ils étaient demeurés distants l'un de l'autre et quelle petite portion de lui elle avait connue.

Elle se décida à s'asseoir et promena son re-

gard sur les choses. Ces choses avaient encadré les premiers rêves d'André, ses souhaits tendres et ardents, à l'époque où il avait commencé de l'aimer. C'était là qu'il avait pensé à elle quand elle lui résistait. Il avait circulé là, le cœur troublé et tourmenté. Il s'était miré souvent à cette glace, au-dessus de cette cheminée, avant d'aller chez elle. Il s'y était interrogé sur sa tenue, la pâleur fine de son visage, la forme de ses vêtements. Car l'homme qui aime accorde une grande importance aux détails extérieurs de sa personne. Une instinctive coquetterie le fait changer de cravate, choisir plus soigneusement la nuance d'une étoffe. Pour conquérir une femme, il se sent une âme de femme, songe comme elle à sa toilette, lui emprunte des préoccupations qu'en tout autre temps il jugerait puériles et indignes de son attention. Sûrement il était arrivé à André de se demander, en se mirant dans cette glace et dans toutes celles de cet appartement : « Est-ce que je lui plairai ? » ou « Est-ce que je lui ai plu ? »

Au delà de ce salon, les portes s'ouvraient sur d'autres pièces qui l'avaient vu tour à tour.

et à cause d'elle. joyeux, inquiet, heureux, mélancolique, tranquille ou frémissant. Elle eût voulu questionner chaque objet. Et c'était fini. Il avait rompu. Il avait une autre âme, une âme lasse, indifférente et oublieuse. Toute sa peine enfantine revint avec cette expression : « Le méchant ! le méchant ! » qui agitait ses lèvres. Elle se raidit pour ne pas pleurer. Elle savait que le son de sa voix avait le don de l'attendrir davantage et lui tirait des larmes. Elle s'efforça de ne plus penser. Il lui semblait qu'elle avait sur la tête le poids d'une montagne. Elle se trouvait si faible, si désemparée, qu'elle se fût laissée choir sur le tapis comme une loque, comme une chose molle qu'aucun ressort ne redressait plus. Elle ouvrait de grands yeux qui ne voyaient pas, de grands yeux secs, mornes, égarés. Mais elle eut la subite conscience qu'elle devait paraître laide ainsi, abîmée dans son chagrin, et, plus forte que tout autre considération, celle-ci la fit se ressaisir. Elle prévint qu'André allait rentrer. Le domestique la nommerait. Il froncerait le sourcil et gronderait cet homme de l'avoir

laissée attendre. Cette pensée lui fut cruelle. Elle était désormais une intruse dans sa vie, une importune, une solliciteuse, une mendicante d'amour. Se pouvait-il que sa présence le contrariât aujourd'hui, quand elle était, quelques mois auparavant, tout l'espoir de sa vie? Se pouvait-il qu'elle eût le don de l'assombrir, quand elle avait, la veille, celui de l'éclairer? Et tous les étonnements des êtres délaissés la prenaient. Pourquoi ne l'aimait-il plus, puisqu'elle n'avait pas changé?

Alors elle se rappela, elle revit avec une précision minutieuse, au début de leurs relations, ce jour où, rentrant chez elle, elle avait trouvé sa carte avec ce mot : « Au fond, je sais bien qu'on n'est pas sortie. » Il était venu en son absence et, étonné de ne pas la trouver, un peu méfiant, il avait laissé ce mot. Elle venait d'essayer des robes. Elle avait l'âme sereine et vide. D'abord elle avait jeté la carte sur un meuble, puis, en se dégantant, s'était penchée pour la relire, et elle avait souri en pensant : « Voilà ce que c'est que d'être psychologue : on se fourre le doigt dans l'œil. » A ce moment, elle le trou-

vait curieux tout simplement. Pas joli, mais curieux. Et voilà ! Quelques mois avaient fait de cet inconnu, de ce passant, son ami le plus cher, un ami doux et terrible dont elle ne pouvait se passer. Elle considérait ces deux faits, ces deux dates, qui enfermaient toute leur histoire, et elle se répétait stupidement, avec une sorte d'entêtement monotone : « C'est fini ! c'est fini ! c'est fini ! »

Qu'il vînt, qu'il entrât furieux, débarrassé devant son insistance de toute contrainte polie : elle était sans fierté, prête à toutes les humiliations ; elle n'était plus ici qu'une pauvre femme qui souffre. Il pourrait la bousculer, être brutal, la battre, elle demeurerait là, elle ne répondrait rien ; elle le regarderait seulement de ses yeux humbles et tristes. Et il faudrait bien qu'il fût touché. Car elle ne voulait plus partir, car elle ne voulait pas le quitter, car elle ne se résignait pas à cette rupture. Elle était prête à tout accepter, à n'être plus pour lui qu'une camarade, qu'une amie affectueuse. Mais elle ne consentait pas à le perdre. Elle avait besoin de sa présence ;

elle avait besoin de l'entourer de soins, de le voir, de l'entendre, de le respirer. Et elle hochait sa tête pesante. Non ! non ! elle n'avait rien fait ; elle ne méritait pas cette peine d'être séparée de lui.

Longtemps elle attendit ainsi. Le domestique revint dire qu'il était midi et que monsieur ne rentrait pas. Au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, elle n'avait pas bougé, son cœur battant avec force. Elle croyait que c'était André. Mais, dès que l'homme eut parlé, elle se leva, fit un effort pour se composer un visage et prendre une voix naturelle :

— Vous lui direz, quand il rentrera, que je suis venue et que je l'attendrai chez moi. Il me trouvera toute la journée.

— Je n'y manquerai pas.

Elle descendit lentement. Sa peine était sourde sans élancements, après cette attente vaine. Une minute, sous le coup qui la frappait, son âme s'était redressée, dans le réveil de toutes ses énergies. Maintenant elle se ramassait sur elle-même, pour recevoir les traits qui l'accablaient. Ce premier échec la laissait

inerte et sans étonnement devant l'épreuve. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait, et ses pensées n'étaient pas nettes. Elle n'aurait su dire si elle souffrait davantage ou si elle souffrait moins. Elle entendait le bruit de ses talons sur le pavé de la cour, et cette idée effleura vaguement son esprit qu'elle devait paraître un peu folle aux yeux du concierge.

Et tout l'après-midi, chez elle, elle attendit André. Elle savait qu'il ne viendrait pas. Elle l'attendait néanmoins, avec cette force têtue de l'instinct, avec cette patience animale du chien qui se couche sur la tombe de son maître. Une sorte de résignation morne s'était emparée d'elle. Elle attendit ainsi durant des journées entières, assise sur un fauteuil, tournée vers la fenêtre. Elle apercevait les étages supérieurs de la maison qui lui faisait face. Une bonne qui arrosait des fleurs sur un balcon se montrait aux mêmes heures, chaque jour. Elle surprit aussi à ce même balcon le regard d'un petit enfant fixé sur elle. Cet enfant disparaissait derrière les balustres de pierre, et il regardait avec curiosité cette dame assise dans

ce salon et qui ne bougeait pas. Un instant, il chercha au moyen d'une petite glace, à diriger vers elle un reflet de soleil. Elle vit zigzaguer sur le tapis une petite tache de lumière. Mais la bonne qui surgit derrière l'enfant dut le gronder, car le jeu cessa.

Les étages inférieurs de la même maison étaient masqués à Françoise par les rideaux orange qui coupaient à mi-hauteur la fenêtre de la pièce où elle se tenait. Mais elle entendait rouler les grosses voitures et tinter les grelots des équipages élégants. Elle percevait d'une façon machinale tous les bruits de la rue, la trompette d'un fontainier, l'aboïement d'un chien, le timbre d'une boutique d'horloger, chaque fois que quelqu'un y entraït ou en sortait, le sifflement d'un gamin, et aussi ce heurt sec que produisait parfois la main d'un passant en touchant l'arrêt d'un volet, au rez-de-chaussée de sa maison. De temps à autre un piano jouait, et, dans la monotonie de son attente, l'air qu'il déroulait, si banal qu'il fût, s'insinuait dans l'oreille de Françoise et réveillait sa sensibilité. Elle tressaillait et semblait prendre cons-

ciencia de son inaction et du vide de sa journée. Mentalement elle mettait des paroles sur cette musique. Elle parlait à André. Elle se grisait de souvenirs. Elle se rappelait cette parole de Philippe : « Je vous aimais trop, moi ! » Elle s'en emparait. Elle y trouvait l'explication de la lassitude d'André. Elle l'avait trop aimé. Elle s'était mise à ses pieds et avait perdu dans cette posture toute valeur à ses yeux. Elle lui disait :

— Quand je te résistais, tu m'aimais. Comme tu es injuste !... C'est parce que je t'ai tout donné de moi sans en rien garder que tu me dédaignes. Tu me quittes parce que je n'avais plus rien à t'apprendre et qu'une femme conquise n'a plus de charme pour toi... Comme tu es méchant !

Elle lui disait aussi :

— Je me suis efforcée à te ressembler et je ne t'ai pas plu, parce que, si tu te voyais en dehors de toi, devant toi, étranger à toi, tu ne plairais pas.

Elle lui disait encore :

— Mais que fallait-il donc faire pour te garder ? Être coquette ? Être une poupée cruelle ?

Se jouer de toi? Te torturer, te rendre jaloux, te faire souffrir? Moi, je n'ai pas su!...

Vingt fois en termes différents elle répétait ces choses.

Un soir, en rentrant du théâtre, elle congédia Juliette, vint ouvrir la fenêtre et y demeura longtemps. Comme il faisait froid, elle prit mal. C'est ce qu'elle voulait sans doute. Le lendemain, elle avait une grosse fièvre, et le médecin lui trouva une température inquiétante. Elle dut s'aliter. Comme elle savait qu'une épidémie de grippe et d'influenza sévissait dans le moment, elle se répétait : « Si je pouvais mourir! » En l'état de faiblesse nerveuse où elle était, le mal empira vite. Philippe, prévenu, se hâta d'aller chez André, qui était pour quelques jours absent de Paris. Malgré ses insistances, le domestique, qui avait des ordres, déclara qu'il ignorait où était son maître. Néanmoins il apprit par une autre source qu'André était dans le Midi, à Aigueperse, chez des parents. Il lui télégraphia :

« Amie malade. État grave. Reviens. »

André ne revint pas. Sans doute il fut sceptique et crut à un acte de complaisance arraché par Françoise à la faiblesse de son ami. Et Philippe, révolté par son silence, se promit, quand il le reverrait, de ne plus lui serrer la main.

Cependant l'état de Françoise inspirait des inquiétudes au médecin. La fièvre persistait. Elle avait des hallucinations. Elle voyait André assis à son chevet. Elle avançait la main pour le toucher et touchait Philippe, qui lui disait :

— Je suis là. Ne parlez pas. Reposez-vous.

Mais elle murmurait en s'adressant à elle-même :

— Pourquoi n'est-il pas là? Pourquoi ne vient-il pas? Il peut bien venir. Qu'est-ce qui l'empêche de venir?

— Chut! Reposez-vous, répétait Philippe en lui repliant doucement le bras pour l'introduire sous les couvertures.

Après son départ, devant Juliette, Françoise répétait :

— Pourquoi ne vient-il pas? Il devrait être là. Comprenez-vous qu'il ne soit pas là?

Elle disait cela dans un état de demi-inconscience : en même temps une partie d'elle demeurée lucide se rendait très bien compte qu'elle parlait ainsi à sa femme de chambre.

Bientôt elle ne put supporter d'entendre la sonnerie d'entrée, qui vibrait non loin d'elle dans l'office. Il fallut, au moyen d'un feutre, en atténuer le timbre. Puis ce fut le bruit de la pendule qui l'irrita, et on dut l'arrêter. Mais on ne put arrêter le tintement de ses oreilles qui l'affolait. Le drap brûlait ses membres. Elle cherchait vainement un endroit frais et ne pouvait tenir en place. Et c'était surtout le soir qu'elle redoutait, l'heure où tombait la nuit. Cette heure lui apportait sa plus grande détresse. Que Philippe fût là ou qu'il n'y fût pas, elle se sentait si seule, si effroyablement seule, que des larmes coulaient silencieusement sur ses joues. L'ombre s'amoncelait. C'était la mort qui venait chaque fois. Et alors, dans cette ombre qui envahissait les coins, ouatait les choses, une jupe passait, celle de Juliette. Elle percevait le heurt d'une tasse sur le marbre de la table de nuit, le bruit de la cuiller ; elle voyait le drap

blanc, les meubles blancs, des choses pâles, indistinctes, dans la chambre obscure. C'était le moment où on allumait la veilleuse ; car elle ne pouvait supporter d'autre lumière. Encore, si faible que fût l'éclat de celle-ci, il blessait son regard et on le voilait d'une dentelle. La veilleuse répandait comme une mare lumineuse sur le tapis et au plafond. Et Françoise, reprise par ses hallucinations, croyait voir André se détacher de l'ombre et s'asseoir à son chevet.

Durant toute une semaine, sa vie fut en danger. Un jour, comme le médecin venait de partir et que Philippe était là, elle devina, comme il se retournait, qu'il voulait lui cacher ses larmes. Elle pensa : « Je suis perdue ! » ferma les yeux et, pour la première fois, au malaise intraduisible qui l'envahit, il lui sembla qu'elle regrettait la vie. Dès ce moment, le cours de ses idées se trouva changé, et, d'une façon insensible, son esprit peu à peu s'orienta vers le danger qu'elle courait. Elle y arrêta son intention. Elle s'avisa qu'elle existait, qu'elle souffrait en dehors d'André, dans sa personne physique, et qu'il ne

dépendait pas de lui de la guérir. Il y avait donc en elle quelque chose qui échappait à son pouvoir? Ce mal qui la tenait alitée, ce mal très ordinaire, très banal, qui s'appelait « fluxion de poitrine » était son maître autant qu'André, plus que lui, même. Son être jeune voulait vivre, et elle se voyait si près du néant qu'elle en frissonnait d'épouvante.

Cette épouvante fut son salut. Elle domina momentanément tout autre souci et tout autre tourment. Elle la détacha de tout autre objet de réflexions. Elle l'enferma étroitement dans une sorte d'enceinte où la malade oublia l'amoureuse. Françoise s'intéressa à mille détails. Elle avait telle potion à prendre à telle heure, et bien que Juliette le lui rappelât, elle eut la crainte d'y manquer. Sa journée se divisait ainsi en de petits relais. En même temps elle eut la préoccupation de suivre la marche du mal, de discerner sur le visage du médecin s'il s'aggravait ou déclinait. Elle ressentait une douleur au côté gauche chaque fois qu'elle respirait. N'avait-elle pas quelque chose au cœur? Quand elle fut hors de danger et qu'on le lui affirma, elle

doutait encore. Son esprit replié vers elle ne s'en détourna point.

Ce fut à cette époque que Philippe, un matin, lui dit qu'André était là, dans la bibliothèque. Elle n'eut aucun saisissement. Elle répondit avec un calme qui étonna celui-ci, et qui l'étonna elle-même :

— Dites-lui d'entrer.

Il entra sans gaucherie, sans contrition, d'un air dégagé. Un peu de fièvre oppressait encore Françoise. Il crut, à cause de cette oppression, qu'elle était émue et lui dit :

— Calme-toi... je suis là... C'est moi... Calme-toi.

Françoise, dont toutes les facultés d'observation étaient éveillées, reçut, dans cet instant grave, une impression ironique de cette fatuité d'homme. Ce : « Calme-toi... je suis là... » l'avait imperceptiblement choquée, comme une méprise indigne de cet esprit avisé. La candeur avec laquelle il poursuivit : « C'est moi... Calme-toi » lui fit écarquiller les yeux. L'erreur lui parut grossière, et elle ne put s'empêcher, par suite, de la trouver un peu ridicule. Elle dé-

mêlait mal encore, ses sensations, ou plutôt elle ne les raisonnait point. Elle le vit s'asseoir à son chevet, regarda le pli de sa fine moustache, s'attacha à ses mains nerveuses. Il semblait que ces détails de sa personne étaient nouveaux pour elle. Un mois tout au plus s'était écoulé depuis leur dernière entrevue et, sans qu'elle pût expliquer ce fait, elle ne le reconnaissait plus. Évidemment c'était André avec son nez, ses yeux, son visage et son allure générale. Et pourtant c'était un autre être.

Quelles choses fantastiques s'étaient passées durant son absence qui avaient opéré ce phénomène ? Elle le regardait sans illusion, comme à travers une jumelle dont les verres ont été mis au point. Elle fut surprise, par exemple, de cette particularité négligeable qu'il avait les oreilles plantées bas et d'une façon oblique. Son teint était pâle d'ordinaire. Elle lui trouva une pâleur « autre », et surtout un regard nouveau. Elle eût été très embarrassée pour traduire son sentiment ; toutefois elle se rendait compte assez vaguement que son âme à elle ne proje-

tant plus sur lui la même lumière, l'éclairage de son visage avait changé.

Il disait :

— Je n'ai trouvé qu'avant-hier le télégramme de Philippe. J'étais parti en excursion avec des amis, et, comme on attendait mon retour d'un moment à l'autre, mes correspondances ne me suivaient pas.

Elle répondait :

— Oui... Oui...

Philippe, en les considérant, songeait : « Elle est heureuse. Elle se contient parce que je suis là. » Déjà il se dirigeait vers la porte :

— Je vous laisse.

— Restez, fit-elle, vous n'êtes pas de trop.

— Tu n'es pas de trop, répéta André, comme pour marquer qu'il avait encore ici quelque autorité.

Et il reprit :

— Il paraît que tu as été très mal.

— Un moment, oui.

— On a craint pour tes jours.

— On a craint.

Il dit, pensif :

— Nous sommes si peu de chose!...

Ils se turent un instant. Il avait croisé les jambes et en balançait une qui heurtait le bois du lit. Ce mouvement et ce bruit fatiguaient Françoise, qui le lui fit comprendre d'un signe. Il se redressa. Un peu de contrainte était entre eux. Ce fut elle qui parla :

— Maintenant je vais mieux, beaucoup mieux.

— Pour une malade, tu n'as pas trop mauvaise mine, je trouve.

— Encore un peu de fièvre. Mais ce n'est rien.

Ils se turent de nouveau. Couchée sur le dos, elle renversait la tête, maintenant, sur l'oreiller et regardait fixement les rideaux de la fenêtre qui faisait face à son lit. Il se leva.

— Je te quitte. Tu n'as pas besoin de moi pour l'instant?... Je reviendrai.

— C'est ça, au revoir.

Il serra une main tiède et molle qui ne répondit pas à son étreinte. Il se sentait un peu intimidé. Il toussa en passant dans la bibliothèque. Philippe le reconduisit.

— Tu restes, toi ?

— Oui, encore un peu.

André eut un demi-sourire qui voulait railler et qui n'était pas de circonstance. Quand Philippe revint, il dit à Françoise :

— Comme vous avez été calme, ma pauvre amie ! Quel effort vous deviez faire !

Elle répondit doucement :

— Mais non, je n'ai fait aucun effort, je vous assure.

Alors je ne comprends plus. Voilà un être que vous aimiez...

— Je l'aime encore, mais autrement.

Elle ajouta :

— Ça vous étonne qu'en quelques jours j'aie pu changer à ce point. Moi aussi un peu, mais j'ai réfléchi, et je me rends compte de cette vérité : Voyez-vous, de souffrir physiquement, d'être en danger de mort, c'est quelquefois le plus sûr remède contre les douleurs morales. Une maladie grave guérit d'un grand amour, car elle change le cours de vos pensées, les enlève à l'objet aimé, les déplace, les reporte sur soi, vous rend égoïste. Comprenez-vous ?

vous rend égoïste. Hélas ! nous ne sommes pas des géants et nous n'avons que des vertus moyennes. On peut se dévouer, se sacrifier, être animé des sentiments les plus nobles et les plus élevés, il vient toujours un moment où l'instinct parle et où l'amour de soi est plus fort que tout. J'en viens de faire l'expérience, mon ami. Dieu sait si j'adorais André et si j'étais sincère quand, le premier jour où le mal m'a pris, j'ai souhaité mourir ! Peut-être même, tant je souffrais de notre rupture, aurais-je été capable, dans une minute de désespoir, de me détruire. Est-ce qu'on sait de quoi l'on ne serait pas capable pour échapper à cette souffrance-là !... Mais de se voir chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, descendre vers la mort, une grande épouvante vous prend. Des forces réagissent en vous. On trouve à la vie un goût nouveau parce qu'on est sur le point de la perdre. L'instinct vous porte à vous y accrocher. Pour moi, du jour où j'ai craint de mourir, j'étais sauvée d'André.

Il l'écoutait. Il dit :

— C'est possible. Oui...

Mais il n'y pouvait croire. Il pensait : « Quand elle sera debout, rétablie, valide, l'amour la reprendra. » Et il la considérait avec une tendre pitié.

A présent, tout danger écarté, la guérison de Françoise n'était plus qu'une question de jours. Elle entra bientôt en convalescence. Des cartes, des lettres arrivées en grand nombre depuis que les journaux avaient annoncé qu'elle était souffrante, l'emplirent d'un sentiment ému. Il y avait surtout dans le nombre quelques billets d'inconnus qu'elle lut avec attendrissement : quelqu'un dont elle avait un jour soulagé l'infortune et qui signait seulement : « Votre protégé », de petites gens qui l'avaient entendue, un soir, dans *l'Aventurière*, et qui joignaient à leur carte un petit bouquet de violettes de deux sous. Humbles témoignages d'une sympathie qui lui fut douce ! Elle se trouva réconfortée. Une vague de gratitude soulevait son cœur. Elle n'avait plus cette sensation d'isolement et d'abandon. Elle se réconciliait avec la vie.

Ce fut par un joli soleil qu'elle fit sa pre-

mière sortie. Elle sentait ses organes renaître et son âme se dilater sous les feuilles toutes neuves du Bois, où elle se fit conduire. Elle était un peu étourdie de voir la lumière, de respirer l'air du dehors, après être restée cinq semaines cloîtrée dans sa chambre. Comme les feuilles des arbres, toutes choses lui parurent neuves. Elle avait l'impression de revenir de loin.

Quand elle reparut sur la scène, le public lui fit fête. Son entrée fut saluée de quelques applaudissements. Jamais, depuis le jour de ses débuts elle ne s'était vue aussi troublée. Elle avait un rôle douloureux qu'elle joua avec un ton de sincérité et de simplicité qu'elle puisait dans sa propre histoire. Jamais elle n'avait allié cette humanité frémissante à sa distinction naturelle. Elle fut très belle.

Dans les premiers jours de juin, elle partit donner à Londres une série de représentations. Quelques amis l'accompagnèrent à la gare et déjeunèrent avec elle au buffet, car elle partait à midi et quelques minutes. Un auteur à la mode qui avait quelque esprit divertit la table.

Françoise se montrait gaie, mais d'une gaieté voulue, d'une gaieté nerveuse. Elle subissait cette courte impression triste qu'ont tous les départs. André était venu, en camarade, avec Philippe. Un instant l'un dit à l'autre :

— Qu'est-ce que tu fais tantôt ? Viens avec moi aux Pastellistes.

— Non, je ne peux pas ; je vais chez...

André se pencha pour lui dire le nom à l'oreille. Philippe s'écria :

— Vrai ! Oh ! emmène-moi !...

Et Françoise songeait avec un petit sentiment amer qu'après son départ ils s'amuseraient, qu'elle ne manquerait à personne. Elle ne serait plus là et la vie continuerait pareille...

Les premières lettres de Françoise à Philippe furent empreintes d'une sourde mélancolie. D'abord elle y parlait d'André. Elle disait :

« Quand nous nous sommes quittés sur le quai de la gare : quand vous m'avez tous embrassée et que son tour est venu, il m'a semblé que quelque chose me montait des talons, qu'une force partie du sol m'encahissait subitement. Je suis devenue pâle et j'ai eu très peur. Mais cette sensation a cessé une fois qu'il s'est écarté de moi, et depuis je suis calme, oh ! très calme. »

Elle donnait ensuite des détails sur son séjour. Elle était très fêtée par l'aristocratie anglaise. On l'invitait beaucoup ; les salons les plus fermés l'accueillaient avec sympathie. Ces marques de considération et de cordialité la touchaient infiniment. Bientôt elle fit allu-

sion à une ancienne relation, M. Feltone, quelle avait eu quelque plaisir à retrouver. Et ce nom depuis, revint dans chacune de ses lettres. Elle avait encore de brusques crises de tristesse. Mais elles se dissipaient vite. Une grande paix baignait son cœur. Philippe fut frappé de certaines particularités. Elle ne lui parlait plus d'André. Il semblait qu'elle évitât de penser à lui. Il en inféra qu'elle n'était pas absolument guérie et qu'elle luttait encore contre son souvenir. Il était visible qu'elle ne se livrait pas complètement, qu'elle lui cachait quelque chose. Puis un jour, cette simple phrase le rendit pensif : « Je puis dire que j'ai deux vrais amis, M. Feltone et vous. » A la suite de ce mot, deux semaines s'écoulèrent sans qu'elle lui écrivît. Et quand enfin elle se décida à rompre le silence, elle le fit par une lettre laconique qui commençait ainsi :

Mon bon et cher ami, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Un événement très important est à la veille de se produire dans ma vie, qui doit la transformer entièrement. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Sachez

seulement qu'une circonstance due au hasard a déjà opéré en moi le prodige de me faire espérer des lendemains tranquilles, et peut-être heureux. Ah ! si je pouvais toucher ainsi au terme de mes épreuves ! Ne serait-ce pas vraiment la Providence qui m'aurait conduite ici ? Je vous dis ces choses en confidence. Ne les répétez à personne et ne cherchez pas à lire entre les lignes. Vous ne devineriez pas.

Il devina néanmoins, tant était clair ce billet, qu'elle croyait énigmatique. Et quand, vers le commencement de juin, elle fut de retour, le premier mot qu'il lui dit fut celui-ci :

— Vous vous mariez ?

Elle le regarda, surprise de sa pénétration, et se contenta de répondre :

— Peut-être.

Il précisa :

— Avec M. Feltone.

Cette fois elle inclina la tête plusieurs fois et confessa :

— Oui.

Le zèle de Philippe s'employa à la mettre en garde contre un entraînement passager.

— Soyez prudente. Ce que vous allez faire est si grave ! Cela s'est décidé bien vite. Ne croyez-vous pas...

Elle l'interrompt :

— Oh ! vous ne le connaissez pas. Si vous saviez quel être c'est, quel être bon, généreux et simple et fidèle ! Vous ne pouvez vous douter de quelle façon noble il m'aime. C'est un cœur d'élite que j'ai dû découvrir, car il se cachait, un peu par fierté et beaucoup par modestie. Il est fier et modeste. Il réunit ainsi des qualités qui pourraient paraître contradictoires chez un être inférieur. Son regard profond et simple a le don de me reconforter. Il me pénètre d'une douceur reposante, il cicatrise mes blessures ; il me rend meilleure. Voyez-vous, tout cela est si étonnant que je me demande si je ne rêve pas.

Elle parlait sans hâte, sans fièvre, avec une foi tranquille. Et il la voyait à la fois si ferme et si sage dans sa résolution que cette sécurité le gagna et que ses objections tombèrent. Elle reprenait :

— Il connaît ma vie. Je lui en ai tout dit, et

il m'a répondu : « Vous avez aimé loyalement. Je ne puis vous en vouloir, parce que je ne vois rien là qui soit l'indice d'une âme vulgaire ou d'un cœur vil. Je sais peu de créatures qualifiées « honnêtes femmes » dont la vie soit aussi droite et aussi digne que la vôtre. Je vous accepte comme j'accepterais une femme divorcée ou veuve. De quel droit, d'ailleurs, me plaindrais-je de votre passé? Vous êtes telle que votre passé vous a faite. Vous êtes le résultat de tout ce que vous avez vu, éprouvé, souhaité, désiré, réalisé. Vos lectures, les paysages que vous avez traversés, les êtres que vous avez connus, vos amitiés, vos affections, les causeries auxquelles vous avez pris part, vos plaisirs, vos ennuis, les heures légères et les heures lourdes, vos joies, vos émotions, vos chagrins vous ont composé l'âme que vous avez aujourd'hui. Vous êtes un total dont je ne puis rien distraire. Et telle que vous êtes vous avez su m'inspirer l'amour le plus délicat et le plus respectueux. Je vous aime et n'ai qu'une ambition, celle de vous faire des jours calmes et sans tristesse. »

Ces paroles trouvaient un écho dans le cœur de Philippe. L'homme qui les avait dites avec cette simplicité ne pouvait être que de sa race. Car il ne se fût pas, à sa place, exprimé autrement. Françoise, qui devina ses pensées, reprit :

— Je lui ai montré vos lettres. Il m'a dit que vous étiez un fidèle ami. Il vous aime déjà. Vous aussi vous l'aimerez, vous verrez. Comment pourrait-on ne pas aimer un être pareil ?

— Alors, demanda-t-il, vous êtes guérie d'André ? C'est fini ?

— C'est fini, oui... Oui vraiment. Dans les premiers temps, à Londres, j'éprouvais encore cette sorte de langueur des convalescences. Mais c'est fini. Ces ruses, ces luttes, les complications de ce misérable amour sont loin de moi. C'est une lumière loyale qui m'éclaire toute désormais. C'est une résurrection. Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Et Philippe songeait vaguement à la mobilité de la nature humaine, à celle de la femme en particulier, tandis que Françoise, tombée

dans une demi-rêverie, souriait à une vision intérieure.

Quand André apprit par son ami qu'elle se mariait, il crut d'abord à une dernière tentative qu'elle faisait pour réveiller en lui une tendresse défunte. Puis, devant les affirmations très nettes de Philippe, il revint sur cette impression et dit :

— Tant mieux ! Allons, tant mieux ! Je lui souhaite bonne chance.

Au fond, il pensait : « Elle est folle ! C'est stupide ! Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là qui franchit la Manche pour l'épouser ? Après tout, ça les regarde ! » Pour l'instant, il arrêta là ses réflexions. Mais, dans le courant de la journée, il lui arriva d'être distrait et comme assombri par quelque chose qu'il ne s'expliquait point. Plusieurs fois il se demanda : « Qu'est-ce que j'ai donc qui me préoccupe ? » Et il dut faire un effort pour se convaincre enfin que ce qui le préoccupait, c'était la nouvelle que Françoise se mariait. Alors sa surprise fut grande. Comment cet événement pouvait-il le moins du monde le rendre soucieux ? Est-

ce qu'il n'avait pas rompu de son plein gré et par lassitude? Une obscure jalousie contractait son cœur. Il crut se soulager en prononçant ironiquement tout haut : « A la bonne heure, voici un homme qui n'a pas d'illusions. » Aussitôt cette boutade lui parut grossière. Un malaise indéfini et persistant l'accompagna durant quelques jours partout où il mit le pied. Depuis que Philippe avait parlé, un travail s'opérait sourdement en lui qui transformait l'état de son âme. Il avait rompu trois mois auparavant parce qu'il connaissait trop Françoise, parce qu'elle n'avait plus aucun secret, aucun mystère pour lui. Il connaissait sa forme, sa personne physique et les moindres détours de sa personne morale. Il se promenait en elle familièrement ; il la pénétrait, il la devinait. Si elle ouvrait la bouche, il savait d'avance ce qu'elle allait dire. Elle n'était plus neuve. C'était une chose trop vue, trop lue, trop sue. Ses silences mêmes n'étaient plus de l'inconnu. Et puis elle était si docile qu'elle perdait toute valeur. Il n'avait qu'à lever le petit doigt pour qu'elle fût là. Il n'était pas enclin à désirer une

chose aussi facile. Que de fois avant de rompre il avait souhaité qu'elle aimât ailleurs et que quelqu'un le débarrassât d'elle ! Aujourd'hui qu'il avait repris sa liberté et lui avait rendu la sienne, cette chose naturelle se produisait : Elle aimait ailleurs. Et immédiatement il en souffrait dans son égoïsme. Il ne lui pardonnait pas de s'être guérie si vite. Il était plein de rancune contre elle. Alors il sentit qu'elle lui était chère, à présent qu'il la perdait.

C'est qu'elle venait de lui apparaître nouvelle. Une autre femme se levait en elle, une femme insoupçonnée. Et il la considérait avec une curiosité mêlée d'amertume. Il était l'homme qui, las de retrouver à chaque instant sous son regard un objet déplaisant, ouvre la fenêtre et le jette dans la rue. Un passant le ramasse. Et l'objet se métamorphose. Entre les mains d'un autre, il n'est plus déplaisant. Il devient agréable et précieux, et l'homme voudrait courir après le passant pour le lui reprendre.

Insensiblement, un matin qu'il était sorti

sans but, André se trouva dirigé vers la rue du Colisée. La maison, l'escalier, qu'il ne pouvait évoquer depuis longtemps qu'avec une impression d'agacement et d'irritation, l'emplirent de l'émoi des premiers jours. Il leur trouva l'attrait d'autrefois quand il convoitait Françoise. Il était exactement l'amoureux de cette époque en sonnant à la porte. Juliette marqua quelque étonnement à le voir. Il pénétra dans la bibliothèque. Il se sentait intimidé délicieusement. Il lui paraissait impossible qu'elle l'eût oublié, et un secret espoir lui restait de la troubler. Mais Françoise parut, et il comprit tout de suite à son regard clair, à ses façons nettes, à son aisance, à sa cordialité surtout, qu'il n'existait plus pour elle.

— Tu vas bien ? commença-t-il un peu gêné...
Vous allez bien ?

Il reprenait ainsi naturellement le *vous* d'avant la possession. Il se sentait replacé vis-à-vis d'elle dans la situation qu'il occupait à leur première entrevue, avec cette différence qu'alors commençait leur aventure et que, maintenant, elle était finie. Or, cette idée

de fin lui serrait étrangement le cœur, ce matin.

Il prononça, en s'efforçant de paraître détaché :

— Philippe m'a dit que vous vous mariez.

Est-ce vrai ?

— Je me marie, c'est vrai.

— Vous voyez, je n'ai pas voulu être le dernier à vous offrir mes vœux.

— Je vous en remercie.

Il reprit :

— Peut-on savoir comment s'est faite la chose ?

Son orgueil ne pouvait renoncer à l'hypothèse qu'elle se mariait par dépit. Elle répondit :

— Cela s'est fait très simplement. J'ai compris que M. Feltone m'aimait, et mieux encore m'estimait. Quand on aime une femme et qu'on l'estime, et quand surtout on a l'âme d'élite de M. Feltone, on fait ce qu'il a fait : on lui donne sa vie.

André voulut voir dans ces paroles une leçon déguisée à son adresse. Cette idée était loin de Françoise. D'ailleurs il regrettait profondément, à cette minute, sa conduite envers elle. Il eût

été soulagé d'avouer ses torts. A mesure que l'espoir s'éteignait en lui, il la désirait davantage. Et il songeait que, tout à l'heure, en sortant d'ici, il ne saurait où aller, malheureux et désorienté. Cependant il disait avec une apparence tranquille :

— C'est un homme supérieur, à ce qu'il paraît.

Elle répéta.

— Supérieur.

— Que fait-il ?

Vous le savez. Il est dans les affaires. Ce n'est pas un compliqué ; ce n'est pas un cérébral. C'est un être très simple, très bon, très loyal...

— Riche ?

— Assez. Pas trop. Juste dans une mesure qui nous garantit l'un et l'autre contre les suppositions malveillantes.

Elle ajouta :

— Car c'est terrible d'avoir à compter avec l'opinion. Quand une femme riche épouse un homme pauvre, on dit qu'il fait une affaire ; si c'est le contraire, on dit qu'elle s'établit ; s'ils sont

riches tous les deux, c'est une association; s'ils sont pauvres et si elle est jolie, on dit que le mari compte sur la beauté ou sur les relations de sa femme. Alors ?...

Il dit :

— C'est vrai, c'est terrible.

Il regardait du côté de la chambre, dont la porte était restée entr'ouverte. Il en apercevait le tapis vert pâle qu'il n'avait pas connu. Il demanda encore :

— Vous comptez habiter ici ?

— Les premiers temps, oui. Du moins c'est mon intention... à moins qu'il ne s'y plaise pas. Je crois qu'il préférerait une installation tout à fait indépendante, un petit hôtel. S'il donne suite à son idée, nous chercherons cela dans les environs du Bois.

— Et vous continuerez de jouer ?

— Mais oui, de même qu'il n'abandonnera pas ses affaires. Il prendra un fondé de pouvoir pour les décisions urgentes et continuera d'ici à se tenir au courant. C'est si facile aujourd'hui, avec les moyens de communications rapides dont on dispose.

Il n'insista pas pour en savoir davantage. Elle surprit son regard fixé vers la chambre. Elle s'y dirigea. La première gêne, le premier froid de l'entretien s'étaient dissipés. Ils semblaient sans contrainte, rendus à tout leur naturel.

— Tiens, dit-il en pénétrant dans la chambre à la suite de Françoise, on a changé quelque chose ici. Ce vide n'existait pas.

— Vous ne voyez pas qu'on a refait toute la pièce? L'armoire anglaise qui était là sera remplacée par deux petites armoires, une ici, une en face. Mon mari en prendra une pour mettre ses petites affaires. Ce sera assez, vous croyez? Un homme, qu'est-ce que ça peut avoir?

Il énuméra les détails du linge. Elle conclut :

— Oh! il aura assez de place. Et puis les vêtements, ça se plie.

— Non, ça se friperait. On emploie des cintres pour les pendre.

— Alors je lui ferai une place dans mon cabinet de toilette.

Elle ajouta :

— Ça m'amuse de penser à ces choses, de tout arranger, de tout prévoir. Vous n'imaginez pas...

Elle oubliait très sincèrement André, car il n'était plus pour elle qu'une oreille complaisante dont la personnalité disparaissait. Elle lui parlait comme elle l'eût fait à Philippe, en toute candeur. Il s'en rendait compte et se disait : « Elle a été à moi. Il ne tenait qu'à moi de la garder. Et si, aujourd'hui, je faisais le geste de la reprendre, elle me mettrait à la porte. » Il s'efforça de rire, et son rire s'étrangla.

— Et vous l'aimez ?

Elle dit gravement :

— Oui, je l'aime.

Il ajouta d'un air délibéré :

— Allons, tant mieux ! tant mieux ! Je suis très content.

Ils se turent un instant. Ils avaient regagné la bibliothèque, s'étaient assis. Elle disait maintenant :

— Tout prend pour moi un aspect sympa-

thique. Et je me sens meilleure, oui, meilleure... J'attends une dépêche de lui et je suis émue comme une enfant. Mes mains tremblent. J'ai un peu de fièvre. Touchez. Ah! pourvu que je sois heureuse!

— Vous le serez.

— Soyez bon prophète. Car je le mérite bien un peu, n'est-ce pas?

Il pensait à lui, aux misérables joies dont il était susceptible. Il ne put s'empêcher d'en parler :

— Moi, pour me croire heureux, il faut que je fasse souffrir autrui ou moi-même. Je suis ainsi fait qu'un bonheur sans événements et qui serait la satisfaction de tous mes désirs me ferait fuir épouvanté. J'ai toujours présente à la mémoire l'impression que me laissa, quand j'avais dix ans, à l'époque de ma première communion, le prêtre qui nous parlait du paradis. L'idée de ce lieu enchanté où tous les souhaits se réalisaient instantanément, où le seul fait de tout pouvoir supprimait tout besoin, toute action, tout rêve, me faisait trembler. Je me voyais assis dans un fauteuil en compagnie d'autres

saints et m'ennuyant profondément. Or, rien ne me paraît, comme supplice, comparable à l'ennui. Au contraire, espérer et souffrir sont deux privilèges que je réclame. Oui, souffrir. Car vous n'ignorez pas qu'on aperçoit, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, une liaison très étroite de la volupté à la souffrance. Celle-ci confine à celle-là, et, au fond de l'une, on trouve toujours l'autre. Moi, à douze ans, ignorant tout encore et parfaitement innocent, je me revois arrêté devant un kiosque de journaux, avenue d'Antin, devant Saint-Philippe du Roule. Un numéro du *Journal des voyages* y représentait un homme empalé, et cette gravure déterminait chez moi une sorte de plaisir physique que je ne m'expliquais pas. J'ai su depuis que la science a observé ce phénomène, et je me suis rendu compte ainsi de la raison qui poussait autrefois les peuples barbares à assister, les jours de fête, à des sacrifices humains. Il est à croire que ce n'était pas par pure cruauté, mais surtout pour la volupté obscure qu'ils y trouvaient. Est-ce que, le soir des batailles, après le sang et le carnage, lorsqu'ils devraient être

épuisés de fatigue et ne songer qu'à dormir, les soldats, dans une ville conquise, ne se précipitent pas sur les femmes, comme des brutes rendues à leur instinct ?

— Oh ! ne me parlez pas de ces horreurs !

Elle n'avait entendu que les derniers mots. Elle ne l'écoutait pas. Il était visible qu'elle n'avait cessé de penser à l'autre. Il dit encore :

— Comme vous l'aimez !

— Puisque je l'épouse.

Il fit : « Oui » et parut songeur. Puis :

— Et moi?... Si je vous l'avais demandé ?

Répondez franchement.

— Franchement : non.

— Ah !

Il ajouta :

— Vous m'avez aimé pourtant.

— Oui, beaucoup. Mais pas comme un mari...

Non, je ne vous voyais pas ainsi.

— Comment me voyiez-vous ?

Elle fit signe que c'était trop difficile à dire et qu'elle n'avait pas la tête à ça. Elle avait pris un air las qui lui crispa le cœur. Il se leva pour

se retirer. Et, comme ils marchaient dans la galerie, il fut pris d'une envie subite, d'une envie brutale d'attirer sa tête et de l'embrasser. Leurs yeux, à ce moment, s'étant rencontrés, elle lui vit une expression dure et probablement le devina, car, avec une décision nette, elle lui tendit la main :

— Adieu.

— Adieu, fit-il lentement. C'est vrai. Nous ne devons plus nous voir. Car votre mari saura, si vous ne le lui avez dit déjà...

— Je le lui ai déjà dit.

— C'est donc notre dernière entrevue. Je reste votre ami, Françoise... Croyez bien que vous m'êtes chère.

— Je le crois, dit-elle simplement.

Il avait franchi la porte, qu'elle referma avec tranquillité. Il se vit derrière cette porte. C'était tout. C'était fini. Et il sentait douloureusement que jamais il ne l'avait tant aimée.

FIN

TOURS

IMPRIMERIE DES LIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

CE



a39003 004081518b

CE PQ 2635

.017M3 1901

C00 ROBERT, LOUI MAUVAIS AM

ACC# 1355396



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	07	02	01	11	7

